This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

30. b. 13

RÊVERIES.

ÉVEBAT, IMPRIMEUR, RUE DU CADRAN, N° 16.

RÊVERIES

PAR

DE SÉNANCOUR.

Troisième Edition.

A LA LIBRAIRIE D'ABEL LEDOUX,
95, RUE DE RICHELIEU.

PARIS. — M DCCC XXXIII.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
17 NOV. 1943
OF OXFORD

Que servirait de revoir avec plus de soin des pages dont tant de défauts sont inséparables? Se promettre d'être enfin satisfait d'un écrit de ce genre, ce serait trop oublier l'étendue de ces questions, les difficultés du langage, l'inconstance de notre esprit, la stérilité de nos heures.

Sans doute, il faudrait ne publier que des livres excellens. Même en devenant

vulgaire, le grand art qui seconde rapidement la communication des pensées, a quelque chose de solennel. Cette sorte de perpétuité, que l'impression procure, convient mal peut-être à des feuilles écrites dans la retraite, mais non durant des heures paisibles et vraiment indépendantes. Quel homme, s'il s'examinait bien, se déciderait à parler à des hommes inconnus de lui? Où sont nos titres pour proposer nos vues particulières à une suite de générations?

Cependant, plusieurs autres l'ont fait, et ils étaient de même ou peu éclairés, ou portés au doute. Et ceux qui lisent, n'ont-ils pas aussi leur faiblesse? Encore quelques journées, et il ne restera de nous qu'une influence vague sur la mobile opinion. Alors on dira : Quand ils étaient ici, ont-ils pu mettre beaucoup de prétention à se choisir pour regarder ensemble, avec franchise, les bornes de leurs facultés, ou l'affliction de leur siècle?

A la vérité, c'est un inconvénient de grossir encore l'immense dépôt des livres conservés parmi nous. Au milieu de cette surabondance, si même on écrit avec une pensée d'utilité générale, ne sera-t-on pas soupçonné de céder à une suggestion différente, à l'idée flatteuse, mais puérile, d'occuper de soi une partie du public? Cependant il ne serait pas impossible d'obtenir de nos jours quelques résultats sérieux. C'est par des actions que vous servirez votre pays, ou peut-être plusieurs peuples, si vous êtes placé dans un poste éminent; mais, lorsque vous avez contre vous la force des choses, vos écrits vous restent seuls (A). Heureux si vous ne consumez pas en vain des momens que rien ne peut ramener!

La vie, si rapide, ne l'est pas assez pour notre impatience. Il faut laisser un dernier espoir à l'ame trop agitée pour n'en être pas avide, ou trop faible pour s'en passer. Dans notre carrière étroite, soyons sou-

tenus par l'intention de rappeler enfin aux hommes les moyens de félicité qu'ils auraient dû trouver en eux-mêmes. Si nous entreprenons un jour d'autres écrits, notre but sera semblable.

Dans les premières années, même en s'éloignant des illusions, sans doute on pensait que la vérité pourrait beaucoup si elle se montrait aux hommes. On n'avait pas assez compris ce que répand d'incertitude le continuel examen des motifs et des inconvéniens, des vœux et des obstacles. Plus tard, il peut arriver, chez un écrivain, que la pensée habituelle, que l'inclination dominante, que l'ame entière ne soit nullement changée; mais le temps à diminué l'espérance : si l'idée d'approcher du vrai doit consoler encore, elle ne promet plus le bonheur.

Ainsi, les difficultés se multiplient. Une sorte d'évidence, quelquefois trompeuse, entraînerait avec force; il n'en est pas de même d'une clarté plus reculée. Que de

justesse exigent des conclusions fondées sur des probabilités ! Quel lecteur, ou préoccupé, ou frivole ; quel esprit ordinaire, s'attachant à ces recherches, et s'accommodant d'une exactitude dépourvue d'art, saura reconnaître, malgré le doute, de véritables données morales, et sous des formes tranquilles, la poésie de l'ame? Dans un siècle livré aux affaires, mais un peu accoutumé à la raison, c'est surtout parmi les générations nouvelles, que vraisemblablement quelques hommes, attentifs, malgré leur jeunesse, et peut-être sévères dans leurs habitudes, bien que susceptibles d'impressions heureuses, s'attacheront à des aperçus moins arides que les nécessités du jour, et diront : Cette manière libre nous convient.

Ils verront ce qui manque ici ; mais ils jugeront que l'auteur le sent comme eux. Qui d'entre nous accomplit son dessein, et peut se réjouir de son œuvre? Tous ceux qui ont projeté de grandes choses, ceux

même qui paraissent en avoir opéré, tous n'ont fait qu'ébaucher leur ouvrage. Souvent la fortune leur manqua, et quelquefois peut-être ils manquèrent à leur fortune. Ni les héros, ni les sages n'ont vaincu leur destinée. Interrogez les ombres les plus illustres, leurs souvenirs ne seront qu'une longue plainte. Pardonnez donc à celui qui vit sans éclat, de subir aussi la loi commune, et d'indiquer faiblement ce qu'il eût voulu mieux établir dans ses écrits. Il aurait plus de lecteurs, s'il les occupait de leurs intérêts accidentels; mais ces fantaisies passent, et les vraies convenances subsistent.

Vous, du moins, qui, durant la course laborieuse que nous avons tous entreprise, vous arrêtez quelquefois à l'écart, vous qui désirez pressentir la réalité, malgré le silence apparent de la nature, venez: notre groupe ne sera pas nombreux. Nous laisserons à des esprits, doués d'infaillibilité, le soin de dire hautement ce qu'il faudrait

aux hommes. Nous nous bornerons à en conférer avec indépendance (B). Salut, jeunes amis de la vérité sublime, de celle qui ne se manifeste que dans un grand éloignement; salut au nom de cette lumière voilée à jamais, et à jamais désirable.

RÊVERIES.

I.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Il n'appartient pas à un génie mortel de connaître le vrai. On ne peut que l'entrevoir, et on ne doit se promettre que de rester libre de toute prévention. Assez d'hommes ne se détachent jamais bien de ce que le hasard voulut qu'on leur enseignât en premier lieu. Ils adoptent aveuglément cette opinion du pays, ou, s'ils s'en écartent, en la voyant trop surannée, ils cherchent, pour y revenir ensuite avec quelque honneur, des expédiens systématiques, au risque de consacrer de nouveaux mensonges. Notre

intention est différente. Chacun a sa place déterminée, comme possible, selon les fins du monde. Nous qui pourrons, sous ces lois, rester libres en un sens, veillons pour accomplir ce qui devient notre partage, et, lorsque nous croyons entendre, au milieu de tant de discordances en nous et hors de nous, un mot de l'infaillible vérité, redisons-le sur la terre.

Si de nombreuses calamités déshonorent d'âge en âge la société humaine, sans doute elle n'est pas assise sur des bases inébranlables. Fatigués ou déconcertés par la durée même de ce trouble, la plupart des esprits s'abusent sur ce qui l'excite, et observent rarement avec une entière indépendance la raison de chaque chose. Les sectes ou les écoles préconisent d'incomplètes vérités, qui leur paraissent favorables, et la doctrine si équivoque qui naît de ces exceptions est seule propagée.

Est-il un homme qui sache avec certitude si quelque bien réel, si quelque don sérieux nous fut accordé? Est-il un homme qui l'apprenne de son propre génie? De tout ce que vous désirez le plus, il n'est rien peut-être qui vous appartienne, et même dans l'ordre visible, vous êtes sans cesse occupés de l'avenir, pour hâter l'oubli de tant d'objets présens qui vous importunent, parce qu'ils vous détromperaient. Ce que vous demandiez, vous l'abandonnez; ce que

vous aviez commencé vivement, vous le détruisez avec une passion nouvelle. Vous voulez des choses choisies, mais vous les voudriez encore mal connues. Quand elles arrivent, quand elles sont à vous, cette vue presque exacte, cette sorte de réalité vous blesse ou vous afflige; vous ne pourriez soutenir l'aspect d'un monde sans prestige.

Cependant les inclinations de l'homme sont vagues sous plusieurs rapports; il est même susceptible d'habitudes opposées. Si on rassemblait avec discernement ce qui fut effectué parmi les divers peuples, on pourrait en former un ensemble meilleur que les institutions générales essayées jusqu'à nos jours. Les premiers âges de l'Orient, plus calmes, dit-on, semblent avoir eu plus de grandeur et de simplicité. Peut-être aussi, avec des moyens nouveaux, la raison, chez les races futures, triomphera-t-elle des opinions établies durant une longue ignorance. Quelquefois, dans les siècles dont nous avons les annales, des choses imposantes ont été faites pour ménager les préjugés, ou pour contenter les fantaisies des personnages puissans; mais, lorsque des hommes de génie ont voulu indiquer une ombre de félicité sociale, qui les a secondés?

Nous n'avons choisi ni le lieu ni le temps où nous devions paraître. De qui serons-nous écoutés

si nous voulons suivre uniquement les traces du vrai, si nous les cherchons constamment? Une multitude prévenue, repoussant le doute, naturel asile de la sincérité, ou même de la profondeur, s'attache à des fables reproduites avec assurance. Et d'ailleurs, comment ramener à un principe toujours lumineux en partie, et néanmoins en partie caché, tant de données différentes, qui bientôt s'éloignent, à cause de la mobilité de nos inspirations?

Connaît-on aujourd'hui la pensée des législateurs dont, à Bénarès, à Balk, à Shalembroum, on gardait du moins un vieux souvenir? Vous examinez sous des rapports secondaires toute conception forte, et vous êtes si prompts à saisir les inconvéniens des règles inaccoutumées, que vous ne pourriez en établir aucune. En évitant l'apparence même de la bizarrerie, vous proscrivez toute originalité. En n'approuvant que ce qui est indispensable ou ce qui est usité généralement, vous perdez un vaste domaine : plus de communication entre une région circonscrite et l'immensité, plus d'option entre l'expérience et le génie.

Au lieu de prétendre, dites-vous, réaliser des songes, au lieu de s'occuper de ce qui est resté sans exemple, la prudence s'arrête aux détails directement utiles, et ne propose pas à la faiblesse des

hommes une trop difficile perfection. Reconnaissez au contraire qu'il importe de se faire une idée du bien absolu, non pas précisément avec l'espoir d'y atteindre, mais afin de s'en écarter moins que si nous prenions pour le seul terme de nos efforts ce qu'ils doivent toujours produire. Il est temps d'écouter la leçon transmise par tous les âges. Ouvrons devant les peuples le livre de leurs désastres : c'est dans l'abus du besoin de jouir que nous découvrirons les premiers anneaux de cette chaîne de douleurs.

Rappelons aux législateurs, s'il en est encore, que la nature a mis à leur disposition des moyens variés. La sagesse a deux objets; tout ce qui est de l'homme se trouve dans ces deux points de vue. Observons ce que les nations ou les particuliers pourraient entreprendre, dans l'ordre actuel, afin d'améliorer leur sort, et ce qui serait le meilleur en tout temps, ce qui serait le plus conforme aux lois invariables, sans s'opposer absolument à la diversité de nos conventions passagères.

Les jours de l'homme sont plus longs ou plus assurés que ceux de la plupart des animaux connus. Sa vie serait mieux remplie, elle serait heureuse, si une manière de voir moins inégale, si une manière de sentir moins exigeante, pouvait prévaloir. Les

affections de l'espèce seraient prises en considération presque indépendamment des différences personnelles, qui d'ailleurs, moins extrêmes alors, n'altéreraient pas l'unité de la législation, et laisseraient aussi chacun s'éloigner moins dans ses vœux de l'ordre général.

Celui qui se demande quel sera l'emploi de ses forces, et qui porte ses regards sur les dons ordinairement laissés aux mortels, sur ce qu'ils poursuivent avec le plus d'opiniâtreté, celui-là ne voit rien qui ne soit près de lui devenir indifférent. On périrait néanmoins avec plus de tristesse en ne travaillant pas à éluder la loi fatale; on serait nul à jamais, comme un grain de sable emporté par le vent du désert. Que vouloir enfin et qu'aimer au milieu de tant de plaisirs trompeurs, ou de préceptes contradictoires? Peut-être vous livrerez-vous sans choix, sans goût, sans intérêt, au cours des journées, mais, en éprouvant les effets du malheur public, du moins vous en chercherez les causes.

La nature semblait ne nous assujétir qu'à des peines momentanées, à des souffrances presque toutes accidentelles; le sort des humains n'était pas nécessairement mauvais. Le principe de nos longs désordres se trouve dans un petit nombre d'erreurs très-anciennes; ainsi nos principales imperfections,

ou nos maux, sont venus de nous, et aujourd'hui même, dans un sens, le bien reste en notre pouvoir. Que toutefois cette idée d'un bonheur universel ne fasse jamais oublier l'ancienne tendance qui contribue à perpétuer la confusion. Celui qu'entraînerait un mouvement louable, mais téméraire, se dirait : Dans mes écrits, je confondrai l'imposture, je combattrai d'aveugles coutumes, je proposerai de plus exactes conséquences des lois naturelles. Alors, il se croirait moins inutile à ses semblables; il se flatterait de réunir et la paix d'une vie obscure, et quelque participation aux grandes réformes, qui peut-être s'opéreront dans la suite des temps. Mais, s'il est une espérance faite pour soutenir des hommes justes, il n'est point d'illusion qui puisse abuser des hommes sages.

Malgré la force des obstacles, conservons l'amour du bien; on peut approcher d'un but auquel on ne saurait toucher : l'ame ne doit pas se refroidir quand l'esprit se détrompe. Regardons en simples spectateurs la multitude abaissée par ses passions, et traînée dans les ravins dont est coupée la route qu'on devrait suivre d'un pas plus ferme. Tout ce qui nous séduirait vieillit dans notre pensée; notre fragilité amène rapidement au-dessus de nos têtes le nuage funèbre. C'est ainsi qu'après des heures labo-

rieuses, quand les grandes ombres du couchant s'étendent avec vitesse sur les villes et les campagnes, on ne sent plus rien de la chaleur du ciel. Mesurons le sentier que nous foulons parmi les ronces, ou dans les sables mouvans. Si nous voulons vivre avec moins de fatigue, ne détournons pas les yeux d'une clarté qu'il n'est pas facile de distinguer au-delà de notre monde, mais qui du moins subsiste; cherchons ensemble cette lumière, cette consolation, cette justice.

II.

IMPRESSIONS NATURELLES.

Au milieu des montagnes, sous la neige des hautes cîmes, quand le jour est près de finir, observez les mouvemens sauvages d'une eau agitée dans la vallée silencieuse, ces vagues qui se dissipent, ces bruits qui se perdent, ces changemens qui s'oublient, ces signes austères, mais heureux peut-être, de l'instabilité des choses et du perpétuel renouvellement du monde.

Il est des inspirations généralement méconnues comme s'éloignant du travail que la société impose.

Cependant ne les évitez pas : gardez quelque mémoire de ce que vous eussiez aimé. Ne renoncez jamais à l'idée, au songe d'une perfection difficile. En ne faisant que pressentir quelquefois cette vie simple et forte, plusieurs hommes de génie ont montré qu'elle pourrait un jour n'avoir plus rien de chimérique (C).

Des impressions trop contraires s'affaiblissent mutuellement. Vous ne choisissez pas un tertre qui domine sur des plaines populeuses; mais vous vous appuyez contre un frêne abattu dans l'épaisseur de la forêt, sous le feuillage des jeunes hêtres que déjà le vent fatigue, et dont, après quelques étés, on verra la chute.

Dès que les nuages s'écartent, dès que la pluie a cessé, l'oiseau chante dans les bois. Il semble dire qu'une feuille peut donner assez d'abri; que dans la vie indépendante les peines ont peu de durée; que la joie y sera entière, et que, pour l'industrie de l'être vivant, les richesses de la végétation suffisent.

Vous suivez lentement un sentier abandonné. Vous n'apercevez que la ronce sur le sable, la caverne où se réfugièrent les proscrits dont cette trace est le dernier monument, et les gouttes d'eau qui s'échappent des débris d'une fontaine, dont il

semble que le temps n'ait laissé subsister que ce qui passe sans cesse.

Dans la solitude, on est moins l'homme de son siècle; on redevient l'homme de tous les temps. Lorsqu'au lieu de prétendre déterminer nos sensations, ou diriger notre pensée, nous nous laissons entraîner par les mouvemens extérieurs, nous nous animons sans nous épuiser, et nos jouissances ne sont pas suivies d'abattement. Notre force consiste à obéir volontiers : c'était notre destination d'être portés par le torrent des êtres.

Livrés selon l'ordre naturel à ce qui change autour de nous, dans cet ordre toujours mobile, nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur d'une herbe : nous partageons cette vie générale, et nous nous écoulons avec ces formes instantanées. Nous nous retrouvons nous-mêmes dans ce qui agit, dans ce qui végète, dans l'attitude assurée d'un chamois, dans le port d'un cèdre, dont les branches s'inclinent, afin de s'étendre avec plus de liberté, dans tout l'aspect du monde, qui est plein d'oppositions, parce qu'il est soumis à l'ordre, et qui s'altère constamment pour se maintenir toujours.

III.

INCERTITUDE.

Que faisons-nous ici, nous qui allons disparaître? Qu'espérons-nous de cette régénération qui nous vieillit, de cette beauté que nous n'admirerons plus? Triste opposition entre une généreuse attente et une réalité froide et morne! Pour qui fut préparé ce spectacle toujours analogue, toujours différent, toujours reproduit? Acteur chargé d'un rôle fastidieux, esclave immolé sur l'arène au spectateur impassible, n'apprendrai-je pas du moins quelle est cette puissance qui eut besoin de moi pour me sacrifier, qui

me donna des désirs pour m'imposer des regrets, ou m'accorda la réflexion pour que je connusse ma misère ?

Si nulle intelligence ne possède à jamais la vie, et ne la communique, concevrai-je cette nécessité qui forme les êtres, qui les renouvelle pour les consumer, qui les féconde sans les maintenir, dont les lois ne sauraient changer, dont les fins ne sauraient s'expliquer, dont l'origine semble impossible? Pourquoi l'homme, qui végète un jour, et qui cherche à s'instruire dans les ténèbres, s'occupe-t-il de l'universalité des choses, ou de l'imposante succession des temps? Si ma destinée ne peut s'agrandir avec ma pensée, pourquoi ma pensée s'irrite-t-elle de ces limites inévitables? Pourquoi ne puis-je errer parmi ces mondes que nous interrogeons, et en supputer les phases que nul encore n'a étudiées? Quel pouvoir me transporte en un sens dans les lieux où je ne serai jamais, et semble perpétuer pour moi ce qui demain ne sera plus? Par quelle inconséquence mes vœux s'éloignent-ils de ce qui doit être mon partage, ou quelle injustice m'enlève des droits que ces vœux attestent? Ne pourrais-je respirer sur la terre sans mesurer d'autres globes, ou vivre aujourd'hui sans interroger d'autres âges? N'ai-je reçu des conceptions étendues que pour déplorer ma faiblesse,

et des espérances immortelles que pour hâter l'instant de ma destruction?

De cette hauteur d'où j'aimais à observer la nature, quelle force me précipitera dans l'oubli? J'aurai vécu, j'aurai senti, j'aurai pensé durant un jour; ce jour ne reviendra pas, et, dans les temps qui s'écouleront, une minute ne me sera pas donnée. Des siècles meilleurs consoleront les hommes, des hommes que je ne connaîtrai pas. Et le soleil se lèvera, et la terre fleurira : je ne le saurai pas. Des chênes, déjà forts quand je naquis, verront se ranimer leurs branches; mais ces dons du printemps s'étendront sur ma tombe.

Dès long-temps une raison, trop bornée peut-être, mais du moins courageuse, a répondu : « Tes misères viennent de toi seul, homme avide et trompé! rien n'est contradictoire, rien n'est injuste. Toujours active, mais toujours indifférente, la nature ne fera rien contre toi, elle ne fera rien pour toi : puisqu'elle t'a formé, elle te détruira. Ce n'est pas un sujet de douleur : as-tu gémi avant de naître? Pourquoi sais-tu que des journées inégales se succèderont? qu'importe aujourd'hui ce qui demain peut survenir? Une imagination inconsidérée fait seule le tourment d'un cœur périssable; obéis doucement à la nécessité : suspendras-tu le cours d'un fleuve?

Plus tranquille, amuse-toi de ce mouvement, sans opposer à la loi inconnue un effort inutile et malheureux.

« L'existence ne peut appartenir à un être limité; mais le tout existe perpétuellement, irrésistiblement, sans autre cause, sans autre effet. Nul acte n'est particulièrement naturel, puisque nul acte ne saurait être hors de la nature. Elle ne veut rien, elle ne condamne rien; sans dessein, comme sans choix, elle s'avance, toujours indifférente, mais toujours invincible. Elle est parce qu'elle était, elle sera parce qu'elle est; elle absorbe, elle modifie sans relâche les agrégations de la substance inaltérable. Les formes se développent, s'effacent, se reproduisent dans une série sans terme, et, de tout ce qui reste possible, se composera, d'une manière nouvelle à jamais, la constante mobilité des choses.

» S'il était à nos yeux quelque désordre dans cette impulsion, nous devrions en conclure que l'apparence nous abuse. L'illusion du mal est individuelle. Le mal pour l'être sensible c'est ce qui peut le détruire; mais rien n'altère l'ordre général composé de ces changemens mêmes. Ce qui paraît un mal devient aussi un bien, et tout ce qui paraît un bien peut produire du mal sous d'autres rapports. Comment le résultat universel, l'ensemble des cho-

ses se trouverait-il mauvais, ou même bon dans le sens ordinaire : supposera-t-on pour le tout des convenances extérieures? Avec quelle autre série de phénomènes sera-t-il en relation? ou bien veut-on que l'univers s'accorde avec le néant (D)?

» La justice, le mal, l'ordre ou les obstacles n'ont lieu que relativement à notre petitesse. Ces relations circonscrites ont de la réalité pour nous; mais elles sont nulles dans l'univers où les faits se succèdent avec une même nécessité. Que des mortels se réjouissent, qu'ils souffrent, qu'ils se fortifient, qu'ils expirent, cela ne s'écarte point des lois premières. Quelle sera demain l'importance de ce rire ou de ces gémissemens, de cette retenue ou de ces fureurs? La même campagne renferme des volcans et des vergers; la même cité nourrit et le citoyen timoré qui se dévouera pour en maintenir les lois, et les ambitieux qui la dévasteront; une même ruine confond ce qui paraissait à craindre, et ce qu'on voulait choisir; l'instinct et la pensée, le désir et le génie se dissipent dans un même oubli.

» Quand des globes sont renouvelés, ils ne conservent aucune trace de ce qu'on y maudissait dans un autre âge, ou de ce que peut-être on y divinisait. Dans l'espace sans bornes circulent de loin en loin ces amas d'une matière inerte, sur laquelle fermen-

tent, déraisonnent et espèrent des êtres agités qui tous retombent dans le silence et la profonde nuit. Les hommes, ainsi que les insectes, les peuples comme les familles appartiennent à la mort, et la nature est vivante; les effets changent, mais la cause de cette inconstance ne changera pas. Une même fécondité, une même force entraîne et la fleur qui s'ouvre, et la feuille qui tombe, et les êtres muets, et les êtres animés; la poussière des mondes dissous formera des mondes nouveaux, qui doivent s'éteindre aussi et se décomposer dans cette sombre fantaisie de ruine perpétuelle.

» De cette mutation que résulte-t-il? Le mouvement toujours et partout; il paraît le seul résultat des formes. Le plus grand mouvement sera la seule fin visible des êtres. Quelquefois, il est vrai, nous supposerions possible plus d'activité que nous n'en voyons, mais alors sans doute elle ne pourrait pas se prolonger : elle doit être considérable à chaque heure, et surtout elle doit subsister à jamais.

» Nous ne saurions imaginer une autre raison des choses passagères. Les yeux sont faits pour que l'animal voie, mais non pas expressément pour son avantage. La vue sert à éviter de nombreux périls; mais est-ce seulement dans ce but que ce sens fut donné aux animaux (E)? Ils peuvent connaître un

objet éloigné, afin que de fréquens avertissemens les excitent à propager, selon leurs moyens, l'agitation générale. Ce mouvement aura néanmoins des bornes dans les différentes parties de l'espace. Des forces extrêmes, des forces égales en sens contraire resteraient suspendues : si les produits de l'ordre n'étaient pas variés l'ordre n'existerait pas.

» Les causes finales limitées, celles que nous pouvons admettre avec quelque vraisemblance deviendront des moyens pour une fin plus importante. Si dans la partie de l'univers dont nous avons de faibles notions, cette fin paraît être la plus grande somme du mouvement, ce n'est encore qu'un résultat subordonné. Prétendrions-nous deviner le but de ce travail perpétuel? Ici les probabilités sont inaccessibles, et nous ne trouverons pas d'analogies qui nous satisfassent : le monde presque entier sera toujours inconnu de l'habitant de la terre. Les doctrines secrètes ne furent que des emblêmes, des mythes, des figures utiles peut-être, ou même ingénieuses, mais que la vraie science rejetterait....»

Qu'y a-t-il donc qui nous soit accordé? De jouir de notre étonnement même, de nous féliciter d'avoir déjà entrevu l'infini comme dernière conjecture, de sentir que notre intelligence pourrait s'élever durant des siècles innombrables!

IV.

DIFFICULTÉS.

Il est des momens où, loin de nos riches campagnes, on aime surtout à parcourir des collines sablonneuses, des pentes incultes, des landes ombragées seulement par de rares bouleaux, et par des genièvres au milieu de la bruyère. Plus libre dans le silence, peut-être se croît-on plus près de recevoir quelque révélation sur l'objet de la vie, ou sur les causes premières de la succession des choses.

Mais est-il une voix générale que chacun puisse entendre, une voix distincte qui réponde à l'homme?

Et si même nous étions introduits dans un autre espace, si nous marchions sur le sol des autres mondes, que saurions-nous? La sensation est vraie, parce qu'il existe toujours quelque analogie entre les êtres accidentels mis en contact; mais la connaissance absolue, celle de la nature de chaque être, nous est refusée. Par quel moyen l'homme qui passe observerait-il ce qui subsistera? Comment trouver une langue commune? Quelle communication établir entre nos organes périssables et les bases de l'univers?

Notre intelligence calcule des rapports, et elle examine des qualités; mais la substance ne peut être le sujet d'aucune étude. Si même l'universalité des choses visibles et regardées comme matérielles, si le monde a le sentiment de son existence, de ses forces combinées, il nous paraît impossible qu'il en reçoive d'autres notions que celles de la situation respective des parties ou du jeu des accidens. Ce qui est sans relations ne saurait être expliqué ou conçu à notre manière : nous n'imaginons pas même comment l'être unique se rendrait raison de son existence, ou comment pourrait se savoir vivant celui qui resterait toujours le même.

L'essence est du moins impénétrable pour tout ce qui n'est pas elle. Le principe absolu ne se ma-

nifeste pas directement. Cette considération semble décisive dans l'hypothèse qui ôte aux corps apparens toute réalité (F). Les différentes choses n'existant pour nous qu'autant qu'elles sont connues de nous, et nulle substance ne pouvant l'être, tout se bornerait au sentiment des possibles. On ne saurait non plus admettre expressément hors de soi-même la pensée particulière, parce qu'on ne saurait dire s'il est d'autres êtres partiels organisés pour sentir, pour comparer, pour s'instruire, pour former des desseins. Chacun pourrait donc se figurer qu'il est ici le seul être réel, qu'il est doué seul des perceptions de la vie animale et terrestre, ou qu'elle se réduit à une série d'idées, dans un ordre intellectuel très-différent, en un sens, du monde où nous croyons agir.

On entrevoit ainsi dans les abstraits quelque chose de reculé que vraisemblablement nul ne discernera bien, et dont souvent le double aspect nous égare. Plus un métaphysicien aura de pénétration, plus il sera exposé à trouver pour conclusion le néant, même en voyant que sa propre existence détruit ses raisonnemens. Il est donc possible que nous tombions dans une de ces erreurs prolongées dont ensuite on est surpris lorsque le hasard les fait connaître. En quittant le repos de l'instinct, nous nous livrons

sans défiance aux recherches les plus hardies; mais il sera une ligne que nous aurons franchie sans le vouloir. Les notions abstraites, qui seules doivent être incontestables à tous égards, parviennent-elles jusqu'à nous avec netteté au milieu de nos sensations inconstantes, et de la mobilité du monde? Peut-être faudrait-il d'autres organes pour rencontrer dans ces profondeurs quelque lumière positive (G).

Toute doctrine sur les lois générales se compose de simples hypothèses auxquelles il serait impossible de s'arrêter avec assurance. Si plusieurs hommes ont cru à leurs songes, s'ils ont ambitionné de les faire recevoir comme des découvertes, ce fut ou une imposture ou une prétention étrange. On est porté à se dire que probablement tout est nécessaire, et que si le monde est inexplicable dans cette supposition, dans d'autres il paraîtrait impossible. Et néanmoins nous considérons que les choses sont conduites avec art, et nous pensons que l'intelligence seule les détermine.

L'intelligence, ajouterons-nous, fait un choix entre les modifications qui résultent de la nature des substances. L'univers ne peut exister que suivant de certains modes, et c'est à l'intelligence à en régler les vicissitudes. Sans être l'arbitre absolu des

corps élémentaires, elle en dispose souverainement. Sans jamais les reproduire ou les supprimer; elle les pénètre et les agite; elle les divise et en combine les nouvelles agglomérations. C'est moins une toute-puissance qu'une industrie limitée par la seule inaptitude des êtres, ou une alchimie sublime, que l'homme appelle surnaturelle, parce qu'il n'en comprend pas les lois.

Mais quelque idée ou, si on veut, quelque doctrine que nous préférions, une chose sera difficile à concevoir, c'est que des hommes qui reconnaissent en eux une force active et intelligente se persuadent qu'ils n'existe pas une volonté irrésistible, source générale de la vie, un principe intellectuel. C'est une extrême inconséquence de supposer le monde plus aveugle que nous, frêles produits de quelque parcelle du monde.

Si toutefois on ose décider que la pensée est un être à part, ne s'expose-t-on pas à prendre une faculté pour une substance? Il se peut que l'ame existe de cette manière; mais nous ne saurions en fournir aucune preuve. La pensée, dit-on, n'est pas un corps, un être physiquement divisible; ainsi le temps ne la détruira pas. Elle a commencé pourtant, continue-t-on, mais elle ne saurait finir, et, puis-

que ce n'est pas un corps, c'est nécessairement un esprit. Ces conclusions auront paru consolantes, mais le raisonnement qui les amène est défectueux jusqu'à l'absurdité.

Ainsi de certaines erreurs seront palpables, et pourtant des vérités importantes resteront inconnues. Il faut douter; il faut se garder de dire aux autres, d'une manière affirmative, ce qu'on ne peut savoir soi-même. Il en sera autrement lorsque nous nous attacherons à la seule science humaine, à la morale. Nous n'aurons plus besoin, par exemple, d'admettre deux principes opposés, ou d'expliquer l'univers formé naguère, créé pour un temps, et coupant ainsi en trois parts l'indivisible éternité.

On ne peut rien distinguer dans l'essence des êtres, mais on pourra se faire quelque idée juste des relations qui doivent exister entre les hommes. C'est là que nous rencontrons une lumière disposée pour nos organes; c'est là qu'il nous est donné, du moins en partie, de découvrir, de raisonner, de prononcer. Lorsqu'en appréciant des différences nous nous bornons à l'impression que les choses peuvent faire, nous obtenons des résultats favorables; mais presque tout nous manque dès que nous voulons supputer d'autres rapports. Pour comparer exactement

deux composés individuels, il faudrait connaître le mécanisme général, il faudrait du moins avoir observé toutes les parties de l'univers.

Dans nos étroites limites, nous ne pouvons jamais considérer sous un point de vue certain l'organisation du monde. L'imagination nous trompe sur le centre des rapports entre les objets que nous observons; elle le place où nous sommes. Cette manière de voir pourrait être dans le principe la seule qui nous convînt; mais, par cette raison même, la science ne nous conviendrait pas. On se trompe aussi sur les proportions. Ce qui est plus près paraît plus grand. Aux yeux de tout homme ordinaire, ce qui appartient à son siècle, à sa ville, à sa famille, est plus beau ou plus odieux que les mêmes choses aperçues dans d'autres temps ou d'autres contrées. La mesure universelle nous manquera toujours; quand nous cherchons la loi première, nous ne trouvons que des concordances d'un ordre très-inférieur.

Si nous assurions que tout corps étant corruptible, tout dessein est infructueux, et qu'un jour nos actions se confondront toutes dans un même oubli, cela détruirait-il la prudence, l'effort, l'art, le choix? Non peut-être. La valeur de ces moyens ne serait plus la même, cependant nous les emploierions en-

core. Sans doute il pourrait être vain de les recommander; cependant il serait également possible que la nécessité ne déterminât pas une chose seule, mais plusieurs choses entre lesquelles opterait la liberté. Bien qu'on ne puisse la prouver, on ne peut se défendre de l'admettre. Si un homme était pleinement convaincu de la nécessité de ses actions, comment agirait-il? Dans les différentes suppositions, ce qui n'est pas encore effectué ne pouvant être connu, l'apparence du moins de la liberté nous restera toujours : quelque principe que nous admettions comme observateurs, il est inévitable que nous délibérions comme agens.

Notre volonté ne saurait être exempte de tout assujétissement; ce n'est pas une impulsion libre dont l'unique principe soit en nous, et soit actuel. Notre situation est l'effet des causes précédentes, et elle deviendra la cause de plusieurs incidens. Lorsque le mouvement que nous imprimons au-dehors semble tout-à-fait dépendre de nous, peut-être cela provient-il de ce que différens objets étant sous notre main, nous ne sentons pas ce qui nous entraîne à vouloir toucher l'un préférablement à l'autre. On peut croire que la volonté de faire ce mouvement n'est que le sentiment de la réaction qui part de nous comme la réflection d'un corps est déterminée

par le corps placé au sommet de l'angle d'incidence.

Ne pouvant être impassibles, nous ne pouvons cesser d'être actifs. Il faut que le mouvement reçu soit rendu : forcés de sentir, nous le sommes de vouloir. Nous penserons toujours que notre choix est libre, et que nos mouvemens nous appartiennent ; mais c'est peut-être parce que nous ignorons des lois dont la perception, possible en elle-même, n'aurait pas d'analogie avec nos organes. Moyens occasionels de réaction, nous sommes causes parce que nous sommes effets, et nous devenons actifs surtout d'après nos facultés passives : nous transmettons les forces auxquelles nous fûmes soumis, et ne les connaissant qu'alors, nous supposons qu'elles émanent de nous-mêmes.

Nous qui sommes loin de sentir tous les phénomènes corporels continuellement reproduits en nous, devons-nous être surpris de n'apercevoir qu'imparfaitement les opérations de notre intelligence? Sans doute on pourrait se croire doué de quelque liberté, sans en posséder en effet. Cependant nul ne peut prouver que nous ne soyons pas libres, et au contraire, nous voyons comment nous pouvons l'être malgré la constance, malgré la nécessité de l'ordre général : il suffit que chaque série particulière d'effets et de causes se renferme dans une sphère déter-

minée, ce qui n'a rien de contraire à la vraisemblance.

Si seulement c'est une conjecture très-plausible que la liberté nous ait été accordée, continuons à faire de cette supposition la base de toute recherche morale. Observons quelquefois le degré de civilisation où les peuples se vantent d'être parvenus. Examinons ce qui est, ce qui pourrait être, et comment on retrouverait les biens primitifs. Ne renonçons jamais à étudier les principes des véritables institutions; c'est le premier objet actuel de l'homme, si l'homme a quelque indépendance, si l'option lui est laissée en quelque chose.

V.

DÉPENDANCE.

Sortis des ténèbres et subitement jetés au milieu de lueurs inconnues, avec un infatigable désir de savoir et un très-faible pouvoir de comprendre, nous n'avons que le doute pour échapper souvent aux erreurs.

Nul homme, réellement initié dans ce que nous nommons notre sagesse, n'affirmera l'existence absolue des êtres visibles; mais s'ils existent, sans doute ils se composent de parties indestructibles. Ces molécules simples, unies et séparées par le mouvement,

selon les convenances du plan général, produisent le monde tel qu'il se perpétue.

Le Milésien célèbre qui avait été en Égypte, et qui, dit-on, admettait l'unique source de vie, l'ame du grand tout, regardait l'eau comme le principe matériel des choses connues. Vingt-quatre siècles écoulés depuis ne nous ont pas fourni des notions beaucoup plus sûres. L'eau produit des concrétions. L'atmosphère des comètes n'a-t-elle pu former des masses planétaires? Toute la substance de plusieurs globes était réunie et légèrement adhérente; c'était un océan ténébreux, le chaos des Phéniciens. Un art infaillible rapprocha ces masses, les distingua, les balança, les distribua dans l'espace, et projeta pour long-temps ces agrégats sur des lignes variées.

Néanmoins nous attribuons trop de constance aux divers mouvemens célestes, nous qui n'observons que des minutes du cours des astres. Immenses relativement à notre petitesse, ils nous semblent invariables parce que nous les connaissons peu. Les parties qui les composent changent et finiront : le monde n'est que la succession des formes. L'insecte éphémère qui apercevrait des hommes plongés dans le sommeil, et qui remarquerait en eux le jeu de la respiration, leur attribuerait une vie silencieuse, égale et sans terme. Mais ensuite s'il les voyait ré-

veillés et animés par la joie ou la colère, il comprendrait qu'une semblable existence cessera enfin. Il se peut que le temps assigné aux différens êtres soit souvent en raison de la place qu'ils occupent dans l'espace. Une sorte de fixité deviendrait à nos yeux l'attribut des objets dont la grandeur nous étonnerait. La vue des astres, la durée des constellations doivent ainsi entraîner notre pensée au-delà de nos heures et des heures sidérales, vers ce qui est perpétuel, vers ce qui existe nécessairement.

Plus un assemblage de particules élémentaires en contiendra, plus elles seront combinées selon des lois diverses, et plus ce corps sera facilement altéré; mais alors il pourra recevoir des facultés vitales. Si un corps est peu organisé, il résiste aux causes de dissolution par une force intérieure, par adhérence. S'il l'est davantage, il a pour ressource des moyens plus actifs; ou il évite le choc en se déplaçant, où il répare ses pertes en absorbant des êtres plus faibles. Sans doute la matière ne parvient pas toujours au degré de ténuité, au degré de souplesse qui la rend susceptible de former un corps très-organisé, seule machine qui, recevant à la fois et déterminant de nombreuses impressions, puisse engendrer à sa manière un nouveau mobile.

Les êtres simples ne pouvant être modifiés, ne

sauraient percevoir aucun objet; ils ne peuvent pas même se sentir, puisqu'il ne se fait pas de changement en eux. Mais aussitôt qu'ils se réunissent, cet ensemble doit varier, soit par l'acquisition, soit par la soustraction, ou les déplacemens, et s'il est doué d'une organisation vivante, elle occasionera en lui des mouvemens volontaires. Si ce composé est formé d'un grand nombre de molécules, chaque atteinte n'en changera que très-partiellement la disposition, et lorsqu'il sera fortement constitué, de nouvelles secousses pourront ne pas effacer l'impression première. Quelquefois chaque altération détruisant peu de chose en comparaison de ce qu'elle laisse subsister, le corps animé conserve de nombreuses traces des sensations antérieures. Si l'émotion récente n'est jamais assez vive pour absorber entièrement la faculté de sentir, on peut évaluer ou comparer des perceptions successives reproduites par le souvenir; on devient capable de discernement, de choix, d'aversion, et bientôt de prévoyance dans plusieurs desseins.

Tout désir est le sentiment d'un besoin, et tout besoin passager est une expression du besoin durable de continuer à être. Les désirs particuliers de repos, de mouvement, de reproduction, de nourriture, surviendront selon que le besoin perpétuel aura

pour objet momentané ou la conservation de l'espèce, ou un des moyens dont la réunion protége les individus.

Si l'animal semble d'abord n'avoir à se procurer que des alimens, ou un asile pour le sommeil, ou des facilités pour la génération, c'est que les efforts exigés par ces besoins en satisfont un autre aussi constant, et non moins impérieux, celui du mouvement. Placé dans un étroit pâturage, et auprès d'une jument, un cheval quittera pour agir cette enceinte où on pensait réunir tout ce qu'il désirait. On pourrait même ajouter que quand des animaux restent dans l'inaction, très-souvent ils n'obéissent pas à un besoin positif : exempts alors de tout désir particulier, ils cessent de se mouvoir, comme ils cessent de manger quand ils ont pris assez de nourriture.

Tous les mouvemens de l'animal tendent directement ou indirectement à sa conservation. Jeune encore, il semble en jouant se remuer sans but ; mais par cette activité surabondante, il se prépare à des mouvemens qui seront nécessaires. Lorsque, plus âgé, il se lève avec une sorte d'inquiétude ; lorsque, sans autre intention que d'éviter une sorte d'engourdissement, il se met à errer autour de sa retraite, il agit pour ne pas perdre la faculté d'agir.

Ceux d'entre les animaux à qui les besoins ordinaires commandent de grands efforts seront ceux qui, dans l'inaction, éprouveront un malaise plus sensible, lors même qu'on aura multiplié auprès d'eux les objets de tout besoin direct. Un long repos devient pénible pour des organes capables de mouvemens très-fréquens, surtout si l'habitude facilite quelques-uns de ces actes, et rend presque ineffaçable l'empreinte souvent frappée.

Dans l'homme livré à toutes les impulsions sociales, l'habitude immodérée d'être ému produit une agitation intérieure dont les suites seront ou l'épuisement si elle est constamment alimentée, ou l'ennui si elle vient à manquer d'objet. Cette conséquence fortuite de nos premières dispositions pourrait être bonne pour un temps, et selon les caractères, mais elle sera très-funeste lorsqu'elle deviendra générale et perpétuelle.

Du besoin d'agir dérivent l'enthousiasme, la joie, l'amour des arts futiles, celui des prestiges, et le penchant des différens peuples pour les liqueurs spiritueuses, pour tout ce qui est propre à écarter des considérations timides ou prudentes. De cette même source paraissent découler plus secrètement les passions en quelque sorte négatives. C'est du besoin de n'être pas réprimés dans nos mouvemens, dans nos

entreprises, de nous y livrer sans beaucoup d'entraves, que viennent nos haines, nos craintes, nos antipathies, l'envie, la colère, la cruauté, la pusillanimité, ainsi qu'une égoïste indifférence pour ce qui n'est pas personnel, et pour ce qui ne semble pas indispensable.

Les nombreuses inclinations de l'homme, ces goûts contraires en apparence, et plus discordans encore lorsqu'on les suit aveuglément, n'ont tous qu'un même principe, et n'ont aussi qu'un même but. On s'efforce d'en approcher, ou d'une manière directe, en cherchant ce qui en fait partie, ou moins promptement, lorsqu'on évite ce qui en éloignerait. Il est des affections qui peuvent concourir par ces deux voies à la fin commune. Dans l'ambition même, dans ce désir d'être plus que les autres, on voit surtout la crainte d'être au-dessous de quelques-uns d'entre eux. Un caractère jaloux et indomptable, que sa position a rendu ambitieux, ne l'eût pas été s'il l'eût été seul. Souvent aussi les iniquités du pouvoir ont eu pour origine un sentiment d'égalité : des peuples qui prétendaient exceller dans l'art d'être libres, parurent réussir non moins bien dans l'art d'opprimer.

Sous le joug d'une fortune contraire, on sera naturellement froid ou pusillanime, tandis qu'une

suite de succès peuvent rendre confiant, exigeant, téméraire. Ni cette audace, ni cette défiance ne résultent uniquement peut-être de l'épreuve déjà subie; ces dispositions paraissent annoncer notre destinée, comme si nous la pressentions, comme si notre humeur s'y conformait par un concours irréfléchi. Serait-il vrai de dire que ce n'est point le bonheur qui produit la confiance, et qu'elle n'ouvre pas non plus les voies de la prospérité? L'audace serait naturelle aux hommes que le sort favoriserait ensuite. Ils seraient entreprenans parce que, dans une suite d'années, tout devrait leur réussir; mais ceux-là seraient formés circonspects, à qui seraient destinés de grands revers ou d'opiniâtres contrariétés.

Une volonté forte, assure-t-on, commande aux événemens. On devrait se borner à observer que cette apparence existe. Naturellement nous sommes disposés à voir ainsi; mais il se peut qu'une volonté forte ait seulement pour objet ce qui arrivera. Suscitée par des circonstances graves, quelquefois elle continuera, indépendamment de nous, pour ainsi dire, à s'accorder avec les différens produits de l'organisation générale. S'il en est autrement, pourquoi cette volonté si féconde, cette inébranlable assurance est-elle ensuite arrêtée par un obstacle vulgaire? Pourquoi les desseins du capitaine qui savait

tout maîtriser à Nerva, sont-ils renversés par la balle perdue de Frédéricshall.

Nul événement ne sera l'effet d'une seule cause particulière. Toute circonstance dépend de la marche universelle, et toute prétendue cause libre résultera souvent elle-même de combinaisons effectuées il y a mille siècles. Un peu troublé par le bruit qui l'environne, le héros s'applaudit de sa force d'ame; mais est-ce bien elle qui a détourné de deux pouces la direction d'un boulet? Cette différence a fait mourir obscurs d'autres guerriers organisés non moins heureusement.

Des hommes altiers s'avancent guidés, disent-ils, par leur fortune; ils croient mettre en œuvre, dans le mouvement général, quelques-uns des principaux ressorts concédés à l'industrie d'une race mortelle. Il prétendent retenir ou hâter ce qui les entraîne. Ils vont prospérer ainsi, ils vont être admirés de la multitude jusqu'à l'heure où il ne restera de cette vaste existence que l'affliction prématurée des organes, et, dans la tête, une autre fatigue, le tumulte des impuissans regrets. Nos entreprises hardies, nos savantes recherches, l'élégance des arts, ces merveilles si honorables selon nous seraient-elles considérées par des esprits supérieurs, dans les espaces inconnus, comme de laborieuses puérilités? Le

roi du monde, livré à d'interminables sollicitudes, ne serait-il que le plus souffrant des êtres ingénieux, dont un même jour de la nature peut commencer l'empire, et dissiper l'imposante mémoire?

VI.

FAIBLESSE HUMAINE.

Au-dessus des froids brouillards qui semblent marquer le terme de la végétation, les glaces restent suspendues à des rocs escarpés; mais la neige, ébranlée jusque vers la cime des monts par un vent humide, abandonne les pentes méridionales. Dans les hauts pâturages, près d'un bois dévasté par les avalanches, le bruit sinistre de la grêle a dispersé les troupeaux : ils vont être ramenés sous des toits pesans par des hommes, dont les chants seront tranquilles à la vue même de ces ravages.

Un moment d'alarme, une difficulté qu'il faudra vaincre, un site inculte, la voix de l'homme robuste sur les plateaux élevés rappellent cette sorte de puissance que notre industrie pourrait exercer dans un sens plus favorable, ce perfectionnement dont nous devions être et l'instrument et l'objet. Faut-il éviter ce qui nous avertit de nos pertes? Le pourrons-nous? Que de fois un regard, un son, une odeur nous disent que les facultés humaines ne se bornent pas à l'instinct de se nourrir, ou d'accomplir par imitation les devoirs de sa vie positive.

Cette existence ordinaire, seule réelle, dit-on, ou seule certaine, n'est-elle pas elle-même semblable aux songes? Nous ne lui connaissons point de but, nous ne lui voyons pas de fécondité. Durant le sommeil aussi, nous rencontrons des sujets d'émotions suivies, et ils sont remplacés par d'autres images dont le rapprochement devient bizarre. Le même mélange caractérise les suppositions de la nuit et les sentimens du jour. Souvent on a cru saisir dans les rêves quelque chose de plus séduisant ou de plus achevé. Quand l'homme veille, il médite; ainsi retenu par des liens nombreux, il ne peut ni jouir, ni souffrir sans réserve ou sans compensation. Pendant la nuit, au contraire, livrés avec plus d'abandon aux rapports abstraits dont nous restons oc-

cupés, sous un voile composé de formes fantastiques plus légères, nous éprouverions les diverses affections dans toute leur force, si cette partie de nous-mêmes qui les reçoit pouvait ne se point ressentir de l'appesantissement des autres organes. Un rêve est une vie particulière qui s'intercalle dans la vie terrestre. Le cours de celle-ci pourrait n'être également qu'une série de perceptions ; un autre songe isolé dans la vie durable. Le moment du réveil viendra, disait l'antique sagesse.

Aujourd'hui, tout ce que peut une intelligence bornée, l'homme s'en charge, et il semble le faire indistinctement. Il use de tout ; il cherche de toute part, et il rejette toute chose. Il travaille pour renverser son ouvrage ; ce qu'il avait préconisé, il l'avilit, et ce qu'il adorait, il le méprise, comme si le changement devait être sa plus constante habitude.

Cependant on peut se faire dans sa pensée des demeures heureuses. Nous y voyons l'ordre, l'union, la prudence, la sûreté, le courage d'entreprendre ce qui sera utile, et d'oublier ce qui serait vain. Alors les soins, les vœux, les plaisirs du monde actuel sont misérables à nos yeux. Nous séjournons ici comme dans un lieu d'exil, et, au milieu de nos ennuis, nous célébrons avec regret notre patrie absente. Ce

monde éloigné, dont il est difficile de détourner les regards, abonde en harmonies conformes à nos plus justes désirs. Peut-être restera-t-il toujours imaginaire; mais comment décider qu'il ne saurait être réalisé nulle part? Est-ce seulement une conception grande, et propre à nous distraire de tant d'amertumes devenues inévitables? Ou plutôt la vie que nous ont prescrite les générations abusées ne serait-elle pas un continuel oubli de ce que nous devions avoir en partage?

Que trouver sur une terre dévastée par les passions? Une voix secrète anime le génie de l'homme juste, et semble lui dire : « Tu es formé pour désirer d'agir; regarde ce qu'il serait bon de faire. » Mais les hommes justes ne pourront presque jamais l'entreprendre, et il est nécessaire peut-être que nul ne l'accomplisse.

Comment l'habitation de l'homme s'ennoblirait-elle pour lui? Tout centre est un foyer d'action, mais la puissance se perd sur un rayon trop prolongé. Que le mouvement de notre globe change, la plupart des hommes périssent. Que le soleil se couvre presque entièrement de ces vapeurs qui déjà l'ont obscurci, ils périssent. Que l'orbite d'une comète encore inconnue vienne à couper celle de la terre, l'homme et les autres habitans de la terre peuvent périr.

Le saura-t-on sur les sphères éloignées? L'universalité des êtres en sera-t-elle affaiblie? Et si d'autres espèces se perpétuent derrière nos cieux, le savons-nous? Si elles disparaissent, en sommes-nous informés? Quand soixante mille Tatars immolent soixante mille Hindoux, les danses de l'Europe sont-elles interrompues? Quelle est donc cette ombre terrestre qui se fait un autre monde, ne voulant plus de celui qui l'enthousiasmait, qui, après avoir gémi de ne pouvoir aspirer à toutes choses, demande qu'on la délivre de ses besoins, ou de ses espérances, et qui, dans sa tardive raison, ne saurait obtenir de la vie, comme un jeune chevreuil se jouant sur le sable?

Notre imagination du moins sait agrandir notre faible partage, et quand elle s'accorde avec la retenue de la pensée, elle inspire de la confiance. Il semble que plus tard les routes où elle nous introduit pourront être réellement parcourues. Cet avantage d'imaginer, afin d'espérer, n'appartient-il qu'à ceux qui ont visité les plus belles régions, les rivages les plus imposans, qui se sont arrêtés devant le cirque de Gavarnie, ou qui sont restés pensifs sur les orageux promontoires de Sofala? Partout la nature est puissante; partout les cieux sont vastes et les plantes fécondes. A quelques pas de votre de-

meure, des arbres d'attitude diverse projettent au-dessus de votre tête leurs branches vivantes vers l'espace silencieux. Près de vous un mouvement passager, plus loin l'immensité inconnue; c'est l'abrégé du monde. Si vous aimez à en pressentir les beautés, quelques branchages mobiles et le repos du ciel vous les rappelleront sans cesse; mais la connaissance de toutes les parties du globe ne terminerait pas vos doutes sur les fins impénétrables. Chaque jour, quelque avertissement de tout le charme, ou de la rigueur des choses arrive au cœur de l'homme, et ce qu'il voit d'illimité dans ces oscillations deviendra pour sa pensée, ou bien pour ses désirs, le naissant indice d'une autre existence moins ténébreuse.

VII.

HABITUDE.

Des poèmes ou des romans dont les héros seraient toujours avides de jouissances nouvelles n'amuseraient que l'imagination. Pour intéresser, pour réveiller d'heureux souvenirs, il faut peindre des plaisirs simples, des occupations constantes, des mœurs pastorales; mais sans y joindre cette bonne et fade innocence qui était trop ordinaire dans les anecdotes champêtres, ou dans les idylles. On trouve un calme, un repos aimé des ames droites, une satisfaction durable dans les cou-

tumes d'une patrie antique et pauvre, dans des travaux réglés, des joies obscures, des liens qui, pour le grand nombre, deviennent une nécessité du cœur.

Les hommes ont reçu des penchans indélébiles, afin que par cette organisation générale, l'espèce fût une; mais afin de distinguer aussi les familles ou les personnes, et de tout différencier parmi elles, la nature a voulu qu'elles se sécurisent libres, surtout dans des choses d'un ordre inférieur. Malgré cette inconstance toujours possible, il a fallu concilier les divers âges du même être, et former un ensemble individuel; c'est l'habitude qui est ce lien. Sans commander, elle conduit plus ou moins lentement, et elle entraîne en aplanissant les voies; les effets du principe universel de nos affections prennent ainsi dans chaque homme un caractère particulier.

Le pouvoir de l'habitude provient et du besoin de repos, et du besoin de mouvement. Nos organes exécutent avec plus de facilité ce qu'ils ont opéré déjà. Cette propension deviendra un motif très-naturel pour des êtres qui, joignant à des moyens limités une ardeur impatiente, voudront que des résultats fréquens leur coûtent peu d'efforts. Mais ces sortes de convenances n'appartiennent qu'à la faiblesse, et rien ne nous autorise à les alléguer comme

un principe général dans l'interprétation des lois de la nature.

L'habitude subjugue les esprits tranquilles. Si elle a moins d'empire sur les hommes inconsidérés, elle suffit à ceux qui, dans leurs penchans mêmes, ne s'écarteront pas de l'équité, à ceux chez qui nul goût ne pourra exclure celui de la modération, de la tempérance, de la délicatesse. Des esprits supérieurs conservent d'autant mieux ce genre de retenue dans les occasions vulgaires, que, se trouvant susceptibles d'impressions profondes, ils n'aiment pas à faire avec énergie ce dont tout le monde est capable. Sans être jamais subjugués par l'habitude, les ames fortes paraissent y céder lorsqu'il serait inutile de s'ouvrir des voies nouvelles.

Sans doute, si on prétendait subordonner à cette délicatesse les choses importantes, quelquefois on les dégraderait. Néanmoins il sera toujours utile de ne pas la négliger essentiellement. Elle tient au besoin continuel de rapprocher ou d'adoucir en quelque sorte des sensations extrêmes; entretenue par l'opposition des intérêts, des désirs, des craintes, elle fait partie du mérite réel dans des pays civilisés depuis long-temps.

La vrai délicatesse peut être regardée comme un tact universel et rapide. Afin que tout devienne con-

venable, facile, spécieux, elle rejette ce qui serait odieux ou repoussant, vil ou trivial, ou même ce qui resterait indifférent. Attentive à écarter ce qui dénaturerait le plaisir, elle le multiplie par cela même, et le prolonge. En se manifestant surtout par des choix sévères, elle persuade, soit aux autres, soit à nous-mêmes, que nous l'emporterons sur la plupart des hommes dans l'art d'éprouver ou de communiquer les séductions de la vie.

Lorsque cette délicatesse, exempte d'excès et de ridicule, se borne à rendre les impressions moins fugitives, elle ennoblit nos procédés en modérant notre humeur, et elle prévient beaucoup de maux qui, dans le principe, ne sont aperçus que d'elle seule. Quelque frivole qu'on puisse la supposer, elle contribue à l'agrément de la vie ; elle convient surtout à ceux qui n'auraient plus d'activité s'ils n'étaient pas conduits par leurs habitudes, ou qui souvent ont besoin de précaution pour n'être pas émus péniblement.

L'habitude ne peut remplacer ou changer les lois de la nature, mais elle est elle-même une de ces lois chez les êtres animés : par elle l'objet qui nous fût devenu étranger nous reste favorable. Un plaisir isolé, quelque vif qu'il pût être, ne laisserait qu'un stérile souvenir ; mais une jouissance habituelle se

perpétuera jusque dans la vieillesse, au moins par des regrets qui ne seront pas sans douceur. Le sort toujours précaire, ou le temps irrévocable déconcertent nos désirs, et nous voyons nos goûts s'éteindre comme nos passions successives : l'habitude est la seule pente sans aspérités où les heures anciennes semblent se reproduire jusqu'à l'heure dernière.

Le pouvoir de l'exemple est, en partie du moins, le pouvoir de l'habitude. Au défaut de notre propre expérience, celle des autres détermine notre conduite; c'est obtenir avec moins de peine un résultat presque semblable. Sans rien hasarder, sans nous exposer à des suites funestes, nous nous livrons à la confiance que donnent des épreuves répétées. Nous commençons à jouir avec une sécurité acquise laborieusement par d'autres hommes; nous leur avons laissé les soins de la culture, et, d'une main plus heureuse, nous cueillons les fruits à l'instant même de la maturité.

L'empreinte reçue dans les premiers ans paraît ineffaçable, et souvent même une situation meilleure nous satisferait peu : nous ne retrouverions pas nos premières jouissances. L'homme entreprenant, ou l'homme violent et farouche, se soustrairont peut-être au pouvoir de l'habitude, et un ca-

ractère passionné la négligera durant la jeunesse. D'autres esprits, entraînés par des événemens imprévus, se font une sorte d'habitude de n'en point connaître. Mais l'homme modéré n'aime pas à perdre le souvenir de ce qu'il a choisi, et rarement il se lassera de ce qui aura mérité son attention. Plus égal parce qu'il est moins avide, il jouit mieux des choses qu'il a déjà possédées; il montre plus de constance, précisément parce qu'il a des facultés plus étendues. Sachant aimer chaque jour par des raisons nouvelles ce qu'il a chéri long-temps, il n'est pas prompt à se figurer que les objets inconnus jusqu'alors, ou difficiles à obtenir, seront doués d'une perfection plus grande.

On a dit que des habitudes invétérées convenaient surtout à une organisation faible. Cela peut être. Lors même que l'homme médiocre recherche de nombreuses émotions, lorsqu'il aime à les varier encore pour les proportionner à ses moyens, il demande surtout qu'elles n'aient rien de périlleux, et chacune de ses affections décèle une crainte. Quiconque sera formé pour la dépendance recevra comme un joug ce qui n'offrirait à d'autres qu'un libre appui. Mais il suffit de supposer des institutions meilleures pour comprendre que les hommes faibles pourraient, sans beaucoup d'inconvéniens,

s'abandonner à cette indolence. Que doit-on demander d'eux, sinon que leur inaptitude ne soit pas vicieuse, et que leurs usages, utiles pour eux-mêmes, appartiennent à l'ensemble des mœurs les plus convenables dans l'intérêt public. Bientôt la majorité adoptera ces coutumes par besoin, et elle les conservera, ne fût-ce que par incapacité. Des ames fières, qui pourtant n'étaient pas assez fermes pour s'interdire toujours des écarts, voyant alors que la cité peut faire le bonheur de ses enfans, emploieront à veiller pour la soutenir cette activité naturelle, mais trop souvent irréfléchie, qui eût pu ébranler des lois moins prudentes, ou des maximes moins généreuses.

Dans la vie domestique l'habitude est un lien que la raison ne saurait désapprouver. N'est-ce pas au milieu de ce qui nous environne journellement que le bonheur s'offre avec le plus de vraisemblance? Sachant que les choses doivent toujours être considérées sous divers aspects, et qu'elles produiront successivement des effets contraires, nous préférons celles que nous connaissons beaucoup. C'est alors que, pouvant déterminer à notre choix une grande partie des incidens et des rapports dont l'harmonie est méconnue si fréquemment, nous débarrassons les biens du mélange qui les altérerait, ou même

nous retirons quelque avantage d'un mal apparent qui eût accablé l'inexpérience.

L'habitude est un moyen général de diriger l'imagination quelquefois si difficile à contenir. Si les premiers législateurs n'avaient pas compris l'ascendant de l'habitude, le projet d'étendre et d'affermir avec quelque rapidité la civilisation dans un pays nouveau leur eût paru chimérique. C'est par les mœurs qu'un peuple est entièrement ce qu'il doit être, et que chaque membre de l'état se sent heureux d'en dépendre : même après de grandes vicissitudes, nos vieux usages ramènent notre pensée vers les lieux où nous avons reçu la vie, nous y promettent des affections tutélaires, et nous y préparent un moins difficile contentement.

VIII.

SAISONS.

Les différences morales que nous remarquons entre les peuples, résultent surtout, dans le principe, de ce qu'ils n'éprouvent pas au même degré les vicissitudes de l'atmosphère. Que la raison soit la même, s'il se peut, dans tous les pays; mais, en simplifiant la règle pour la fortifier, ne prétendons rendre uniformes ni les coutumes, ni même l'idée de quelques vertus qui dépendent en grande partie de l'opinion, puisqu'elles ne se bornent pas à l'accomplissement du devoir.

Le climat inconstant de quelques régions occidentales peut susciter un besoin d'activité plus vif, ou plus inquiet. Chez les nations du nord, un froid de sept mois contribue vraisemblablement à entretenir une humeur trop belliqueuse. Quant aux hommes des plaines brûlantes, s'ils sont très-irascibles, c'est peut-être parce qu'ils n'ont pas d'automne.

Dans la plus grande partie de la terre, les phénomènes annuels ne forment que deux saisons distinctes (H). Quand le soleil approche, tout s'augmente, se développe, se recompose. Et ensuite tout s'arrête et s'affaiblit : le soleil se retire.

Ainsi que l'année, ainsi que la vie même, chaque journée a son printemps, son aurore, son heure de renouvellement. Nos fatigues sont suspendues par la fraîcheur du matin qui semble ramener l'inexprimable bien-être de nos premières années. Les jours sombres, ou les maladies n'interrompent pas entièrement cette sorte de réparation journalière. Tant que nous l'éprouvons, nous restons jeunes. Mais, lorsqu'elle devient trop imparfaite, c'est un affaiblissement irréparable, et il faudra mourir quand le suave retour de la lumière ne nous fera plus aucune impression.

Nous devons trouver beaucoup de charme dans le réveil des forces que ralentissait l'hiver des zones

tempérées. Soutenus alors par l'espoir universel, nous croyons notre destinée plus facile, plus douce, plus abondante peut-être en résultats favorables. Quand la nature est jeune avec plus d'évidence, des idées de perpétuité reculent le terme de nos heures, comme si le printemps même ne les consumait pas, ou comme s'il nous était donné de revivre chaque fois avec ce qui jouit de son moment.

Les longs jours du solstice ont trop de beauté; les choses naturelles se montrent alors avec trop de puissance. La salubrité de l'air, une riche végétation, le calme des nuits, tout rappelle ce que nous ne trouverons plus, tout commande ce qu'on ne peut accomplir. Dans cet ordre si animé, quel vide pour l'homme assujéti à de nombreux et de froids besoins! Des souffrances amères nous irriteraient, mais nous résisterions, ou certains même de succomber, nous voudrions périr avec courage. Si nous sommes abattus, c'est quand nous voyons que les biens resteront inutiles, et qu'il n'est plus d'espérance dans nos cœurs. Les atteintes du mal nous importunaient sans nous accabler, sans nous affaiblir. Une tristesse plus profonde naîtra de la vanité de nos joies, une tristesse irremédiable.

Ni les frimas dans les champs dépouillés de verdure, ni les nuits brumeuses des contrées polaires, ou le vent

des montagnes, ou la tempête sur un rivage de granit ébranlé par le choc de l'Océan, ne nous feront dire : Malheur à nous qui tardons à mourir ! Mais si vous voyez, vers le soir, de paisibles collines où s'arrête le soleil ; si la fleur du citronnier répand dans les airs, ces parfums qui enivrent d'un desir vague des esprits trop confians ; si le prestige s'étend de toute part, vous environne, vous atteint, vous qui savez à quoi se réduira, parmi les hommes de nos jours, l'intime allégresse d'un homme juste ; si, retenant même un soupir, sans indignation, sans abattement, vous portez le poids de ce bonheur, et visible et chimérique, sages mortels, que pourrez-vous de plus ? Laissez passer les heures ; qu'il vous suffise quelquefois d'exprimer votre pensée dans sa mystérieuse énergie, afin d'avancer la pensée générale, et d'abréger peut-être les siècles de l'homme sur une terre de doute et d'initiation.

Nous aussi, nous aimions les beaux jours. Mais la vue de ce qui est, remplace enfin l'idée de ce qui pourrait être. Ces pertes sont l'ouvrage des hommes. Une législation circonspecte, et néanmoins téméraire, entreprend peu de chose contre les écarts, et légitime ce qui les favorise sourdement. Le plaisir devait durer autant que la vie. Le plaisir serait de tous les âges ; les vieillards même verraient avec

émotion les journées brillantes qui mûrissent les premiers fruits, ou les nuits courtes que semblent attendre les fleurs les plus odorantes. Mais actuellement des teintes faibles conviendront davantage à nos affections trompées. Nous avons renoncé à vivre satisfaits, et quand l'aurore s'avancera d'un pas douteux, à travers les brouillards portés sur les prairies, quand l'été ne sera plus, nos jours abrégés, sembleront diminuer nos peines.

L'automne est le soir de l'année. Dans notre lassitude nous préférons ces derniers momens aux promesses du matin, à la splendeur de midi. Le ciel, pur des jours ardens, cette profusion de lumière, cette magnificence ne nous intéresse pas comme la simplicité automnale, comme le doux accord du silence dans le ciel, de la maturité des plantes et du repos de la terre. Paisible après les orages, mais voisine des frimas, et fugitive comme nos sensations, comme nos pensées même, l'automne nourrit en nous le renoncement à ce que de longues erreurs ont dénaturé. Elle indique des vérités plus fixes, et en écartant les inutiles sollicitudes de la passion, elle donne à l'esprit un calme qui sera le fondement de toute justice, de toute conciliation.

Ces ombres qui se prolongent, ces clartés affaiblies derrière des vapeurs qui ne se dissipent plus, ces

feuilles qui, sans être frappées de l'orage, se détachent et s'abandonnent au mouvement de l'air, tout cet aspect harmonieux et funèbre s'accorde avec le souvenir de tant d'heures écoulées, avec le vague regret de celles qui auraient dû être heureuses. Émus, attristés peut-être, nous aimons ce charme un peu sombre, dernière nuance des illusions lointaines, consolation de l'œil fatigué d'une imprudente lumière. Aisément on consent à ne rien pouvoir quand la fécondité manque à tant de choses. Cette trace générale d'affaiblissement, cette sorte de résignation empreinte dans l'aspect du monde, adoucissent le sentiment triste et précieux de nos pertes. Les matinées d'automne, plus tranquilles, plus voilées, un peu nébuleuses, suscitent en nous le désir patient qui sera notre refuge, le projet hardi toutefois, de ne tomber qu'avec lenteur, sans amertume, sans résistance.

Un infortuné pour qui le printemps n'a plus de prestige, se plaît à errer dans les champs dont les travaux ont cessé, ou dans les vergers dépouillés de leurs fruits. Il voit que la végétation s'arrête, et comme si le vieux mouvement des choses finissait, il espère à l'anxiété humaine un terme devenu désirable. Malgré le progrès de nos siècles, jamais vous ne connaîtrez de jouissances moins passagères que

d'entretenir en vous un vague sentiment de douleur, ou de chercher des idées de ruine dans l'épaisseur des bois jaunis, au milieu des branches rompues et oubliées sur la mousse humide.

Durant les hivers, la nature semble justifier nos arts. Dès long-temps affaiblis par notre manière de vivre, nous supporterions difficilement les frimas : il faut que nous nous renfermions dans nos retraites arides. Mais lorsque la température change, lorsque la liberté nous semble offerte, comme elle peut l'être en de certaines régions équatoriales, vraies demeures de l'homme, avons-nous besoin d'une industrie qui éloigne de nous les premiers dons? Pourquoi rester dans l'obscurité de nos prisons bruyantes? Un long travail a rassemblé ce plâtre, ce fer, ces briques ou ces marbres : un travail pénible arrange de mornes réduits derrière des portiques soigneusement ornés.

Dans les plaines même, auprès de la rose des buissons, vous écouterez des chants que le mouvement de l'air interrompra de temps à autre : vous y trouverez des indices de tant de biens qui n'ont jamais existé pour vous, mais que d'autres émotions vous ont fait aussi pressentir. Et quelquefois encore, vainement tourmentés de ces généreux mouvemens de l'ame qui ébranleront à peine la pesanteur des choses,

vous voudrez une expression plus naturelle de la beauté possible. Vous demanderez du moins les accens d'une mélodie plus austère. Avant les derniers beaux jours, durant l'été incertain des hautes vallées, vers les sommets du Titlis ou du Grimsel, dans quelque asile, auprès des neiges, vous entendrez la voix forte des pasteurs, et les sons qui animent dans leur marche les troupeaux de l'Émenthal.

IX.

RETENUE.

Après un long voyage, vous êtes libre et jeune encore. Vous découvrez un vallon bien exposé, dans une vaste forêt; vous y élevez une demeure qu'avec le temps vous rendrez de plus en plus commode, et vous y conduisez une femme capable d'y vivre satisfaite. Ensuite vous verrez vos enfans s'essayer à manier des haches légères, ou de faibles bêches, et vous leur direz plus tard : Regardez, le mouvement du monde n'est pas loin, mais l'union est ici. Voilà, dans des contrées indépendantes, la meilleure desti-

nation de l'homme, et il semble qu'elle ne laisse plus d'incertitude, lorsque sous le soleil, à la vue de l'espace, le parfum des premières fleurs de l'année nous porte à nous interroger nous-mêmes.

L'aspect de la nature est une révélation continuelle, mais souvent obscure, de nos besoins, de nos devoirs, de notre avenir : la pensée impuissante de l'homme appartient à la grande pensée de l'univers. Quelquefois l'expression, dans son étendue, est trop imposante pour notre faiblesse ; mais du moins nous serons sensibles à l'harmonie de quelques accidens de lumière, et de plusieurs convenances végétales. Celui qui n'en sait pas jouir ignore beaucoup d'autres choses, et méconnaît en grande partie le charme des relations humaines les plus intimes.

Parmi les fleurs qui, dans les jours d'entraînement, après l'enfance, pourraient en partie déterminer le caractère, quelques-unes inspirent le goût des loisirs de la campagne, et nulle d'entre elles ne fait plus d'impression que la violette, au pied d'un groupe d'arbustes, devant les premiers rayons du printemps. Peu visible, mais curieuse à découvrir, elle a pour partage de s'annoncer en secret, comme étant elle-même un premier don du printemps de la vie, un premier sourire du bonheur possible. C'est une émanation sans effort, et que dérangerait le

trouble de l'air; c'est quelque bien qui s'offre et s'échappe sans s'éloigner; c'est quelque idée d'une jeune amie incertaine encore, mais pensive et naturellement généreuse. Lorsqu'un léger souffle déplace ces grâces odorantes, bientôt il les ramène, et on ne les sentira pas au loin; mais à cette faiblesse se joignent de la simplicité, de la constance même, et sans doute le précieux amour du sol natal. Les fleurs qui ont le plus d'éclat n'effacent pas la violette si tranquille, et souvent perdue dans l'herbe: il lui arrive de faire oublier la rose qui appelle les plaisirs, mais dont le pouvoir n'est guère qu'une erreur d'un moment. Celui de la violette, plus mystérieux, pénètre le cœur que la rose agite. La rose convient à la vive gaieté, elle ornera les jardins, et elle fut toujours recherchée dans les fêtes. La violette appartient au contentement; elle fleurit surtout dans les prés inclinés au midi, non loin du murmure des eaux. Chérie des hommes bons, elle semble redire leurs plus douces affections, ou leurs plaintes sans amertume. Elle se trouve où se plaît un esprit sage; elle choisit dans sa liberté, des aspects favorables, mais des pentes modestes, et elle embellit le silence des retraites les plus heureuses. Comme les cœurs droits des solitaires, elle s'épanouit aux beaux jours; comme eux elle promet peu,

et donne beaucoup. Elle aime à s'établir dans un asile commode, à y subsister paisiblement, à ne s'y montrer qu'à ceux qui la devineront à cause de ce calme, et de la joie pure qu'elle exhalera.

Mais toute fleur ne dure que deux jours et, quelque rapide que soit notre vie, elle admettra, pour ses froides saisons d'autres convenances plus douteuses: Si vous vous êtes senti quelque énergie dans la pensée, vous aurez eu peine à ne pas subir des prospérités fatales. Vous avez cherché avec plus de passion, que de raison le beau et le vrai; les apparences ne vous trompent plus, et la tristesse est dans votre cœur. Vous entrevoyez un monde heureux, et vous vivez dans un monde abusé. Vous ne pouvez continuer à espérer; cependant un besoin invincible vous arrache au repos qu'obtiendrait celui qui ne désirerait pas. Un ordre assez exact paraît entraîner ce qui n'a point reçu la vie; mais chez les espèces dont l'organisation est compliquée, vous apercevrez sans cesse des mouvemens funestes, et même vous retrouverez dans toute la nature soumise à de perpétuels changemens, ces pertes, ce trouble, ces désastres qui vous découragent.

Il est des hommes qui, avant d'entendre les promesses des passions positives, en éprouvent l'agitation, et même l'importunité. Ainsi l'ame s'exerce

dans l'attente de ce qui doit la consumer un jour. Le désir d'être ému immodérément est déjà une passion, et la plus constante peut-être. Quand une ame forte aime à se nourrir des espérances de l'ambition vulgaire, les occasions seules lui manquent pour remuer tout un peuple. Ne pouvant accomplir ses premiers desseins, peut-être ensuite s'élèvera-t-elle davantage par sa manière de les apprécier. Elle sortira de la sphère où le hasard la plaçait, et en changeant de lieu, de temps, de perspective, elle choisira ce qui eût été son vrai partage.

Une réflexion peut suspendre l'enthousiasme, le délire d'un génie mortel. Il s'arrête, étonné de n'occuper ici qu'un point et qu'une heure, lui qui se croyait le témoin essentiel des temps, et l'arbitre des générations. Tout va lui paraître inutile dans cette existence humiliée ; il ne s'occupera désormais des soins inséparables d'un rôle si faible, que comme ces vieillards qui reviennent aux jeux du premier âge, sentant que ce n'est plus la peine d'entreprendre une œuvre savante.

Les lois premières et, pour ainsi dire, les vues, les intentions de la nature diffèrent nécessairement des motifs que l'homme trouve en lui lorsqu'il se détermine. Dans l'ordre général, dans ce composé, dont la variété, dont la grandeur nous accablent, com-

ment tout serait-il juste ou raisonnable à nos yeux? Beaucoup de rapports accidentels se concilient difficilement avec l'ensemble si incomplet que nous imaginons ou que nous connaissons, parce que cet ensemble, faible création de notre esprit, ne donne qu'une idée très-imparfaite de l'universalité des choses.

Que la froide vérité paraît sévère! Ce que vous auriez voulu exécuter s'établira peut-être, mais vous ne serez plus. Quelques hommes avant vous ont eu sans doute votre manière de sentir; mais tandis que, dans la retraite, ils s'affligeaient en pensant aux malheurs publics, les peuples qui n'ont rien appris de cette sollicitude, admiraient ou invoquaient les oppresseurs des sages et des peuples.

Depuis quarante siècles connus, les misères succèdent aux misères, et, si les produits peuvent être brillans à quelques égards, les moyens sont tellement hideux que partout on s'attache à les cacher. Le secret des familles, le secret des faubourgs ou des cabanes se compose de simples consolations, interrompant çà et là des maux innombrables. Le fantôme de prospérité devant lequel on s'extasie n'est qu'un nuage que la passion soulève : il sert à couvrir la honte, les larmes, le désespoir.

Vos droits au bonheur! Avez-vous compté les heureux parmi vos semblables? avez-vous examiné

les ressorts de la prospérité des empires? Des droits! la nature n'exige pas que vous soyez heureux, et, quant à vos contemporains, ils ne sont convenus que d'une chose, que tous en imposeraient le plus possible, en s'efforçant de s'abuser eux-mêmes. Des droits et une règle! l'incertitude est plus grande ici que dans les premiers hasards: souvent la raison des hommes, ou leurs lois ajoutent des disproportions aux contrastes, et le désordre à l'imprévoyance.

Vos législateurs n'ont pas retranché de l'ordre moral les passions particulières. Sans unir les familles, ils les ont multipliées, ils les ont amassées: en croyant fonder des cités, ils ont seulement bâti des villes, ou sillonné des champs. Pour connaître l'homme, pour découvrir ce qui lui conviendrait le moins imparfaitement, ils ont consulté nos annales, histoire inexacte de deux cents générations. Dans ces mémoires d'un jour, ont-ils prétendu lire tout ce que pourrait entreprendre le genre humain?

Observez les lieux sauvages. Suivez des yeux une feuille emportée au loin, lorsque doit succomber le peuple imperceptible dont elle était l'aliment et la patrie. Regardez ce roc, dont vingt siècles ont commencé la destruction. Tandis que l'activité de l'air le dessèche, des courans d'eau en fatiguent la base, des racines tortueuses travaillent à en ébranler les

parties entr'ouvertes, et le lichen s'introduit avec lenteur dans les fentes qu'il agrandira : tel est, devant notre pensée fugitive et souffrante, l'impassible mouvement des choses.

Si tout se consume et se dissout, que produira l'industrie d'un être borné ? S'il n'est point de fécondité réelle, s'il n'est point de stabilité, se garantir devient le seul art, comme le premier besoin, et tout vœu sur la terre sera trompeur, excepté de passer sans souffrir.

Rien n'est plus contraire à la félicité que la folie des plaisirs. Le premier degré dans l'art d'être heureux est la modération au milieu des jouissances. Ce n'est pas assez qu'un plaisir soit exempt de remords, ou même qu'il soit sans mélange, il faut aussi n'en recevoir que ce qui est nécessaire pour ne point perdre l'inclination destinée à le reproduire. C'est une douce volupté de prolonger l'espoir, d'éluder le désir, de ne rien précipiter. On éloignerait tout bonheur si on voulait être absolument heureux. Ne consumons pas en une semaine les fruits de l'année; conservons autant qu'il se peut l'attente d'un avenir du moins égal au présent.

Il faut pour nos jouissances et un peu de retenue dans la progression, ou dans le renouvellement, et, à l'égard du terme, un peu d'incertitude. Il nous

faudrait un contentement habituel, et non des émotions vives ou rares. La tranquille possession qui se reproduirait elle-même dans la paix domestique serait préférable à des désirs impétueux, dont l'ivresse doit affaiblir le cœur et le vieillir avant l'âge. Mais dans une société inquiète, la raison même n'obtiendra guère ce calme si souvent méconnu, ce bien-être meilleur que les plaisirs.

Les hommes ont voulu quelque chose de plus digne de leur grandeur insensée. Les proportions naturelles leur paraissent trop régulières; ils s'attachent aux formes colossales, et ils ne poursuivent que des ombres. Que d'entreprises commencées avec chaleur parmi eux! Mais, excepté sur le point où ils s'agitent, on ignore dans l'espace s'ils existent eux-mêmes. Évitons les maux, en imposant à notre imagination de certaines limites. C'est au centre que se trouve le vrai pouvoir; tous les êtres pèsent les uns sur les autres, et la force de résistance s'affaiblit en s'éloignant du principe. Ménageons-nous des jouissances, c'est quelquefois notre destination; efforçons-nous d'en préparer pour d'autres hommes, c'est plus souvent notre vertu.

N'admettons que le plaisir réel, le plaisir pur, et cherchons-le avec réserve : sans cette prudence il n'est point de félicité. Partageons le plaisir : le seul

contentement durable, c'est de répandre autour de soi le contentement. L'insensé voudrait jouir seul; mais le plaisir étant surtout une apparence, pour la conserver entière préférons un plaisir dont l'épreuve ne se fasse pas sur nous-mêmes. On sent moins la vanité de ce qu'un autre possède, et, chacun se laissant persuader ainsi, chacun devient à peu près heureux, malgré l'insuffisance de tous les biens directs.

Si, au contraire, nous prétendons nous réserver des avantages exclusifs, nous ne trouvons que des maux. Le dernier objet de nos vœux, mal connu de nous-mêmes, n'a pas été placé en nous. La conformité des sensations devait réunir les hommes; la tristesse sera le partage de celui qui ne s'occupera que de lui-même. Un jour, les superstitions et les haines ne seront plus; ils ne seront plus les dédommagemens licencieux de la servitude, ou les stériles préceptes des doctrines austères. Alors la vraie loi paraîtra sur le point de régner : la morale ne saurait périr. Ces momens actuels que nous nommons les siècles civilisés se trouveront enveloppés dans les ténèbres qui déjà couvrent à nos yeux les temps sauvages. Des peuplades moins agitées, plus unies, plus voluptueuses même, des nations plus justes perdront jusqu'au souvenir de nos essais malheureux. Cepen-

dant, la raison de l'homme sera toujours chancelante, et son œuvre toujours défectueuse : l'accomplissement des temps ne peut être pour nous qu'une série d'erreurs variées, d'erreurs affaiblies, mais non détruites par la vigilance du génie.

X.

MOYENS CONTRAIRES.

Il faut des plaisirs aux caractères faibles; il faudrait aux sages de la sécurité. S'il est quelque bonheur qu'on puisse se ménager au milieu de la tourmente générale, il consiste dans une situation plus paisible, dans des joies modérées, mais facilement reproduites, dans un mélange de paix intérieure et d'activité sans passion : c'est un accord durable, une volupté sévère, ou une douce patience.

Tout plaisir vif étant momentané doit offrir de graves inconvéniens, et peut être considéré du moins

comme superflu. Ce qui est désirable c'est de vivre sans beaucoup souffrir. Déjà une partie de son être échappe à celui qui souffre; tout mal ayant pour principe des causes de destruction, paraît étranger à la plénitude de la vie. Quand nous nous voyons ainsi menacés, quand nous craignons de n'avoir de forces que pour nous défendre, les autres mouvemens de notre cœur sont suspendus, et nos amis attendront eux-mêmes peu de chose de nous, parce que notre destination devient incertaine.

Pour un grand nombre d'hommes, pour ceux que le sort ne place pas au milieu du bruit, la satisfaction dépendra plus encore des dispositions habituelles de la pensée que de l'influence des causes extérieures. A l'exception de quelques momens d'une crise morale si nous nous sommes laissé un peu surprendre, les événemens n'ont qu'une force relative : selon les époques, ils nous accablent, ou ils nous affectent à peine, et même c'est peut-être de nous, en dernier lieu, que dépendront le plus les maux ou les biens, très-inégalement distribués parmi nous.

Ce qui est indispensable, c'est une certaine analogie entre les circonstances principales que nous attendons, et l'activité ou les ressources de notre raison. De célèbres législateurs l'avaient senti; mais ils établirent d'une manière trop formelle la distinc-

tion des classes, et l'hérédité de chaque profession. Le grand art n'est pas de deviner un des besoins de l'état social, mais de les apercevoir tous, et de les combiner avec justesse. En laissant aux travaux plus de chances, plus de latitude, l'ordre moderne admet pourtant une sorte de vocation, et beaucoup d'entre nous savent à peu près quelle carrière leur semble ouverte. Ainsi éclairée, notre prévoyance influera sur l'habitude de nos organes, sur le cours de nos humeurs, sur les prétendues nécessités de notre imagination, et quelquefois nous saurons nous faire, pour les jouissances de l'ame, des facultés nouvelles, en nous conformant d'avance aux incidens les plus probables.

Ce qui n'est pas essentiellement mauvais aura toujours un côté favorable, qu'il n'appartient pas à tout le monde de saisir, et ne sera vraiment nuisible que si nous nous attachons, pour ainsi dire, à en être contrariés. La plupart des objets renferment et présentent, du moins indirectement, des propriétés opportunes; l'industrie du bonheur consiste à les mettre en œuvre. Ce sont des instrumens féconds, mais qui échappent quand on ne veut pas en étudier le jeu : nous nous blesserons si nous les manions au hasard. Ils ont mille parties; mais pour que chacun de nous tire avantage de celles qui méritent cette

préférence particulière, il doit d'abord apprendre à les discerner.

L'étendue des réflexions substitue en plusieurs rencontres une indifférence acquise à l'indifférence première, ou le calme de la volonté à l'ancien calme du cœur, à l'insouciance de l'homme que peu de choses affectaient, parce qu'il les ignorait toutes. Alors chaque impression pourra être réprimée sans trop s'affaiblir, et souvent un coup d'œil prompt et néanmoins circonspect donnera plus de facilité pour resserrer les rapports désirables.

Ce qui nous causera le moins de tort sera presque toujours ce qu'il y aura de moins étranger à nos affections ordinaires. Comme il conviendrait dans la cité que tous les hommes devinssent presque semblables, il faut aussi que chaque homme se rapproche de lui-même. Préférons, lorsque cela dépendra de nous, les sensations les moins inconstantes; nous serons sur la voie du bonheur. Choisissons pour un peuple les formes sociales les plus naturelles, les coutumes qui, sans exclure la diversité, pourraient suffire à presque tous les hommes, et n'être trop sévères pour aucune famille. Rendons presque invariables ces bornes universellement adoptées; nous aurons de vraies institutions.

Mais dans une vie assujétie, défions-nous d'un

instinct d'indépendance convenable en d'autres temps. Nous qui avons tant de science inutile, gardons-nous d'un excès d'ignorance, qui serait de regarder comme bon aujourd'hui tout ce qui d'abord nous plairait vivement. Quelquefois des impressions trop avidement reçues nous préparent des années de tristesse ; quelquefois aussi des émotions pénibles seront la source d'un bien-être que prolongeront ces souvenirs devenus plus heureux.

L'habitude de conserver, de coordonner les effets d'un certain nombre d'impulsions, et d'être ému de plusieurs manières par une cause éloignée, diminue la force des impressions les plus récentes, à moins que malheureusement elles ne nous subjuguent. Craignant ainsi, et craignant trop une tranquillité imparfaite qui serait froide peut-être, nous vivons toujours hors du moment actuel : en usant mal de l'heure qui passe, nous ne jouissons jamais de nos heures. Il paraît impossible de revenir à la simplicité des vieux temps ; mais nous pouvons découvrir de nouveaux moyens de nous en rapprocher, et quelquefois nous les trouverons jusque dans nos écarts. Rapidement entraînés sur le cercle de l'inconstance humaine, nous devons rencontrer vers le point dangereux où nous prétendons arriver, une issue voisine de l'autre point d'où nous sommes partis.

Dans l'ordre primitif, nous paraissions susceptibles d'affections moins variées. Dans l'ordre présent nous pouvons adopter un moyen de recevoir presque uniquement des impressions fortes, ou prendre la résolution de choisir toujours, entre celles qui nous sembleront destinées, les plus conformes à nos vrais besoins. De ces deux voies qui restent maintenant, l'une paraît infaillible, sans en être meilleure. L'autre sera moins sûre; c'est la recherche de la sagesse. Le premier moyen se compose de l'opium, de l'ava, du punch, des substances ou des parfums dont les effets, séduisans d'abord, interrompent ou précipitent, et semblent faciliter, en les troublant de quelque manière, les fatigantes opérations de notre esprit ambitieux.

L'impétuosité du premier degré d'ivresse peut nous ramener, pour un instant, à l'état naturel. En fortifiant les sensations immédiates, en écartant le souvenir ou la prévoyance, cette impulsion, presque subite, doit rappeler les songes du bonheur. Cependant les soins habituels qu'exige le grand art de vivre selon la raison, ces efforts dont, à la vérité, les résultats ne sauraient être aussi rapides, seront préférables, même pour le contentement de chacune de nos journées. Si à tous égards on n'avait à suivre qu'une voie simple, on pourrait ne consi-

dérer que le but présent, parce que les forces générales, les forces inépuisables auront toujours de nouveaux effets. Au contraire, sur les traces ouvertes par la civilisation, ce qu'il faut surtout se proposer, ce n'est pas d'arriver promptement au but, mais d'y rester. Une industrie inconsidérée s'avance à la hâte, et ensuite elle rétrograde : ce retour est l'écueil où elle échouera sans cesse.

Dans les routes de la sagesse, on peut se plaindre de quelque obscurité; cependant comme on ne s'y est pas promis des clartés trop vives, on n'y trouvera pas de ténèbres épaisses. C'est une lumière sans éblouissement : on se voit presque toujours où on doit être pour persister dans une marche tranquille, mais soutenue. Ceux qui aiment à faire preuve d'agilité se reposeront ensuite malgré eux, et resteront en arrière. Ils ont néanmoins des avantages, entre autres celui de s'égayer assez fréquemment. Ils s'en félicitent trop peut-être. Vous, vous souriez à peine; mais un jour on distinguera dans leur physionomie des signes d'amertume, tandis qu'une sorte de tristesse, beaucoup moins éloignée de la paix, aura seulement baissé votre paupière.

Quelques dispositions natives, ou l'assujétissement à des occupations toujours réglées, protégent encore plusieurs hommes. Mais ceux que prétend

favoriser notre inégalité, ceux qui chaque jour forment des projets, ceux qui possèdent, qui commandent, qui sont trop exempts de réserve ou de privations, et qui doivent se reprocher, comme une source de peines secrètes, tant de joies apparentes, les heureux enfin dans l'ordre social, ne retrouveront que par la philosophie quelque souvenir du calme naturel, des émotions vraies, et du premier charme de l'existence.

L'homme actuel s'est formé un ensemble particulier de rapports, de convenances ou d'affections, et il peut établir un certain ordre dans ce monde borné. Mais, plus loin, ces efforts se perdent. Là finit un art précaire, l'accord de ce que les hommes désirent dans la minute actuelle, et de ce qui est perpétuellement. Celui qui a prétendu parcourir toute la sphère de nos sciences, de nos aperçus, de nos conjectures, s'est brisé plus d'une fois contre une chaîne d'oppositions, limite constante de toute volonté accidentelle.

Si l'activité immodérée de l'esprit rencontre peu d'entraves, elle nous détruit avant le temps; est-elle trop comprimée, elle dégénère en apathie. La raison combattra ces deux fléaux; elle prolongera la jeunesse de l'ame dans le silence des passions, et, en nous offrant un but toujours un peu reculé,

mais dont nous approcherons toujours, elle nous fera échapper au malheur de ressentir des besoins sans conserver des désirs.

Dans le monde intellectuel, ainsi que dans le monde visible, les objets éloignés se trouvent d'abord sacrifiés à l'objet présent. Il faut prendre l'habitude de corriger cette disproportion par le jugement, et de substituer aux rapports apparens les rapports réels. Sans cette attention, ce que nous éprouvons actuellement, ce que nous désirons, ce que nous redoutons, devenu gigantesque par cette proximité même, absorberait tous nos moyens et toutes nos facultés. Ainsi trompés, nous ne trouverions ni modération dans nos joies, ni soulagement dans nos peines : cette estimation fausse, mais dont on n'avait rien à craindre dans la vie indépendante, serait, dans la vie sociale, une source de chagrins ou d'inconséquences.

La raison combine les idées en les multipliant. La justesse et l'impartialité, la vraie philosophie nous évitera dès lors beaucoup d'erreurs de conduite. L'inquiétude qui souvent se perpétuait dans l'épuisement même, ce désir vague que suscitait la moindre séduction, ce trouble inutile, nous le calmerons en évaluant les choses avec autant de liberté d'esprit que si elles nous étaient étrangères. Voyons-les

sous le niveau général, au bord de l'abîme : toutes y tombent successivement, et ce n'est pas un mal essentiel pour nous qui tombons aussi.

La raison veille sur nos sensations ; mais loin de s'attacher indistinctement à en combattre les effets, elle nous guide dans notre choix au moyen des données les plus exactes que puisse rassembler une faible intelligence. Délivrés ainsi des biens chimériques, et soustraits quelquefois à tant de maux approuvés sur la terre savante, nous jouissons mieux d'une partie de ce qui nous appartenait dans l'ordre réel, de ce qui eût formé le partage des hommes s'ils eussent été sagement unis, et prudemment éclairés.

S'il est quelque chose de réel et de salutaire dans l'élévation à laquelle l'homme social aspire, dans ce que nous nommons la dignité de l'ame, nous l'obtiendrons lorsque, moins ardens et plus fermes, nous prendrons pour exemple le repos des sages. Constamment soutenus par l'équité, obéissant aux règles légitimes, ou aux circonstances qui feront naturellement partie de notre destinée, soumis sans murmure aux difficultés inévitables, et acceptant les contraintes que motivera l'intérêt public, nous serons toujours libres, soit que nous consentions ou que nous résistions, soit en réprimant nos désirs, ou en les suivant avec mesure.

Mais il n'appartient pas à tous les mortels de se rapprocher de la nature par la réflexion. Plusieurs d'entre eux pourraient trouver dans ces voies de nouvelles causes d'égarement, et lors même que la vérité ne deviendrait pas dangereuse pour eux, elle leur serait peu utile. Si toujours elle reste favorable à la multitude, c'est d'une manière moins directe. Sans la sagesse, on n'établira jamais d'institutions heureuses, et même sans un commencement de sagesse, on n'aurait que des lois fausses, ou des coutumes erronées : c'est en ce sens que la philosophie convient au peuple. Mais la sagesse personnelle semble n'être à l'usage que d'un petit nombre d'hommes, et quand le vulgaire veut imiter les sages, il abaisse la philosophie. Néanmoins ce n'est pas une nécessité de tous les temps que des classes nombreuses restent étrangères à la raison. Quelle fatalité a laissé corrompre le vulgaire? l'absence de presque toute libre raison dans les rangs pressés du peuple, ce résultat jusqu'à présent infaillible de trois fléaux, de la cupidité, de la guerre, de la vieille industrie sacerdotale.

Si nous sommes disposés à nous arrêter dans les routes du vrai, s'il est des préjugés sur lesquels nous prétendions ne rien décider, et des passions que nous songions à ménager, si nous donnons pour

appui à ces passions même, ou à ces préjugés, une doctrine forte à quelques égards ; si, la vénérant avec prévention, avec enthousiasme, nous en attendons ce qui ne peut être réalisé sur le globe, un jour viendra où nous abjurerons la philosophie elle-même. Ce genre de fanatisme trompa des génies célèbres ; c'est une erreur qui paraît n'appartenir qu'aux ames magnanimes, mais enfin c'est une erreur sur des objets importans, un écart dont les conséquences deviennent incalculables. Quand de tels prestiges abusent ceux qui cherchaient la vérité, comment éviter ensuite que des esprits très-ordinaires abandonnent toute instruction morale, et affectent de dédaigner toute vertu raisonnée, tout moyen de perfectionnement.

Parce que d'insensés discoureurs auront écrit sans retenue sur des objets sérieux, de nouveaux sophistes prétendront que le culte de la vérité conduit à la subversion des états, et que l'ordre politique a d'autres lois, d'autres maximes. En appréciant ainsi les principes les plus purs d'après quelques applications fausses ou perfides, on se décourage au point de dire que les hommes seront toujours ce qu'ils sont, et que la nature même le veut, puisqu'ils restent si imparfaits d'âge en âge. Serait-ce donc à jamais notre destination de suivre au hasard des lois

consacrees par une longue routine, de déclamer contre des crimes imaginaires, en nous félicitant de nos iniquités réelles, et de nous livrer au luxe, à l'intrigue, à la frivolité, en poussant le char de quelque triomphateur à travers les débris des générations?

L'homme sauvage était plus près du bonheur par cela seul que ses maux étaient momentanés comme ses biens, comme ses prétentions et ses projets. Si parmi nous les suites des incidens heureux ont de la durée, les longues conséquences des incidens funestes n'en sont pas mieux compensées. L'avantage obtenu s'affaiblit à l'instant même, tandis que les peines, dont trop souvent on a honte, excitant à chercher les moyens d'en devenir et surtout d'en paraître exempt, se prolongent durant une partie considérable de nos jours.

Il n'en serait pas ainsi au milieu d'une civilisation moins avancée, quant à ce qui séduit seulement. Les relations étant plus simples, les penchans pourraient se succéder sans se combattre; on oublierait même en peu d'heures des désirs impétueux, soit que la possession les éteignît, soit qu'ils fussent remplacés par le sentiment de quelque autre besoin devenu presque irrésistible. Autrefois les hommes ignorans, ceux du moins qu'épargnaient l'oppres-

sion, ou l'extrême détresse, jouissaient beaucoup des dons naturels, parce qu'il en jouissaient naïvement : leurs sensations étaient d'autant plus vives, plus impérieuses ou plus douces, que nul regret, comme nul calcul, ne devait les suspendre.

Le plus grand effort du génie ne vaut pas peut-être, pour la joie de nos jours, la sensibilité grossière des esprits incultes, ou même le mobile presque aveugle accordé à tous les animaux. Cependant la vraie philosophie sera désormais ou notre seul, ou notre plus heureux et notre plus fort appui. Ne pensons pas toutefois que rien d'humain doive n'offrir absolument aucune discordance avec la nature entière. Si le sage parvenait à employer ses jours convenablement et avec calme, il serait supérieur aux plus puissans, aux plus illustres des mortels, sans devoir pour cela se complaire dans ces voies généreuses au point de les préférer à tous égards aux simples indications de l'instinct.

La partie de la sagesse qui semble n'avoir pour fondement que des suppositions pourrait être à la fois séduisante et illusoire; mais il ne reste pas de doute quant à la loi qui nous fait consacrer sincèrement nos jours à espérer et à préparer, pour les autres ou pour nous, les biens les plus durables. Sans doute cette sagesse même aura peu de valeur

absolue, puisqu'elle n'aura pour objet que des êtres faibles et passagers peut-être; mais enfin notre existence, quelles qu'en soient les bornes, est importante pour nous, et ce n'est pas de l'ordre moral qu'on peut parler quand on accuse de vanité la sagesse même.

XI.

SIMPLICITÉ.

Si même il était possible d'éprouver chaque jour des plaisirs entraînans, ces jouissances, ces instans rapides ne nous rapprocheraient pas de la félicité. Le cœur serait trop actif, ou trop incertain ; cette mobilité l'inquiéterait, et comme il perdrait sans cesse quelque chose, sans cesse il craindrait de tout perdre. Nos rapports extérieurs doivent rester moins étendus que notre pensée. Dans la situation contraire nous négligeons les avantages réels, ceux qui pourraient concentrer nos forces, et le moindre obstacle devient un malheur.

Le sentiment de l'existence serait seul un grand bien. L'être vivant doit se trouver assez heureux dès qu'il ne vit pas péniblement; il jouit en se conservant pour jouir. Nous pouvons juger bonne toute situation à peu près indifférente : exister sur la terre est naturellement une satisfaction pour nous qui sommes placés sur la terre. En souffrant quelquefois, l'homme simple n'était pas malheureux, parce que le malheur n'est que dans la durée de l'affliction? Un animal libre cesse bientôt de souffrir ou de vivre; généralement il est occupé de conserver l'existence, et non de la supporter. S'il est attaqué, ou il est vainqueur, ou on le détruit. Est-il seulement blessé; il ne tarde pas à succomber ou à guérir. Il en est ainsi de l'homme qui sachant vivre de chasse dans des pays incultes, ne veut rien de plus : il connaît le besoin, mais non la détresse, et il mourra sans avoir langui dans le chagrin.

En ajoutant peu de chose à nos premières jouissances, nous nous sommes préparé beaucoup de maux. Nous consumons dans l'anxiété les heures présentes, tandis que nous destinons au plaisir celles qui ne sont pas encore. Nous aimons à nous promettre sans relâche des joies vives; mais la privation est inévitable quand on désire immodérément. Ce bien-être habituel que donnait l'existence, nous

le remplaçons par une situation plus mauvaise que des chagrins peu durables, par l'impatience ou le découragement, par une constante lassitude.

Le juste équilibre des forces, la santé est le premier des biens dans l'ordre visible, et la source la plus générale du bonheur. Sans doute l'absence du mal n'étant pas une jouissance positive, le bien-être qui résulte de l'exacte souplesse des ressorts de la vie ne saurait laisser des souvenirs très-distincts; mais souvent il est plus salutaire, et même plus doux que des voluptés moins intimes, ou moins prolongées (I).

La santé parfaite ne sera jamais rendue à ceux qui auront abusé de leurs forces, et elle subsiste rarement chez ceux même qui parurent vivre avec retenue. Cette heureuse situation des organes, cette tranquille activité qu'il sera presque impossible de conserver dans la dépendance, influerait puissamment sur notre humeur, sur nos craintes, sur notre courage. Troublée ou maintenue, et quelquefois renouvelée, cette aptitude si précieuse procure alternativement des heures favorables, des heures calmes et fécondes, ou bien des jours d'ennui pendant lesquels tout fatigue et tout inquiète. Elle peut déterminer en partie nos attachemens ou nos haines, notre indolence ou notre énergie, nos sentimens, nos pensées, tout

ce que nous sommes enfin au milieu de tant de mouvemens qui font de notre durée une série de pertes et de réparations.

Nous devons au rétablissement d'une partie de cet accord intérieur quelques momens d'une existence nouvelle. Dans ces heures qui suscitent d'inexplicables désirs, les dangers ou les inconvéniens sont oubliés; nous voyons d'un esprit également satisfait le repos de la nuit, ou la splendeur du soleil, l'obscurité des vieux ombrages, ou la jeune fleur des prairies, et le bruit des hommes, et la paix des déserts. Nous aimons le sable qui cède sous nos pas, la pierre qui nous soutient sans fléchir, les roches que nous gravissons avec effort, et le sol uni où la marche sera facile. Nous nous plaisons dans une épaisse forêt parce qu'elle voile l'éclat du jour, et sur un canal embrasé des feux de l'aurore parce qu'on est ébloui de cette double lumière. Nous chérissons les êtres qui partagent avec nous les dons de la vie; nous nous attachons même aux choses inanimées que nous soumettons à nos plans, et qui recevront de nous leur destination. Nous adoptons pour ainsi dire la nature entière; nous approuvons, nous admirons tout ce qui existe, parce que tout devient l'occasion de notre activité, ou l'aliment de notre pensée. Durant ces jours de confiance et d'es-

poir, l'ame est assez libre pour n'avoir que de paisibles désirs ; contente d'elle-même, elle paraît affermie dans le monde agité. C'est oublier la terre des hommes, et se rapprocher en quelque sorte de l'imperturbable nature, de l'étendue vivante et indestructible, qui elle-même participe de l'être essentiel.

Mais rien d'humain ne sera permanent. Comment resterions-nous impassibles au milieu des ruines, et toujours semblables dans un monde qui change toujours ? Notre retenue même ne serait pas exempte de douleur si un constant exercice de nos forces ne présentait pas à l'imagination quelque sujet d'espérance. Quand nous n'avons formé aucun dessein, quand il ne reste point de trace des heures écoulées; elles nous échappent trop visiblement : ces pertes continuelles nous attristent. Sans doute le temps le moins mal employé produit rarement ce que nous en attendions ; mais enfin il produit quelque chose, et nous cessons alors de nous croire des êtres inutiles. Si au contraire on est mécontent de soi-même, on ne tarde pas à l'être de ce qui arrive, ou de ce qui pourrait arriver : on abandonne tout jusqu'au soin de délibérer et d'agir.

Le perfectionnement des arts, et les recherches du goût, multiplient les moyens de jouissance; mais

la jouissance même sera nécessairement limitée. Pour qu'on reçoive de douces impressions, il faut qu'elles se rapportent à des biens réels à moins qu'elles ne paraissent embellies par la surprise, par la nouveauté, moyen précaire, et qui s'épuiserait sans retour. Le plaisir ne saurait occuper de longues heures, et quant à cette disposition au contentement qui nous avait été accordée dans le principe, pour en perdre jusqu'au souvenir c'est assez de n'avoir pas su conserver le repos de l'ame.

Le bonheur ne se trouve que dans une vie simple qui laisse des facultés surabondantes. Pour un homme content de vivre, les plaisirs seraient inutiles. Et cependant une vie simple n'est pas toujours heureuse; elle ne saurait l'être si on y porte les passions, les habitudes, les regrets d'une humeur inégale, d'une imagination frivole, d'une ame étroite. Heureux celui qui a pu conserver les premiers bienfaits du sort, et qui n'a jamais été réduit à en attendre des faveurs plus éclatantes, mais équivoques.

Il est à craindre que les avantages de la naissance, de l'esprit même et de l'éducation, que tout ce qui brille, tout ce qui séduit, que ces dons de la fortune et de l'art n'aient d'autre effet que de nous rendre le bonheur difficile. Misérable orgueil qui nous fera dédaigner ce qu'il y aurait de meilleur! Triste éléva-

tion au milieu des orages! Mais comment rester ignoré? La vanité des autres hommes nous fait oublier de plus justes besoins, et un faste incommode remplace à notre insu les convenances premières, ou la véritable dignité. Par une résolution plus noble, éloignons de nous ces faux biens que nous ne serions pas même sûrs d'obtenir. Aspirons à quelque chose de plus grand; laissons à l'homme turbulent et faible ses prétentions trompeuses.

Dans le cours incertain de la vie, au lieu de préparer de loin beaucoup de choses, hommes libres, vous choisirez entre celles qui se présenteront. Après avoir rejeté ce qui serait mauvais, vous vous attacherez modérément à ce qui vous restera, et vous apprendrez même à jouir de ce que vous n'eussiez pas désiré. Mais à quoi peut-on parvenir dans une société inquiète, quand on n'y cherche rien avec beaucoup d'ardeur, et qu'on se refuse à ce qui serait certainement défectueux? Si on doit rester étranger à tous les mouvemens concertés par les passions, ne serait-il pas meilleur de ne jamais se montrer au milieu de ce qu'on n'ambitionne pas? Plusieurs fois des hommes que de nobles desseins auraient pu seuls occuper sérieusement ont préféré à la vie ordinaire la retraite et l'oubli.

Si quelque grandeur pouvait nous être donnée

sur la terre, elle ne se trouverait que dans le calme, dans une sorte de renoncement. Toute tentative ambitieuse est due à l'agitation d'un génie assez peu éclairé pour méconnaître son impuissance. Ce qui s'éloignera toujours n'est pas un but, mais un leurre. Un négociant qui disposerait seul des mines de l'Amérique du Sud ne se trouverait pas assez riche, pour peu qu'il se piquât de ne point s'arrêter à des spéculations timides. Il en serait de même du monarque qui parviendrait à régner sur toutes les parties du globe : il aurait alors tant de choses à faire pour contenir des peuples fatigués de ne plus se haïr ouvertement, et le globe est si petit dans l'univers, que si ce prince était doué d'une grande force selon les idées communes, il se plaindrait, et de la brièveté d'une vie qui finit à cent ans, et des limites d'un empire dont les navigateurs pourraient faire le tour en trois cents journées.

Si une ame ardente trouve rarement une entreprise trop difficile, une ame plus ferme ne connaît guère de repos trop silencieux. On choisit l'une ou l'autre manière de vivre selon les temps. Etes-vous certain de ne vous avilir en aucune rencontre, cela vous suffira, et vous ne céderez plus à des mouvemens d'orgueil. Un zèle inconsidéré vous suggérerait quelquefois d'aller le plus loin possible ; mais

préférez la raison, qui, sans exclure toujours l'audace, est généralement accompagnée de retenue. Sachez même, dans la solitude, vous borner sans trop d'impatience aux plus simples reflets de la beauté inaccessible. Tandis que d'autres hommes ont besoin d'un spectacle nouveau pour être ramenés à la nature, que bientôt encore ils cessent d'écouter, ses dons les plus ordinaires et ses merveilles les plus connues suffisent au sage. Des vœux imprudens annonceraient moins de vigueur dans l'imagination que de faiblesse dans la pensée : quand on se vante d'être subjugué par des passions fortes, par des désirs impétueux, on est près de la folie ou près du malheur.

Cherchons un refuge dans des occupations suivies, et rendons-les nécessaires. Si les circonstances ne nous prescrivent aucun travail semblable, il faut y suppléer par une résolution qui nous assujétisse nous-mêmes. C'est une loi qu'on fera bien de n'enfreindre presque jamais ; les premières exceptions en pourraient entraîner beaucoup d'autres, et plusieurs convenances accidentelles paraîtraient justifier les conseils de la paresse. Au milieu de ces plausibles motifs d'interrompre notre dessein, perdant de vue l'utilité de l'ensemble, et ne regardant que celle du changement présent, nous tomberions dans le désordre, sous prétexte de ne dépendre que de nos ré-

flexions, ou de consacrer chaque heure à ce qu'elle demanderait de nous. Cette liberté trop séduisante, trop irrésolue, deviendrait funeste, et le soin continuel d'apprécier les raisons d'agir nous ferait examiner enfin, dans nos tristes dégoûts, s'il est pour tous les hommes une assez forte raison de vivre.

Si la sensation la plus récente paraît effacer ordinairement en nous la trace des anciennes impressions, nous trouvons de l'accord entre nos dispositions et les choses qui surviennent, ou, pour ainsi dire, entre nous et nous-mêmes. Si, au contraire, les organes de la pensée obéissaient à d'indociles habitudes, à des inclinations opiniâtres, ils resteraient actifs indépendamment des autres facultés. Au milieu d'un repos apparent, on éprouverait une secrète agitation : de ce contraste naîtrait l'ennui. On n'y sera pas exposé quand le mouvement du corps entraînera la pensée, ou quand elle s'arrêtera aussitôt que les bras; mais si le travail de la tête continue lorsque nous ne pouvons agir, nous trouvons importune, et quelquefois très-pénible, cette sorte de résistance extérieure.

L'ennui ne provient pas généralement de l'uniformité. Que de gens ont passé des jours uniformes, dans d'obscurs travaux, et n'ont pas connu l'ennui! La source principale n'en est pas non plus dans la

privation des plaisirs : tout homme qui les ignore, ou qui les a quittés assez tôt, s'ennuie peu. Quant à la continuité des peines, elle a plus souvent pour effet de prévenir cette langueur que de nous y livrer : beaucoup d'hommes malheureux ne s'ennuièrent jamais. Ce mal-être dépendra surtout de l'opposition entre ce qu'on imaginera et ce qu'on éprouvera, entre la faiblesse de ce qui s'offre habituellement et l'étendue de ce qu'on se sera proposé. L'ennui résulte d'un état d'incertitude, où la crainte d'un simple obstacle pouvant détourner d'un grand avantage, cent affections combattues s'éteindront avant d'animer le cœur. On ne voit plus ce qu'il faut désirer, parce qu'on ne sait pas ce qu'on abandonnerait sans peine. Rien ne devant plaire toujours, puisque rien n'est sans inconvénient ou sans mélange, l'idée même, le sentiment du beau nous attriste, nous décourage, et, trop mécontens de ce qui n'est point parfait, nous sommes fatigués de la vie, parce qu'elle a cessé d'offrir en perspective des biens inaccoutumés.

La durée des affections, la suite des idées, la paix de l'ame sont plus faciles dans les lieux agrestes. Mais suffira-t-il d'y passer quelques jours? Ce serait ne point connaître les principaux avantages de la retraite ; il faut y rester long-temps pour apprécier

le bonheur d'y vivre. Rarement on trouvera dans la campagne la mieux choisie des jouissances imprévues ou des joies inégales; mais, par cette raison même, on y oubliera l'anxiété du monde. Alors on sent qu'on a une demeure, et on s'arrête doucement se croyant arrivé. On sourit sans amertune; on voit tomber la feuille qui vient de grandir, et sans doute un jour on s'affaiblira sans trouble. De la culture, des fleurs ordinaires, des soins domestiques dont une industrie naturelle écarte les difficultés, voilà l'emploi des heures. Les entretiens sont à la fois sérieux et libres avec abandon, parce que la pensée est profonde, parce que, autrefois, le cœur a été un peu brisé, parce que le rire habituel ne convenait qu'à la fastidieuse gaieté des villes, parce que c'est assez, pour espérer à jamais, de se trouver là où se reunissent le bruit des eaux rapides et les murmures de la forêt à la fin du jour.

Clartés des cieux, émanations de l'inconnu, vous n'embellissez pas seulement nos étroites solitudes; vous y faites apparaître, pour les ennoblir, quelque indice d'une consolation mystérieuse, et, des profondeurs de l'abîme, vous parvenez jusqu'à nous comme un signe de l'infini. Toutes les sphères qui circulent vers les confins des régions ténébreuses présentent du moins leur surface, souvent

attristée, aux rayons de cette suave lumière. Sur notre globe, dans la zone équatoriale, les feux de l'air sont presque suffisans pour entretenir la vie; tandis qu'une vague inquiétude porte les tribus des pays sombres à chercher, quand elles le peuvent, des lieux moins oubliés du soleil. Parmi nous, lorsqu'il s'élève à l'horizon, il ramène la confiance, le goût du travail, le courage de vivre et d'attendre; mais quand le jour finit, une sorte de langueur, une secrète lassitude nous apprend que nous n'allons plus être immédiatement soutenus par sa force toujours renaissante. Des Arabes peuvent veiller près de leurs tentes, à la lueur des astres de la nuit; mais pour les habitans d'une contrée nébuleuse, les momens d'activité finissent lorsque s'arrête l'influence du soleil. Qu'ils agissent durant le jour, et qu'ensuite ils reposent; ils connaîtront peu l'ennui. En vain une société, infatuée de quelques amusemens bizarres, intervertira cet ordre; il sera constamment senti par plusieurs hommes dont l'organisation heureusement flexible, mais forte, se montre rebelle à tout joug. C'est ainsi qu'à divers égards la vie indépendante, qui seule est vraiment naturelle, convient seule aux esprits étendus.

Tout semblait nous prescrire de borner nos vœux, afin d'être contens, et de cacher nos jours, afin de

rester libres. Mais aujourd'hui c'est notre partage de nous perdre, en exaltant les désirs même qui devaient nous diriger. L'orgueil, peut-être inséparable de notre inconstance, dégénère en une vanité aussi condamnable dans son objet que nuisible par ses suites. A force d'aspirer à ce qui paraît noble, à force de chercher des choses meilleures, nous imaginons une grandeur chimérique. En négligeant, en dédaignant ce qui nous était propre, nous nous livrons à des combinaisons fatigantes, ou à d'inutiles tentatives : il en résulte pour chacun de nous un caractère factice, en quelque sorte, et un sort que nous eussions dû redouter.

Chez un être qui doit périr, sans doute le naturel n'est autre chose que la mobilité : la vie la moins inégale se composera de vicissitudes habituelles. Mais une existence plus paisible réunit des impressions combinées avec plus de précautions, et la constance nous épargne des changemens trop brusques. Il en faut néanmoins : on s'ennuierait d'une invariable prospérité, comme on s'afflige d'un mal sans terme. Après s'être détaché du bonheur, on devient même incapable de souffrir avec la force d'ame qui promettait des consolations presque subites.

Jamais une jouissance ne peut se perpétuer ; si nul accident ne venait assez tôt la surprendre, elle serait

détruite par cette durée même. Le malheur paraît moins fugitif; mais nous sommes si faibles qu'après un certain temps le malheur aussi nous lassera. Tout n'était pas misère dans l'infortune; elle offrait quelques avantages réels et de secrètes convenances. Lorsque nous sentons s'évanouir enfin le charme douloureux, ce dernier prestige, la trace de nos jours paraît s'enfoncer dans le vide, et le poids d'une telle chaîne se trouve intolérable.

L'homme simple s'occupe seulement de ce que la nature exige; mais il peut être heureux dans cette simplicité même qui lui permet de dédaigner et plus souvent d'ignorer ce qu'il ne possède point. Exempt de passions, et dès lors de satiété, tranquille sur l'avenir, indifférent à l'égard du passé, jouissant toujours de ce qu'il reçoit, parce qu'il jouit du sentiment de ses forces, il est tel que la nature l'a fait, et il use de ce qu'elle lui offre principalement.

Parmi nous, au contraire, celui qui ne réunit pas la plupart des fantaisies multipliées afin de nourrir la sensualité, s'expose à ressentir plus de honte encore que de privations. Il semble alors que le malheur soit inséparable de la médiocrité, de la tempérance, de la modération même. On se demande si on peut vivre agréablement loin des villes, ou avec dignité,

hors de certaines conditions auxquelles la coutume réserve comme des droits tant de prérogatives. Cependant la vraie simplicité deviendrait un asile contre la misère. Un homme simple refuserait ce qu'envie un homme misérable : leurs destinées diffèrent jusque dans les positions que des yeux prévenus pourraient croire analogues.

La misère n'est pas dans la privation de ce que n'exige nul besoin absolu, mais dans le défaut d'accord entre la difficile rencontre des choses agréables et l'avidité de la pensée, entre nos vœux et les événemens. Quelquefois nous éprouvons une grande gêne, malgré notre faste, et c'est se voir plus près de la pénurie qu'un homme qui, n'ayant rien, songerait peu à l'amertume de l'humiliation, ou d'un injuste oubli. La misère s'introduit surtout dans les régions opulentes, où les avantages les plus simples sont assez généralement méconnus : elle suppose que nous voyons trop souvent un sort préférable au nôtre, ou qu'en remontant à la cause de notre pauvreté, nous y trouvons quelque chose de fatal. Toute compensation nous échappe quand nous sommes assez faibles pour souhaiter vivement ce qu'il est trop difficile d'obtenir, et pour ambitionner toujours ce qui nous sera toujours refusé. L'indigence même pourrait n'avoir rien d'abject : un dé-

nûment volontaire ne nous ferait pas dépendre de nos semblables. Il existe des lieux où, en manquant de ce que fournit ailleurs une longue industrie, les habitans ne comparent pas leur situation avec celle de l'étranger. Ils restent pauvres; mais cette uniformité, n'étant pas sentie comme un joug, les afflige peu, et surtout ne les avilit pas. Un montagnard n'est nullement à plaindre pour n'avoir jamais approché du luxe de nos villes. On ne verra pas, au fond des campagnes d'un peuple sage, cette misère que la politique même se félicita plus d'une fois d'entretenir dans nos champs asservis : c'est toujours de l'homme que dépendent principalement les peines des hommes.

XII.

INSTITUTIONS.

Si l'ordre universel était constant aux yeux de la plupart des hommes, s'il était parfait selon eux, ils n'y verraient plus rien d'admirable. Un phénomène dont l'action rapide est souvent désastreuse les rend moins distraits, moins superficiels, et peut les entraîner par leur souffrance même à aimer davantage les bienfaits de la nature, à en étudier les lois, à en deviner les fins secondaires. A qui les nations donnèrent-elles une prompte renommée? A ceux qui imprimaient au dehors, ou qui semblaient éprouver en eux-mêmes un grand mouvement, aux conquérans,

aux devins, aux prophètes. Cette ardente inquiétude semblait révéler en eux une destination spéciale, et si même on blâmait leurs écarts, on exaltait leurs noms.

Quel objet pourraient avoir à nos yeux les différentes lois du monde matériel, si ce n'était de multiplier les mutations? Et, dans ce qui respire, de quelle autre manière expliquerions-nous l'universelle opposition de la vie et de la mort, ainsi que tant d'inclinations contraires, et tant d'efforts mutuellement réprimés? Sans cesse les animaux se poursuivent, et l'homme, acharné sur eux, l'est aussi sur lui-même. Le travail est imposé, sous peine de destruction, à tout ce qui respire, mais la destruction est inévitable malgré le travail.

Peut-être la nature approche-t-elle plus rapidement de ses fins sur notre globe en particulier, lorsque les substances y sont vivement combinées, lorsque les actes spontanés s'y multiplient. Nous croyons y voir beaucoup plus de mouvemens qu'il ne faudrait pour le maintenir avec son organisation apparente? Le désir général qui porte un sexe vers l'autre ne serait-il pas seul assez puissant pour les perpétuer? Cependant on éprouvera aussi des désirs exclusifs, afin que l'agitation s'accroisse. On voudra obtenir une femme dont le rang exigera qu'on s'élève soi-même

par dix années de tentatives ingénieuses, d'intrigues ou de périls. L'idée qu'elle saura donner de sa beauté mettra aux prises vingt rivaux, et ensuite sa vanité capricieuse pourra les engager à surcharger de travail mille esclaves, ou à tourmenter mille familles.

Le principe actif introduit dans les êtres organisés semble être unique, mais peu flexible chez les uns, et très sensible chez d'autres, selon la disposition de leurs organes. Une raison plus libre caractérisera les êtres puissans; un tact moins variable sera le partage de l'être borné. Quant à l'homme, s'il n'a pas seulement de la raison, mais aussi de l'instinct, c'est que le moins faible, en un sens, de tous les animaux de la terre est néanmoins bien faible encore. Des êtres, très-supérieurs à l'homme, n'auraient plus sans doute aucun instinct. Les animaux qui n'ont pas reçu des moyens assez divers ont besoin d'un sentiment plus sûr; ils ne pourraient pas réparer leurs erreurs aussi souvent que nous. La plante suit des lois presque aveugles, parce qu'elle a peu de ressources, peu de défense, peu de mouvemens volontaires.

Pour que le monde soit agité et varié, pour que le mouvement soit très-inégal et néanmoins perpétuel, il faut que tous les êtres tendent vers le but qui leur est proposé, mais qu'ils s'en approchen

d'une façon indirecte, ou même incertaine. Si leur manière d'achever ou d'entreprendre leurs ouvrages était généralement fixe, si elle était parfaite, tout serait prévu, et le monde se trouverait uniforme. Si, au contraire, les êtres dont l'organisation reste faible n'avaient pas en eux un guide à peu près infaillible, ils rempliraient trop rarement leur destination.

L'homme isolé est entraîné par le sentiment ou par l'instinct; mais c'est à la raison presque seule à conduire les hommes réunis, parce que leur association est surtout un effet de la raison. Comme ils doivent agir conformément aux résultats de leurs délibérations, ils ne sauraient, sans discordance, s'abandonner à l'instinct qui ne délibère pas (J.).

Les autres animaux connus reçurent une impression à laquelle ils peuvent difficilement se soustraire, quelles que soient l'adresse du singe, la docilité du chien, la sagacité de l'abeille, ou même l'intelligence de l'éléphant. Mais la raison humaine, modifiée sans cesse par l'habitude d'un langage articulé, se perfectionne en suivant de certaines règles, et c'est par des communications non moins modérées qu'étendues qu'elle recevra tous ces développemens. On rectifie insensiblement ses idées, ou on s'accoutume à l'empire de la raison, lors même

qu'on obéit à la loi sans autre calcul, ce qui est un soulagement pour la multitude. Des hommes dont l'instruction est commencée, des hommes déjà civilisés ne sauraient quelle voie suivre, si nulle voie ne leur était prescrite, s'ils n'étaient plus membres d'un corps social : ils paraîtraient déplacés dans une totale indépendance, à moins qu'ils ne fussent doués d'une grande force de caractère.

L'organisation sociale ne deviendra tutélaire et ne semblera conforme à l'ordre naturel qu'en s'éloignant de ce que doit produire le cours non moins naturel des choses lorsque l'intérêt personnel entraîne tout, lorsque la raison ne le réprime pas. Peut-être l'instinct fut-il opposé, en grande partie, aux déterminations raisonnées, afin que la droiture et la prudence, qui, sans cela, chercheraient trop constamment le repos, eussent elles-mêmes des obstacles à surmonter, et quelquefois un grand mouvement à susciter.

On voit les différents travaux du corps le fortifier, ou l'énerver quelquefois, lui donner plus de grâce ou de souplesse, et quelquefois le vieillir avant le temps. Ainsi pourra changer notre ame selon l'objet de ses préférences. Le goût des occupations utiles, ce penchant qui tient à une certaine exactitude de l'esprit, se rencontre-t-il chez des

hommes auxquels les conjonctures refusent toute élévation, ils s'attachent à l'ordre dans des vues personnelles et à l'économie domestique ; mais bientôt cet ordre devient minutieux, et cette prévoyance dégénère en avarice. Un esprit généreux ne sera pas étranger non plus aux moindres soins de la vie, mais il ne tombera pas, comme les esprits étroits, dans un aveugle assujétissement. Ceux-ci peuvent se livrer aux précautions serviles de l'égoïsme ; mais un esprit vaste n'aimera l'ordre dans les choses usuelles que par analogie avec l'ordre général. Néanmoins, en s'affaiblissant, la plupart de ces mêmes hommes, ceux dont l'ame paraît aussi vieillie, doivent rentrer dans le cercle vulgaire. Nous ne saurions exister sans quelque inclination ; nous nous attachons à ce qu'il y a de plus médiocre quand nous ne sommes soutenus par rien de meilleur, et nous avons des manies, quand nous devenons absolument incapables d'enthousiasme.

Dans quel sens peut-on distinguer ce qui choquerait les lois naturelles de ce qui serait conforme à ces mêmes lois ? Certainement tout ce que nous voyons est dans la nature. La suivre plus expressément ne sera-ce pas discerner et choisir ce que nous sommes destinés à faire d'âge en âge, quand il ne surviendra aucune véritable exception à l'ordre

le plus convenable? Ce serait au contraire s'écarter de la nature que de persister dans des voies qu'elle n'aurait ouvertes qu'accidentellement, dans les voies des sociétés présentes.

Maintenant même une profonde sagesse parviendrait peut-être à établir des lois fortes et constantes chez quelque peuple où chacun aurait assez de sens pour ne pas nourrir un espoir ambitieux. Mais où trouver de semblables dispositions? Comment réunir et des occurrences favorables, et ces deux merveilles, un peuple réellement éclairé, un sage législateur!

Les institutions fixes supposaient un prestige religieux, ou autre. Elles avaient besoin d'une sanction qui parût irrésistible indépendamment de l'ascendant de la raison. Sans doute les institutions perfectibles auront moins de vigueur, mais elles semblent plus convenables aujourd'hui. Si toute forme sociale doit rester très imparfaite, notre imagination préfère les tourmens variés des peuples ingénieux, les maux suspendus par la plainte, par la résistance, par une agitation qui néanmoins est féconde en inconvéniens de tout genre.

Une activité particulière à de certaines contrées, une activité inquiète a produit la civilisation que

nous connaissons le plus, celle qui est toute en industrie. Il faudra enfin réprimer cette impatiente émulation. Le désordre des calculs avides deviendrait aussi funeste que l'était l'absence de l'ordre dans la vie sauvage. Les peines de notre état social sont longues et pénétrantes. A de brutales violences succède la froide, la révoltante ironie de l'iniquité. On trouve aujourd'hui plus d'asiles contre des sottises féroces, plus de secours dans les momens d'une vive douleur; mais on reste fréquemment abandonné à la tristesse, à l'opprobre, à des années d'amertume. Les arts sont très-utiles, sans doute, et ne paraissent que trop séduisans; mais; lorsque la surabondance de leurs dons sera parvenue au comble, les yeux s'ouvriront. Puissent des écarts si pénibles rappeler enfin aux hommes quelle pourrait être leur félicité!

On a fait long-temps une assez vaine distinction entre les pays où les arts étaient cultivés, et les lieux où vivaient des hordes plus grossières. Il s'en fallait de peu néanmoins que, même dans les régions les plus vantées, les peuples ne ressemblassent à des Gallas, ou du moins à des Malais. Presque toutes les grandes familles sociales étaient livrées aux passions de leurs chefs, ou aux superstitions de l'ancienne ser-

vitude; aujourd'hui même où voit-on des hommes gouvernés d'après une juste et simple interprétation de la nature?

La nature même veut qu'il en soit ainsi dans la plupart des contrées; elle oppose en nous, aux lois de l'être pensant, l'instinct de l'être irréfléchi. Elle rend l'ordre difficile, précisément parce qu'elle l'a rendu indispensable : ces contrastes multiplieront sur le globe des mouvemens dont les dernières conséquences nous échappent et se perdent dans la partie la plus secrète des desseins universels. Et toutefois il se peut qu'après de louables essais dont nous sommes témoins, une peuplade soumise à la raison apparaisse pour l'étonnement du monde. Admettons l'existence d'un tel peuple, et supposons que l'histoire de nos libertés lui parvienne; en quels termes s'expliquera-t-il sur les idées qu'on se forme maintenant d'une civilisation avancée?

Quel que soit cet ordre politique, il est dû surtout aux nations de la zone tempérée qui subjuguèrent une grande partie du monde. La stérilité des pays froids, et l'indolence naturelle entre les tropiques, auraient pu maintenir dans toutes ces parties du globe ou des mœurs grossières, ou des habitudes invétérées; mais la conquête s'y opposa. Le despo-

tisme qui la suit veut jouir du produit des travaux, et, quoiqu'il les favorise mal, il s'oppose à ce qu'on rentre dans l'inaction. Ainsi s'est étendue la vivacité ingénieuse que semble surtout exciter un ciel variable. Les principaux conquérans n'appartenaient pas aux latitudes extrêmes. Il paraît aussi que les Tatares, voisins du Caucase, que ces ancêtres des Francs, des Goths, des Moscovites, étaient originaires de l'Iran, et qu'ils ont influé sur la civilisation de l'Asie-Mineure et d'une partie des Indes, avant de changer celle de l'Europe.

S'il est vrai qu'un certain nombre de races primitives se soient partagé d'abord le globe, les diverses formes de la servitude et les traces d'une dépendance prolongée s'expliquent facilement. Lorsque ces races, en se multipliant, se rencontrèrent et se joignirent, elles se crurent naturellement ennemies. Lorsqu'ensuite elles commencèrent à se mêler, la plus instruite ou la plus forte établit, pour se maintenir au milieu des autres, la division des castes, la doctrine ésotérique, le patriciat, les difficultés de l'affranchissement et de l'initiation. Cependant le mélange continua, et le mouvement des hordes armées n'y eut pas moins de part que les caprices de l'amour. Les différences visibles s'effaçant ainsi, la li-

berté moderne a lutté contre la partie surannée des institutions. Le nouveau système devient dominant chez les peuples les plus actifs, les plus faits pour le propager ; de sorte que les Cafres eux-mêmes, ou les Jalofs, seront libres avant de perdre leur couleur africaine et leurs traits antiques.

XIII.

RÉFORMES.

Le changement des temps exige celui des institutions. Elles ne seront chéries, elles ne seront fortes à cause de leur ancienneté, que si la convenance qui les dicta subsiste en grande partie. Dans cette supposition même, pour les transmettre intactes à des générations qui n'adoptent que par habitude les vues du législateur, il faudrait une manière d'être générale tellement caractérisée, qu'on ne pût supporter un premier mélange avec des usages étrangers.

Les succès de Lycurgue auraient été plus durables

s'il n'avait pas laissé aux Spartiates le culte des peuples voisins. Quel que soit l'auteur du *Pentateuque*, il a réussi en préférant des lois qui peuvent paraître moins sages à plusieurs égards, mais auxquelles la force d'ensemble ne manquait nullement. Ce dernier avantage, Mohammed l'a eu sur Lycurgue, en établissant une théocratie ; cependant le peuple des Khalifes s'est divisé, parce que ses conquêtes lui ont fait perdre en très-grande partie sa physionomie particulière, et parce que le système moral de Mohammed n'avait pas de profondeur.

Les Hébreux ne sont pas les seuls dont les institutions n'aient pu périr ; mais cette consistance appartient à l'Orient. Le plus hardi des législateurs entreprendrait-il de consolider dans la mobile Europe, ou d'y proposer même quelque chose de neuf, et de fortement combiné? Les préjugés des anciennes races fortifiaient beaucoup l'opposition entre les mœurs générales d'une tribu, et celles des nations voisines. Cette diversité de physionomie politique et religieuse produisait des haines mutuelles, et une répugnance presque invincible. On maintenait long-temps la forme établie, et parce qu'on aurait eu horreur d'en changer, et parce qu'on n'aurait pu en adopter une autre sans une transition subite, ou un consentement formel. On conservait, on aimait ses mœurs

parce qu'elles étaient odieuses au reste du monde.

Quand on ne cherchera qu'un mode raisonnable et heureux, une expression moins défectueuse de la pensée suprême qui produisit les hommes, on n'aura plus besoin de ces grands contrastes politiques. Ce qui serait simple et naturellement convenable dans un pays, pourrait, sans beaucoup d'inconvéniens, se mêler à ce qu'on aurait ailleurs disposé avec des intentions aussi droites. Dans cet état de choses les peuples seraient moins distincts, mais ils n'auraient guère besoin de l'être. Si on cessait de connaître, dans son énergie quelquefois héroïque, la passion du patriotisme, serait-ce réellement une perte? En se délivrant d'un mal moral, on peut abandonner, sans regrets, la vertu qui en est le remède : il serait à désirer même, dans l'ordre terrestre, qu'on oubliât toutes les vertus, en obtenant toutes les perfections.

Si parmi nous on voit s'éteindre l'amour de la patrie, ce n'est pas qu'il soit devenu inutile de cette manière; mais la terre natale ressemble trop à la terre étrangère. Nos divers corps politiques ont tous une physionomie analogue, dans un même degré de faiblesse et de trivialité. S'il arrive alors qu'on s'attache fortement à son pays, c'est par devoir, c'est par un sentiment éclairé dont l'étendue convenant

peu au grand nombre, n'offre pas assez de garantie.

Pour perfectionner une cité, il faut réformer avec mesure, mais avec ensemble, tout ce dont elle se compose. Les effets de l'ordre social sont liés comme les phénomènes de l'ordre physique. Sans unité, les meilleures lois ne sauraient s'affermir : les changer sans pouvoir renouveler les mœurs, c'est tout corrompre, du moins pour un temps. Ceux qui, en déclamant contre les essais de quelques peuples, dans des jours de révolution, jugent de chaque loi par l'événement qui la suit aussitôt, paraissent être les plus aveugles des hommes. Pour être illusoire dans des pays florissans, l'égalité des droits en sera-t-elle moins une règle incontestable? Si au contraire vous favorisez toutes les tentations, que vous servira de recommander la tempérance et l'équité ? Par cette doctrine équivoque, dont il est facile de comprendre la double intention, vous demandez, de la part des profanes, beaucoup de réserve et de résignation, afin que le faste ou la licence, la ruse ou la mollesse, afin que tout ce que vous semblez proscrire, devienne, sans trop de secret, le partage des initiés : ainsi s'expliquent les discours sur le danger des richesses, débités avec onction par quelques prélats opulens de Grann ou de Tolède.

C'est un art trop admiré de faire servir les fai-

blesses humaines, les erreurs, les passions à la fin qu'on se propose souvent par caprice, ou dans des vues étroites, et de tracer la fausse route dans laquelle on veut précipiter la multitude. Avec plus de grandeur on obtiendrait du concours des affections naturelles, la félicité publique et privée de l'homme social. On n'aurait pas recours à la crédulité, expédient trop périlleux. On avouerait que toute croyance, établie ou soutenue par le mensonge, serait essentiellement nuisible, quel que fût le motif qui eût engagé à l'introduire. Quand le peuple en admet une semblable, elle est mauvaise par cela seul qu'elle le trompe; quand il la rejette, elle se trouve plus mauvaise encore, parce que cette chute, trop tardive, paraît ébranler d'autres principes qu'on avait eu le malheur d'en croire inséparables.

La plus funeste des erreurs serait celle qui sans cesse reproduirait les maux, en persuadant que nous ne pourrons jamais les éviter. Il est néanmoins des hommes pour qui l'usage est la loi suprême. Habiles à réprimer les besoins de l'ame, ils voient dans un monde de déception le meilleur des mondes. Chérissant avant tout les dons faciles d'une paresseuse légèreté, ces enfans de notre heureux âge se sentent nés pour les choses délicates, et leur sensualité quitte, reprend, cherche, ou dédaigne des nou-

veautés d'un goût exquis. Avancés dans le genre de perfectionnement qui nous affaiblit chaque jour, ils diront avec grâce qu'il faut se contenter de réformer quelques abus particuliers, qu'avec moins de complaisance l'on se donnerait trop d'embarras, que l'ancien temps de simplicité est fort ancien, qu'un esprit raisonnable se soucie peu de la foule qui l'écouterait rarement, que la partie spirituelle de chaque nation s'honore en faisant des progrès dans tous les arts possibles, et qu'enfin nous devons tous contribuer à varier l'amusement de cette société choisie.

Tous ces moyens de joie, qui flatteraient peu si on les dépouillait de ce qu'ils ont d'exclusif, ou du moins de trop personnel, deviennent contraires au principe social et entretiennent l'égoïsme. C'est les plaisirs simples que l'ordre moral et politique doit consacrer avec prédilection. Les plaisirs simples auront beaucoup de durée; ils ranimeront la vieillesse après avoir inspiré le jeune âge, et comme on aura senti qu'avec eux, ou par eux, on vivait convenablement, on leur sourira encore à l'instant funèbre. Pourquoi ne suffisent-ils pas toujours? On ne les a pas vus changer. Mais les jouissances indirectes qui dépendent des jeux de l'imagination, et qui n'ont de valeur qu'en excitant la jalousie, corrompent les hommes par une continuelle opposition d'intérêts :

de cette désunion proviennent généralement nos chagrins et nos vices.

La nature a fait les douleurs, puisqu'elles arrivent par une suite de ses lois; mais elle ne les a pas rendues nécessaires, si la raison peut tout rectifier de degrés en degrés. Il est aussi très-vrai, en un sens, que la plupart des maux qui surchargent l'humanité viennent de nous-mêmes, de nos excès ou de notre imprévoyance, de ce que la raison néglige, ou de ce que les passions occasionent. Quelle que soit la cause du joug, il pèse sur des millions d'hommes, et ils reprocheront toujours à la nature ou d'avoir établi le mal, ou de l'admettre comme possible. A l'égard de la nature, ces plaintes sont peu sensées peut-être, et d'ailleurs elles restent nécessairement infructueuses; ce qui importe, c'est de sentir que souvent les peuples ou les familles pourraient éviter une grande partie de cette extrême affliction.

Quand on souffre plus de licence que de vraie liberté, quand les inclinations de chaque citoyen sont un effet de ses prétentions, et non des dispositions du législateur ou des conseils de la raison, nul n'est satisfait dans la situation même la plus favorable. Ce qu'on possède alors est précisément ce qu'on cesse de désirer: des perspectives trop diverses alimentent une inquiétude essentiellement contraire au bonheur.

Dans ces lieux agités, la plupart des hommes étant avides et manquant d'énergie, on voit, au milieu d'une confusion laborieuse ou frivole, de la vanité sans élévation, de la douceur sans générosité, une conduite honnête sans droiture, des pratiques dévotes à défaut d'idées religieuses, de l'ostentation sans magnanimité, des gens célèbres sans caractère, et des démonstrations d'autant plus orgueilleuses que la pensée secrète est plus méprisable.

Un désir vif pour des avantages nouveaux ou inconnus, la préférence qu'on leur donne, cette témérité ouvre les voies d'erreur où nous serons entraînés par la passion. Le calme, l'union, la rectitude ne se concilient qu'avec le goût des choses ordinaires, mais choisies, avec l'usage varié, prudent et généreux de ce qui est le plus fréquemment accessible. Des mœurs exactes sans austérité formeraient un peuple satisfait et sincère; des espérances indéfinies rendront les esprits turbulens, et ne produiront que du désordre soumis au calcul, ou de pompeuses infortunes.

Quelque genre d'occupation qu'adoptent des hommes avides de mouvement, chacun d'eux ne peut être content de lui-même, à moins qu'il ne surpasse tout ce qu'on a fait avant lui. Cela même a son utilité, si la nature voit surtout en nous d'ingénieuses

machines propres à exciter une grande fermentation à la surface du globe; mais enfin nous n'espérerons du repos qu'en achevant ce qui aura consumé la vie de plusieurs autres hommes, c'est-à-dire en nous détruisant comme eux. Que de fois entreprendre plus que nos prédécesseurs, c'est plus que nous ne pouvons. Outre l'activité du génie, il faudrait une occurrence généralement favorable: tandis qu'un seul réussira, deux mille s'efforceront en vain de l'imiter.

Que de guerriers compteront pour peu de chose tous leurs succès, tant que des noms anciens resteront au-dessus du leur! Un seul capitaine, secondé par la fortune et oublié par la mort, deviendra aussi célèbre chez les Orientaux que les Rustem ou les Kaleb; mais ira-il au-delà? Si enfin il les éclipse, ce sera en terminant sa carrière. Croyez-vous écrire pour la postérité, désirez-vous qu'elle vous écoute? cela n'arrivera que si vous en êtes admiré. Il faut que vous vous éleviez au point où arrivèrent vingt écrivains en vingt siècles, et que vous surpassiez tous les hommes du vôtre, malgré des circonstances qui peut-être vous offrent peu de facilités. Quand parviendrez-vous au but? quand aurez-vous du contentement? L'agitation humaine est la source comme la preuve de la détresse humaine.

La plupart de nos compatriotes, ou même d'autres contemporains, devenant nos rivaux, sans cesse nous avons à résister à l'effort de tous. Embarrassé de tant d'inconvéniens, malgré sa prévoyance, l'habitant le moins infortuné des riches capitales passe ses années à préparer la situation dans laquelle il voudrait vivre, et des causes inaperçues font échouer le talent le plus souple. A l'heure suprême où les apparences s'évanouissent, nous déplorons ces sollicitudes; mais une autre génération poursuit les mêmes chimères avec la même imprudence. Les hommes se combattent et se détruisent, comme des flots poussés les uns sur les autres. Pour élever une barrière que ne puisse franchir cette émulation désordonnée, pour que cette fatigue ne conduise pas les hommes à leur ruine, la nature paraît ne nous accorder que le pouvoir de faire des institutions : peut-être un jour y mettrons-nous quelque sagesse.

Mais en quel lieu la raison ne forcera-t-elle pas le zèle à renoncer, du moins pour long-temps, à des institutions vraiment sages et puissantes? Ce n'est pas que, même dans de grands pays, on ne rencontre d'impatiens réformateurs, et moins ils se sentiront circonspects, plus peut-être ils se croiront de sens, de génie et de caractère. Cependant, quel que soit leur esprit, avec plus d'esprit encore un d'eux

ferait cette remarque assez simple, que nul homme, malgré l'autorité de son nom ou l'ascendant de sa gloire, n'entreprit jamais d'établir un ordre exact, c'est-à-dire de changer à la fois les choses par les hommes et les hommes par les choses, excepté chez quelque tribu crédule et pauvre, où il n'y avait rien de très-difficile à changer. Avec plus de génie, un d'eux s'attacherait à une conception presque parfaite, à une forme politique d'un dessin pur et sévère ; il la proposerait à ses collègues, et les voyant s'en effrayer eux-mêmes, il attendrait d'autres époques. Avec plus de force d'ame, on ne descendrait pas à la vanité d'un rôle aveuglément populaire. On n'oublierait pas qu'une situation supportable pour le plus grand nombre est l'objet présent d'un véritable ami des hommes, et, moins préoccupé de la prétention de faire adopter ses idées malgré la plus sérieuse résistance, on aurait assez de patriotisme pour craindre d'interrompre ainsi, dans des vues personnelles, le repos toujours précaire, qui seul préserve d'extrémités déplorables nos populeuses demeures, si florissantes, mais si inquiètes. Ardens réformateurs! devenus plus attentifs, plus instruits, et surtout peut-être plus désintéressés, plus fermes, plus magnanimes, vous jugerez qu'au milieu d'une civilisation agitée un homme d'un caractère indépen-

dant a pour vertu la résignation, pour énergie la retenue. Si vous avez des intentions droites, ce qui n'est pas douteux quant à plusieurs d'entre vous, si vous restez incorruptibles, si votre ame est généreuse, invoquez des temps meilleurs et préparez-les en ce que la raison autorise clairement. Si, au contraire, vous avez la tête un peu faible, croyez qu'à votre voix ces temps d'inviolable rectitude commenceront demain.

XIV.

ORDRE NATUREL.

On est parvenu de nos jours à un degré d'érudition et de critique, de finesse et de perspicacité que nous eussions pu croire inaccessible, nous dont les sens conservent à peine durant un demi-siècle leur faible perfection. Mais, en s'occupant laborieusement d'une multitude de connaissances qui ne se rattachent que par des liens indirects à la connaissance véritable, on a laissé très-informe cette unique science, la science de l'homme considéré comme agent moral sur le globe, et comme membre de

quelque cité. On examine ce qui se fait parmi nous, mais la raison de ce qui pourrait ou devrait se faire, on ne l'a montrée que très-insuffisamment.

Il serait essentiel d'étudier cette raison des choses. Quand les principes seront manifestes, les lois auront un fondement sûr ; quand ils seront connus de presque tous les esprits, les lois seront inviolables pour tous. Voir les suites, ce n'est qu'un premier pas, disait Pascal, la vérité demande qu'on remonte plus haut.

La lenteur du succès dans les recherches morales et politiques n'a pas été surprenante. Elles exigeaient des lumières et de l'impartialité ; comment ce soin eût-il convenu à des hordes dénuées de moyens pour pressentir les effets éloignés, et dès lors séduites par l'espoir que des jouissances nouvelles leur offraient chaque jour ? Dans l'organisation sociale, la vérité a dû être tardive, précisément parce qu'il fallait en cela des résultats immédiats. Comme il était indispensable d'arriver à quelque chose dès le commencement, on s'est avancé d'erreurs en erreurs, en s'égarant de plus en plus peut-être, et néanmoins en se hâtant toujours.

Dans quelques arts moins nécessaires qu'agréables, et dans plusieurs sciences, les progrès devaient être réels, soit parce que les premières sociétés n'ayant

pas impérieusement besoin de ces découvertes, ne précipitaient rien, soit parce que ceux qui s'attachent à ces sortes d'études ne peuvent obtenir des produits qu'après avoir résolu des problèmes. Dans les questions politiques, au contraire, on pouvait décider beaucoup de points sans en éclaircir aucun, ou même sans soupçonner qu'il fût dangereux de n'avoir pas une grande prévoyance. Un chef entreprenant provoquait des résolutions favorables à ses vues; n'ayant pas d'autres principes à lui opposer, on était forcé d'adopter, quels qu'ils fussent, et de maintenir ces réglemens qu'il proposait. Ne pouvant se passer de lois, on ne s'arrêtait guère à méditer afin de les rendre claires ou généralement convenables, et comme l'indocilité de cette époque parut exiger souvent qu'on les fît recevoir avec une religieuse terreur, il devint presque impossible de les réformer.

L'homme n'est point bon, il n'est point méchant; il est ce qu'il doit être. Son aptitude, très-bornée en un sens, est indéfinie quant aux modes d'activité : c'est aux lois à les déterminer. Naturellement analogues à nos premiers besoins, nos penchans ne peuvent être dépravés que relativement à une situation particulière. Lorsqu'on veut changer l'homme, et le rendre tel qu'il n'eût pas dû être, on appelle

méchanceté originelle la résistance que la nature oppose. Mais si les institutions étaient fondées sur d'autres bases, on verrait plus facilement que les hommes, faisant partie du monde, sont à leur place, selon l'ordre général, et qu'en conséquence ils pourront être bons et satisfaits dans leurs rapports avec leur espèce, quand ces rapports seront prudemment réglés.

Les différences que nous remarquons entre les peuples, ainsi qu'entre les familles, pourraient être beaucoup moins grandes. Cependant cette diversité, accidentelle en partie, n'embrasse pas tout ce que réaliseront les âges futurs, ou ce que le vrai génie de la législation établirait aujourd'hui même en de certains lieux. Changer notre habitude, c'est changer nos dispositions; elles sont soumises à l'ascendant de l'homme même. Gardons-nous de croire, d'après une trompeuse expérience, qu'on ne puisse admettre qu'un mode général de civilisation. Ce qui nous abuse le plus sur les fins naturelles à cet égard, c'est la continuité d'une marche qui sans doute s'est trouvée oblique dès le commencement.

N'expliquons pas les opérations de la nature par un seul principe, ne transportons pas de nos ateliers à ces rouages immenses le besoin de la voie la plus courte. C'est le comble de l'art chez les humains

de ménager des forces incertaines, et d'achever néanmoins avec promptitude l'entreprise la plus hardie; mais la nature, qui est illimitée, consomme les siècles sans perdre les heures, comme elle paraît disperser les matériaux sans jamais en manquer.

Si chaque effet provient de causes innombrables, toute cause sera suivie d'innombrables effets. Il ne suffit pas d'avoir pu observer durant leur passage quelques millions d'hommes, ce n'est pas une raison pour cesser d'étudier l'homme. S'il est partout affligé dans ses inclinations, il faut qu'elles aient été mal comprises. Nous voyons assez les hommes malheureux; cherchons quelquefois l'homme peu connu. Ce qui est interverti doit et peut se réformer; les tristes bornes que nous n'osons franchir ne sont pas celles du possible. Quelle voix irrécusable vous a dit : la souffrance et l'iniquité, voilà un des principaux caractères de l'œuvre perpétuelle?

Il ne résulte pas de la flexibilité des affections humaines que toute manière de les combiner soit indifférente. C'est par les conséquences imprévues de ses premières institutions que l'homme est devenu misérable et vicieux : dans la dépravation même nous découvrons plus d'erreurs que de méchanceté. Quand l'extrême différence des conditions empêche que les vues personnelles ne se concilient,

et fait aussi de l'esprit de famille une source d'inimitiés, un peuple n'est pas, comme on l'a tant dit, une troupe d'athlètes se fortifiant par leur lutte même, et s'avançant vers le but désiré ; mais une foule agitée si maladroitement que si elle ne reste pas tout-à-fait aveugle, elle ne suit aucun guide avec persévérance, et que nul guide ne trouve le chemin qu'il prétendait montrer.

Une fatale estime accordée aux travaux qui présentent le plus de difficulté, expose à la servitude les hommes affaiblis par cette fatigue. Pour accroître leurs moyens, ils se sont proposé vivement des objets nouveaux ; mais quand les désirs se changent en passion, l'emploi des forces dégénère en excès. La nature avait semé des joies naïves sur des traces moins périlleuses. Au milieu de ce trouble, veut-on réprimer quelquefois des mouvemens désordonnés, on irrite les cœurs dont il eût fallu, dans le principe, conserver la paix. L'idée des voluptés que nous nous sommes promises en vain, peut nous jeter dans le désordre : souvent même des vertus, recommandées avec trop d'obstination, inspirent du dépit, et conduisent à des forfaits.

Mécontent de ne pouvoir rencontrer des plaisirs continuels, on voulut s'ouvrir à quelque prix que ce fût une autre carrière, pour ne devoir ses maux

qu'à soi-même, et on imagina de prendre goût à de scrupuleuses austérités. Ce serait peu, disait-on, de mépriser les jouissances; la dignité de l'homme veut un effort plus pénible. On crut qu'il serait méritoire de ne rien faire pour écarter la douleur, de la chercher même, ou d'en être atteint sans la sentir. Ces mortels impassibles criaient péniblement sur les bûchers allumés par leurs mains : nous ne souffrons pas! Expression forte, et pourtant inexcusable d'une ame exaltée par de funestes systèmes.

Avant que l'impérissable espérance eût été déclarée trop sensuelle en quelque sorte, ou elle ranimait de justes désirs, ou elle devenait un soulagement tranquille, mais opposée presque toujours à des peines toujours renaissantes. Elle est assez constamment donnée aux hommes; mais ce n'est pas afin qu'un imposteur, les occupant sans cesse d'un temps reculé, se réserve pour lui-même les avantages actuels, ou afin que d'autres enthousiastes, plus sincères du moins, promènent les peuples d'écarts en écarts au milieu des songes d'un perfectionnement soucieux et cupide.

Si dans un pays peu étendu, chez une nation indépendante, le législateur s'attachait à diminuer les oppositions, et à régler les espérances, cette cité heureuse subsisterait durant de longs siècles. Là, pour

vivre content, il suffirait presque toujours de conserver la santé. Comme elle paraîtrait seule nécessaire pour le bonheur, on s'interdirait volontiers tout excès afin de la maintenir, et les années même des vieillards seraient d'autant plus douces que, dans une société bien réglée, les infirmités inévitables se trouveraient courtes et rares.

Vous êtes hommes, et vous affectez même de rester soumis à une loi religieuse; néanmoins vous perpétuez une grande inégalité entre les lumières, les coutumes, les penchans des diverses classes. L'inégalité est naturelle, mais vous deviez chercher à la restreindre. Au contraire vous l'avez augmentée, vous l'avez rendue excessive, et la plupart des hommes ne peuvent sortir de l'humiliation. Il faut bien que votre industrie, dont vous admirez le prodige, devienne surabondante, puisque les avantages en restent illusoires, et puisqu'elle vous fait regarder comme impraticable ce qu'exigerait l'ordre réel. Tous les maux proviennent de ce que la multitude ne sait pas assez de choses pour avoir l'esprit juste, tandis que ceux qui la dirigent savent trop de choses superflues pour n'avoir pas l'esprit subtil.

La vraie science des sociétés consiste à légitimer des jouissances que puissent entretenir de constans désirs, et à ne pas tolérer les sentimens orageux qui

changeraient la volupté en folie. Le législateur doit réprimer tout espoir romanesque, et toute sévérité orgueilleuse, comme toute prétention trop personnelle. Il importe même de prévenir les fantaisies, les nouveautés contraires au vœu général des hommes dignes de confiance, de ceux dont l'âge est mûr, la raison libre, l'ame jeune, et l'esprit exercé.

Sans le bonheur qui la sanctionnerait plus visiblement, la vertu ne sera ferme et durable que chez de nobles caractères. Respectée quelquefois du grand nombre, mais seulement par erreur, ou par crainte, elle n'en sera pas vraiment chérie. Si, parmi nous, on est honnête homme d'autant plus sûrement qu'on est mieux désabusé, c'est que nul homme raisonnable n'est assez simple pour prétendre au bonheur parmi nous.

Le repos est presque le seul bien que doivent se promettre ici les esprits justes. Il leur reste un peu d'espérance : chacun en éprouve le besoin. Mais cette attente aura surtout pour objet une amélioration possible dans le sort des autres hommes, puisqu'ils ont encore de vifs désirs. Étranger pour toujours à ce qui passionne les esprits inconsidérés, le disciple de la sagesse ne conserve, loin du bruit, que le désir d'être utile, et il ne croit pas avoir en

cela beaucoup de mérite : à quel autre dessein s'attacherait-il dans nos sociétés fastueuses et souffrantes ?

XV.

PRINTEMPS.

Les mois changent, la végétation se renouvelle; mais nous promettrons-nous des saisons plus heureuses? Que voyons-nous à notre usage dans ces belles heures, dans cet éclat des campagnes? Il nous faut un ciel sombre, des eaux muettes, des rivages arides.

La lumière du matin aurait trop de charme, et celle de midi trop de puissance. Nous redoutons, comme un bienfait inutile, cette splendeur qui susciterait en nous l'importun souvenir d'une force

méconnue depuis long-temps. Nous demandions qu'un jour nous fût donné dans des solitudes que jamais le labour n'eût soumises, au bord des savanes, au pied des forêts. Nous demandions à errer sans guide et sans armes, durant les nuits du tropique, quand les brises promènent dans l'espace le bruit des cataractes, et les derniers chants des oiseaux du soir.

Impressions fugitives! soupirs de la joie! mouvemens de l'ame avant qu'elle connaisse sa destinée! Invoquerons-nous l'oubli? Mais les images qu'il conviendrait d'éloigner se montrent sans relâche. Elles séduisent, et aussitôt elles ne sont plus. Elles nous laissent étonnés ou incertains, et quand nous voyons à quel point nos regrets sont naturels, cela même doit nous confondre. Paix des ombrages, douce clarté de la lune, accablante beauté du monde!

Dans les premiers momens de la jeunesse, qui a pu se défendre des illusions de la terre; non peut-être de celles qui semblent ouvrir des perspectives riantes ou glorieuses, mais de cette erreur qui fait croire aux apparences actuelles, comme si c'était sérieusement qu'on eût reçu le pouvoir d'agir et le besoin d'espérer? Qui d'entre nous n'aura pensé jamais qu'il lui serait donné d'user des choses selon ses inclinations, d'accomplir du moins de modestes

desseins, ou d'ennoblir son infortune? Vous aussi, vous avez eu de ces instans d'une liberté imaginaire. C'était dans des lieux sauvages dont la beauté rappelait avec force les moyens, si faciles et si justes, d'un bonheur qu'on ne trouve plus. Un jour, entrant dans une maison de bois abandonnée par une famille dont personne ne sait plus le nom, vous vous êtes assis sur la pierre de ce vieux foyer. Là vous disposiez de l'avenir; mais auprès de la porte, la fontaine subsistait encore, et cette eau coulait sans interruption, comme au temps où ceux qui creusèrent ce bassin avaient eu aussi des espérances.

Nous nous croyons des momens de grandeur. C'est une nouvelle affliction. Que produisent-ils quand nous prétendons régner? Que pouvons-nous pour nous-mêmes? Comment se fait-il que l'aspect du monde indique une félicité dont les moyens ne se rencontrent pas? Quelle direction suivre dans un espace que pourtant il faut occuper? Le cœur se livre à l'impatience; il ne connaît plus que des vœux sans espoir, des besoins sans bornes.

Une sorte de réalité pesante et inexplicable a remplacé nos songes. Qu'annonce-t-elle? L'autorité fatigue, et le plaisir s'évanouira. La gloire est pour nos cendres : on n'immortalise que des infortunes.

L'amitié même n'a de voix que pour redire les vœux trompeurs du génie, et sa plainte solennelle. Destruction sans asile, renouvellement sans but et sans terme, harmonie impénétrable!

XVI.

NUIT.

Sans les feux du jour, la fertilité des campagnes s'arrêterait, et l'homme ne serait plus ; mais la clarté de la lune ne nous est pas ainsi nécessaire, et peut-être c'est pour cela même qu'elle agit davantage sur l'imagination. A quel besoin de l'ame appartient cette expression plus tranquille de la fécondité universelle ? Cette sorte de préférence n'est pas due seulement à une vue moins fréquente des effets de la nuit. Les oppositions nocturnes de la lumière et des ténèbres, sous un ciel favorable, nous semblent

chaque fois aussi belles que parut l'être, au printemps de nos années, le contraste d'un ombrage épais le long d'une plaine exposée au soleil le plus ardent.

A midi, dans l'ordre ordinaire de nos sensations, des reflets multipliés se portant même sur ce qui reste dans l'ombre, agrandissent le tableau terrestre : il nous occupe seul, et nous n'avons pas d'autre souvenir du monde. Mais lorsque la lune vient unir la terre aux cieux, nous voyons avec plus d'intérêt une lueur si douce qui tempère les qualités des êtres pour offrir à notre faiblesse des moyens de conservation.

La clarté du jour était trop générale, et on en jouissait avec trop d'assurance. A l'heure où elle sera suspendue, l'oubli où resteront tous les objets sur lesquels ne tomberont pas les rayons de la lune, fera mieux sentir le bienfait de la lumière. Ces clartés nocturnes si variables se refusent souvent à nos vœux; elles se montrent accidentelles et fugitives, comme les circonstances qui donnent du contentement.

L'ardeur du soleil est si grande que nous en perdons de vue la source éloignée. Mais les effets de la lune auprès de nous ressemblent à une continuelle découverte : quand nous marchons, un guide semble

avancer avec nous, et, de proche en proche, sous ses auspices, nos regards pénètrent dans les campagnes. Cet espace resserré, où nous paraissons moins petits, donne mieux l'idée d'un séjour destiné à l'inégale prévoyance de l'homme, d'une retraite accordée à des familles inquiètes. La terre ainsi diminuée, pour ainsi dire, reprend son rang dans le système général : ce sont précisément ces bornes qui étendent pour nous l'aspect du monde illimité. Au contraire, quand le soleil se présente, il éclipse tout ; il cache les astres et nous sépare des cieux.

Le jour convient aux travaux, il est consacré aux soins vulgaires. Plus libre durant la nuit, l'ame se rapproche de l'universalité des êtres ou du principe de toute faculté vivante. On peut trouver beaucoup d'analogie entre la sensibilité inépuisable mais résignée du sage, et le calme d'une nuit éclairée, quand les branches des arbres frémissent doucement sous un ciel sans bornes visibles, mais voilé ça et là par de légers nuages.

Lorsque le disque de la lune n'étant lumineux qu'en partie, l'obscurité générale n'est interrompue qu'avec beaucoup de réserve, les illusions de l'habitude s'affaiblissent, et laissent mieux arriver jusqu'à nous des pressentimens de la vérité secrète. Un doute rêveur, celui qui, pouvant s'éclairer, ne dé-

sespère jamais, accompagne la vue des choses, et nous éloigne de tout ce qui abuse ordinairement les hommes : nous avons moins besoin de la réflexion pour sentir que la terre aussi est plongée dans l'atmosphère inconnue, ou même pour entrevoir les routes les plus reculées de la lumière. Si alors les ondes murmurent, le souffle qui les agite semble venir d'en haut. Nous demandons aux vagues expirantes un dernier bruit des mouvemens célestes, et nous regardons avec surprise l'aride demeure où chancelle notre génie détourné momentanément de ses voies naturelles.

Pour que la pensée de l'homme s'agrandît, c'était assez qu'il commençât à comprendre le charme d'une nuit paisible. Quel sujet d'espoir et d'accablement ! Que de tristesse mêlée d'une volupté insaisissable ou de consolations plus cachées encore ! Imposante grandeur ! silencieuse harmonie ! En voyant les astres entraînés sur des lignes certaines à travers de muets abîmes, on sent mieux ce que l'existence aura toujours d'impénétrable. Les choses de la terre passent, et il semble que les mondes ne passent point. Cette sorte de repos indique, dans la durée des êtres, des proportions que ne pourraient embrasser nos calculs, et des probabilités heureuses que l'on ne peut saisir. C'est un aperçu immense au milieu même de l'ob-

scurité des temps, et c'est, dans l'espace, une lueur qui étonne : on se livre avec plus de retenue aux sollicitudes humaines devant l'apparente immutabilité des cieux.

XVII.

REPOS.

Une eau errante descendait dans les prés déjà dépouillés de fleurs. On l'entendait à peine, et le silence de la nuit agrandissait l'espace. Du côté des montagnes, on ne discernait que les hautes cimes chargées de frimas. Dans la profondeur du ciel, des feux innombrables annonçaient pour d'autres mondes les combinaisons diverses de la vie sans bornes.

La vie paisible, le repos de l'ame ne sont pas donnés à l'homme. Cependant, au milieu même de la destruction, il espère. Quel est ce pouvoir de la

nature vivante? Elle semble offrir ce qu'elle retire toujours. Elle conduit aux regrets par l'enthousiasme, et en manifestant des vérités qui nous troubleront, elle ennoblira l'existence que nous allons perdre.

C'est donc ainsi que s'arrêtera un cœur insatiable! Doit-il rester quelque trace de ses besoins? Qui pourra dire si l'objet de la vie est moral, si le moi de l'homme subsistera? Toute cause est invisible, et toute durée s'épuise. Nos désirs les plus élevés peuvent n'être que la fermentation d'un météore dans le vide où se dissipera ce qui change chaque jour.

Le monde qui étonne notre attention, et que notre génie admire, est-il le produit d'une haute sagesse? Toutes choses furent-elles prévues? Nos vœux nous donnent-ils des droits : le doute du moins renferme-t-il une promesse? Devons-nous voir dans ces convenances une nécessité favorable, ou bien l'idée même des fins de l'univers ne serait-elle en nous qu'un accident? Ainsi notre pensée précaire, plus forte pourtant que ce qui existe à jamais, aura seule imaginé l'heureux enchaînement des dons intellectuels! Non, ne plus espérer désormais, ne plus désirer, ce serait travailler à se détruire soi-même, en renonçant à ce que notre persévérance était peut-être destinée à conquérir.

Mais le repos éloigné, auquel aspirèrent tant de

sages, n'est point l'apathie, l'inaction qui ne laisserait aucune crainte, et n'imposerait aucune loi. Ce n'est pas l'entière sécurité, l'impassibilité que des sectaires orientaux se promettent comme la plus céleste des béatitudes, mais qui, pour toutes nos intelligences bornées, tiendrait du néant. Ne demandons pas de n'avoir plus rien à entreprendre ou rien à éviter. Faibles agens d'une raison seule puissante, les hommes justes comprennent que leur nature est de combattre à jamais; ils béniront leur partage s'ils reçoivent assez de lumières pour discerner ce que doit être leur œuvre, et assez de force pour l'accomplir. Une marche laborieuse, mais soutenue par une pleine conviction, dans les voies du perfectionnement, dans les voies de l'espérance, voilà le repos d'une ame généreuse, ou la vie meilleure dont elle implore le bienfait.

XVIII.

INUTILITE DES PLAISIRS.

Un seul mot peut-être renferme toute la science de l'homme qui ne veut que la vérité. Il sent, ou il pense : il existe.

Que savons-nous de plus? Les séductions d'un monde incompréhensible nous exposent à des erreurs que nous aimons à reproduire, et que nous invoquerons aussitôt que nous les croirons antiques. Toujours éloignés par nous-mêmes d'un terme long-temps attendu, toujours livrés à de fatigans désirs, nous prenons soin de multiplier encore les nombreux obstacles

dont nous gémirons. Quelle contrainte exigent de nous chaque jour des pas rétrogrades qui suspendent notre marche, sans nous faire changer de voie, comme dans ces pèlerinages où, afin d'avancer plus péniblement, on s'assujétit à reculer dès qu'on a fait quelques pas?

Que fait l'homme avec des affections mortelles dans son cœur, et l'infini dans sa pensée? Quel vide il se prépare! Que de trouble entre deux lois si différentes! Si vous prétendez obéir au sentiment passionné, à l'instinct, n'admettez que l'instinct; si vous écoutez la raison, ne suivez qu'elle. En demandant toujours une évidence chimérique sur la terre, nous méconnaissons les probabilités qui seules nous étaient donnnées pour appui.

Ne cesserons-nous pas de chercher dans les joies de nos siècles la vraie destination de l'homme? Ce qui s'épuise, ce qui passe ne peut être qu'un objet proposé d'abord comme l'image présente d'un bien actuellement inconnu. L'idée de l'équité est en nous; quand elle condamne le plaisir, le plaisir n'a plus aucun charme. Sans doute on devrait être invité à la justice par le bonheur; il en serait le moyen ou plutôt l'occasion. Dans des temps plus suivis, dans une région plus vaste, sans doute la justice produira une jouissance paisible, un voluptueux accord, une

satisfaction générale, dont maintenant nous n'avons que des idées confuses ou dénuées de certitude.

Si nos institutions étaient régulières et pures, si nous n'étions pas asservis à l'erreur, comment l'âge de l'espérance serait-il déconcerté, comment serait-on triste jusqu'à l'ennui de la vie, lorsque les forces sont encore nouvelles? Quelquefois c'est dans la jeunesse que nous sentons le plus péniblement combien ce qui est diffère de ce qui devrait être. Mais quand les années deviendront mauvaises, nous apprendrons à les supporter. L'impatience peut diminuer quand les misères sont mieux senties; on résiste moins parce qu'à cet égard l'espoir même doit s'affaiblir.

Insensiblement nous nous plions à l'habitude sociale de notre siècle, et toujours occupés des périls ou des séductions d'une licencieuse servitude, nous n'entendons plus la voix intérieure qui réclamait du moins l'indépendance de l'ame. Quelques hommes ne sauraient oublier cette liberté; mais, à la longue, tous peuvent s'attacher aux incidens de la vie positive. Dans ce drame renouvelé chaque jour, on prend intérêt aux dénouemens particuliers que chaque jour amène. Sans doute, c'est une faible considération pour attendre le dernier terme avec facilité, mais enfin c'est peut-être le moyen qui aura le plus souvent son effet.

La bizarrerie de l'œuvre humaine ajoute à cette curiosité. La vie que l'on peut regretter de subir est amusante à observer. On s'habitue à ces mouvemens, à cette résistance mutuelle des hommes et des choses. Dans l'impénétrable univers, c'est surtout l'homme qu'on étudie avec surprise. Venir, s'élever un peu, se prétendre immortel, mesurer l'orbite des comètes, et aussitôt disparaître ! Seule loi visible de l'homme sous la loi inexorable !

L'âge qui serait facilement heureux n'est pas le moins exposé au découragement, et les avantages de la fortune ou l'étendue des facultés n'en exemptent pas. Presque jamais des hommes misérables, difformes, ou d'un esprit commun, ne se plaindront de l'erreur des espérances humaines. Avec de la raison, avec de la bonté, on parvient à tranquilliser les malheureux ; mais ceux qu'on ne saurait plaindre, comment les ranimer s'ils s'affligent ? C'est aux heureux de la société qu'il appartient de rester inconsolables.

Souvent l'inconstance des biens nous paraît plus sinistre que ce qui nous attristait d'abord. Un malheur nous trouble, il peut même nous accabler pendant quelques instans ; mais ce n'est pas ce revers qui nous persuadera de ne rien entreprendre. Ce qui met un terme aux désirs, c'est l'affliction générale

de nos jours agités sans fruit, de notre œuvre savante sans lumière, de nos métiers aussi frivoles que pénibles, de notre pensée féconde en aperçus douteux, ou en produits importuns, et qui, toujours analysée, sera toujours un sujet d'étonnement.

XIX.

SECRÈTE ESPÉRANCE.

Lorsqu'on a pris l'habitude de l'activité de l'esprit, on ne croit plus n'avoir en partage qu'une existence accidentelle. Renoncera-t-on à l'espoir de contribuer de degrés en degrés à l'harmonie du monde, et de s'élever vers le principe de l'ordre impérissable? Reconnaissons en nous ces dispositions tutélaires ou consolantes : n'affirmons rien de plus.

Il se pourrait que nous ne fussions placés sur la terre qu'afin d'y produire du mouvement. Ainsi les fous des anciennes cours avaient pour unique fonc-

tion d'interrompre le silence des demeures royales, et d'en calmer, par des sottises souvent imprévues, le fastueux ennui. L'homme qui se fait remarquer ressemble à ces ombres du soir qui s'étendent davantage au moment où elles vont s'évanouir. Et toutefois le travail du juste sera-t-il certainement sans but? Heureux en un sens, peut-être nos momens d'oubli, notre attente pleine d'erreurs, nos besoins contradictoires! Heureux peut-être le génie dont les vœux semblaient démesurés! Plusieurs monumens des générations éteintes sont debout; construits avec des marbres fragiles, dont a disposé une main plus faible encore, ils continueront mille ans après elle de parler à la pensée.

Nous répétons avec une émotion particulière les noms qui furent illustres dans les vieux âges, et ce n'est pas sans une secrète jouissance, mêlée à nos regrets, que nous contemplons la poussière des cités antiques, ou les traces de la destruction des empires. Il nous arrive même de consentir volontiers à ce que les hommes que nous avons aimés ne soient plus sur la terre, à ce que leur temps soit fini, à ce que leurs travaux et les nôtres se perdent déjà dans le passé. C'est une tâche dont nous sommes soulagés comme eux; c'est le singulier plaisir de voir que les heures nous échappent,

que les événemens s'accomplissent; c'est un indéfinissable mouvement du cœur vers le terme des choses connues.

La scène où figurent les tristes mortels a pourtant ses beautés. Il faut s'y intéresser sans trop d'illusion, mais sans trop de dédain et sans fatigue, comme on s'intéresse souvent aux vicissitudes de quelque récit imaginaire. Le cours des choses est assez varié pour occuper l'esprit, assez suivi pour plaire quelquefois à la raison, assez incertain pour irriter les desirs. Deux journées suffisent à Épaminondas; mais, après vingt combats heureux, Albuquerque demande le tombeau parce qu'il n'a rien terminé. Un homme obscur compose avec quelque bonhomie un livre, où d'énormes inconvenances et beaucoup de pauvretés font supporter un certain nombre de passages dignes d'approbation. Qu'arrive-t-il? ce livre est réimprimé de mois en mois, pendant trois siècles. Pour aimer toujours à observer ce jeu des caprices humains, ou ces chances du sort, il nous manque d'être presque impassibles. La douleur survient, et on se retire, comme on quitte une salle de spectacle, quand l'air est échauffé par la foule, quand la curiosité fait place à l'impatience.

Cependant, n'est-il rien après le funèbre crépuscule? Ces nombreux soleils, dont les rayons épars

dans l'éloignement donnent à la nuit tant de grandeur, nous les voyons : ce n'est pas un effet de l'imagination. A des distances qui semblent tenir de l'infini, ils indiquent des mondes où naissent, où désirent, où périssent des êtres inconnus. Abandonnons le soin de ce qui passe, de ce que nous perdrons nécessairement. N'est-il rien d'inaltérable ? Dans les tranquilles mouvemens de ce qui végète, dans les bruits de la forêt, dans la voix des habitans de l'air, cherchons quelques accens de la langue primitive. Arbitre du monde ! nous admirons l'ordre établi, si l'homme doit vivre. Si, au contraire, il meurt pour jamais, puissions-nous mourir dès à présent, puisque la folie du monde étant impossible, c'est nous qui méconnaissons toute sagesse, c'est nous qui sommes en délire.

XX.

DE LA JOIE.

Vous aimez à pénétrer dans les bois avant que le soleil paraisse. Vous l'attendrez sur les collines où s'élève le cyprès, où fleurit la scabieuse. Sans autre but, vous marchez vivement au milieu des ronces; vous vous ouvrez un passage à travers d'épais buissons. Vous vous hâtez, et il semble qu'en tout genre vous soyez avide de connaître afin d'espérer; mais l'espoir s'éloigne quand l'ignorance diminue.

Vous comptez pour peu de chose ce qui doit finir. Et, en effet, l'heure qui arrivera dans soixante

années est auprès de nous. Vous négligez ce qui s'écoule, ce qui survient et n'est plus. Vous cherchez au-delà un rêve plus durable. Vous demandez une espérance plus grande que tout ce qui passe : vous ne la recevrez point de la bouche des hommes. Vous voudriez être tout intelligence, et que l'ordre fût visible. Cependant l'ordre était le même dans d'autres siècles. Le connaissiez-vous alors?

Si vous considérez que la force nous manque pour ce que nous devrions faire, et que notre vie sera peut-être nulle à nos propres yeux, vous avez peine à conserver de l'assurance au milieu de ces ténèbres. Il est pourtant des momens où on se croit plein d'énergie et de liberté. Les avantages, les dons que le temps multipliera se succèdent dans leurs proportions majestueuses, et on penserait que le bonheur a touché la terre.

Lorsqu'un espoir élevé cesse de nous soutenir, il peut nous flatter encore par l'idée même d'une grande distance entre ce qu'il nous fallait et ce qui nous restera. Étonnés de ce changement, nous contemplons volontiers l'abîme que notre esprit osait franchir ; nous rentrons, du moins de cette manière, dans l'infini, que nous prétendons attribuer à notre ombre avant qu'elle se dissipe.

La joie a dû pouvoir en apparence ; mais obtien-

dans-nous ce qu'elle annonce? Elle n'a laissé que de faibles monumens, et ils n'auraient pas subsisté si le regret ne les avait pas couverts. Que nous apprend-elle? Ce que la tête la moins exercée pourrait contenir. La douleur seule s'est insinuée dans ce que l'on connaît de plus profond : c'est la chûte de cette goutte amère qui creuse le sol pour y féconder les semences du vrai.

En vain on s'aveuglerait soi-même, et on se mettrait à se réjouir; en vain on s'imposerait une tâche si fatigante. On ne remporterait pas même le prix de cette stérile gaîté; il est pour l'enfant que divertissent les jouets les plus simples, la coquille la plus commune. A lui seul appartient le mérite d'un enjouement naïf, d'un amusement exempt de prétention, exempt de ridicule. Plus tard, le rire sans retenue paraît une marque de folie : quel autre nom donner à la joyeuse contenance de ces hommes qui vont mourir?

Promptement fatigué, on affecterait moins de joie si on en recevait encore. Mais tant de plaisirs vous énervent, mais tant de chagrins vous troublent, mais vous montrez tant d'art pour vous nuire mutuellement et pour vous affaiblir vous-mêmes! Sans doute quelqu'un parmi vous a des prospérités. Elles ne sont pas inutiles ; elles jetteront de la variété dans

les pages des biographes. Et n'accusez pas d'exagération un mot d'ironie. Cette vie amère et folâtre qui nous fut accordée n'est-elle pas une ironie perpétuelle? Au reste, celui qui, en reparaissant, après de grandes journées, entend le peuple d'une capitale le saluer du titre d'invincible, ne s'en plaint pas. Voilà, dit-il, un point obtenu; il le fallait. Puis il se hâte de sourire. Mais pourquoi sa tristesse au milieu de ce bruit? Le fardeau de ses peines passées et de sa prévoyance le surcharge-t-il? Naturellement. Environné de sa gloire, sans en être touché, voulez-vous qu'il oublie la joie naïve de quelques chevreaux que jadis il a vus bondissans sur l'herbe?

Pour que la tristesse nous convienne à plusieurs égards, pour qu'elle nous perfectionne, il faut que, sans nous devenir étrangère, elle s'étende beaucoup plus loin que nos intérêts personnels ou nos besoins positifs, aussi loin que le vague de nos désirs. Elle peut susciter en nous une sorte de mouvement toujours modéré, qui, en nous laissant toujours indépendans, nous tranquillise et nous console. Si quelquefois elle nous semble accablante, ce n'est pas qu'elle répugne essentiellement à notre nature. Lorsque la douleur provient d'une cause capable d'attaquer notre existence même, ou seulement d'interrompre nos plus fortes habitudes, c'est une douleur

ennemie contre laquelle nous avons à combattre. Mais notre cœur avide d'émotions s'attache au contraire à la peine qui ne le trouble qu'avec mesure : nous trouvons quelque charme dans les maux dont la menacé est affaiblie, et dans de pénibles souvenirs adoucis par leur durée.

Quel écrivain gracieux et enjoué compta plus de lecteurs que n'en eurent les Job, les Young, les Jérémie? Sur la scène, les drames les plus sombres ne sont pas les moins approuvés. Beaucoup d'hommes, il est vrai, ne recherchent que ce qui provoque la joie; mais ne serait-ce pas par une sorte d'impuissance d'entrer dans les secrets du cœur? On pourrait dire des gens de ce caractère qu'ils ont peur dans le silence, dans la solitude, auprès de la vérité.

Jusque dans ses chants d'allégresse, la voix humaine a des soupirs que nul instrument n'exprimera, et c'est là son triomphe. Quand les lyres ou les harpes commencent à s'adresser à l'ame, on admire l'effort de l'art; mais que la voix se fasse entendre, tout est effacé : l'ame est réellement émue.

La tristesse peut nous être favorable, non-seulement parce qu'elle se trouve souvent conforme à nos destinées, mais parce qu'elle est un de nos penchans les plus naturels. Une tristesse en quelque sorte vo-

lontaire, celle qui nous laisse toutes nos facultés, devient une des parties les plus douces de notre indéfinissable bonheur. On l'a dit dans le vieil Orient : Nous avons été formés d'une poussière argileuse détrempée avec des larmes.

Prométhée est la figure la plus grande, la plus vraie qui ait été admise par les anciens sages. Celle-là du moins fut tracée pour toutes les nations, pour tous les âges, pour la terre instruite et malheureuse. Prométhée est le génie de la science et des arts poétiques, le génie de la civilisation déjà tourmentée de ses songes, de ses merveilles, de ses douleurs. La destinée arrête le téméraire qu'elle inspira ; elle le jette étonné auprès de la cime aride qu'il voulait gravir, la croyant éclairée d'une plus suave lumière. Sur ces pentes sombres et dévastées, chaque fois il verra finir la clarté du jour, et ne verra pas comment elle doit renaître. Contraint, souffrant, mais le front élevé, il interroge du regard l'étendue des cieux. Entre la nécessité impénétrable et une espérance reculée, il peut sourire encore, parce que les tribus grossières, parce que les plaines et les nuages sont au-dessous de lui. De ces pesans brouillards sortent des vautours. Un d'eux s'approche, les serres acharnées et l'œil inexorable. Cependant Prométhée vivra. Durant ses souffrances, les heures, les années, les géné-

rations surviennent et s'oublient. Mais ensuite, affranchi de la loi présente, le génie aura vaincu : c'est sa pensée. Elle le soutient plus haut que les abîmes où il laisse se perdre par intervalles ce soupir d'une ame forte, cette parole inquiète et courageuse : Peut-être ! Et sans cesse le vautour revient, et le bruit de son aile livide est la seule réponse qui retentisse dans l'espace !

XXI.

DE L'IDÉE DU BONHEUR.

Entretenons toujours, selon nos premiers mouvemens, l'idée du bonheur; elle soutient l'ame, elle lui est bonne. Mais plaçons un peu au loin cette belle image; en troublant le cœur, elle égarerait l'esprit.

L'impatiente recherche du bonheur est la cause principale de nos afflictions. Toute terre chargée d'hommes a gémi de cette erreur. Par amour-propre, par envie peut-être, on s'anime mutuellement, on

s'exalte pour saisir ce qui doit rester aujourd'hui dans des profondeurs inaccessibles.

Nos relations avec les hommes excitent des sentimens inquiets, des désirs ardens, et ensuite, quand l'agitation cesse, nous croyons entrer dans des lieux stériles : nous ne voyons rien à faire, rien à espérer. Les soins de la vie agreste nous rapprocheraient paisiblement du but toujours reculé. Au contraire, l'anxiété sociale nous obsède de toute part, et notre marche, ou précipitée, ou rétrograde, nous lasse et nous consume, lors même qu'elle ne nous avilit pas.

Les choses simples nous sont indifférentes quand les objets factices nous deviennent familiers. Ce n'est pas que des impressions moins naturelles nous satisfassent davantage, mais elles nous remuent vivement. De toutes les habitudes, la plus difficile à quitter est peut-être celle d'une activité sans intervalles, et sans règle, sans retenue, comme sans énergie.

A la seule idée du bonheur, chacun détourne les yeux du pays où il a vécu. L'Occident a chanté l'Orient, comme vers l'Orient on vantait la Bétique. Les détails se perdent à une grande distance, et, pour la plupart des hommes qui paraissent heureux, ce sont les détails qui rendent le bonheur difficile.

N'avez-vous connaissance d'aucune région lointaine, vous invoquerez les traditions d'un temps qui s'enfonce dans l'oubli. Au milieu des Alpes on regrette les vieux jours où les troupeaux jouissaient d'une vie plus longue, et paissaient une herbe plus aromatique. On veut qu'elles aient eu aussi leur âge d'or ces hautes vallées que les fleurs du printemps ont quittées pour jamais. Sans cesse, au jugement des hommes vulgaires, tout a dégénéré : en effet, ils dégénèrent eux-mêmes. En vieillissant, presque tous les hommes s'attristent ou se découragent, tandis qu'une génération nouvelle recherche ces espérances toujours refroidies, toujours ranimées, trompeuses de tout temps, mais aussi séduisantes ou aussi nécessaires, après quarante siècles d'amertumes.

XXII.

LIBERTÉ MORALE.

Avec quel sentiment d'indépendance nous respirons dans l'épaisseur des bois au premier moment du jour! Lorsque le soleil vient à paraître, nous nous croyons plus libres sous de grands frênes, le long d'un ravin, au milieu des grès bizarrement fracassés, ou sur le sable sillonné par les traces des lièvres et des biches. On aime à rencontrer un espace autrefois labouré, mais où ne se trouvent plus que du lierre appuyé sur des ruines, et quelques bouleaux

épars dont les branches inclinées avec abandon, reprennent l'attitude des lieux incultes.

Des hommes qui ne possèderaient qu'un toit auprès d'une source, et qui se nourriraient presque toujours d'alimens sauvages, ne se croiraient pas indigens, pourvu qu'ils restassent robustes, et que l'opinion ne les eût pas subjugués. C'est à peu près ainsi que nous pourrions être, si le bonheur faisait réellement partie de notre destination. Mais la pénurie et ses chagrins seront d'infaillibles produits d'une civilisation qui se proposera pour objet le faste et les plaisirs.

Quand on s'est livré parmi nous à toutes les suites de la sensibilité naturelle, on s'attriste, ou on s'irrite. Notre humeur sera silencieuse, craintive, pour ainsi dire, et constamment froide en apparence, si la vue du désordre, et la résolution de n'y point participer, nous entraînent à penser toujours en agissant; mais notre caractère deviendra sombre et presque farouche, si, par une fausse prévoyance, redoutant même des mouvemens généreux, nous nous réduisons aux seules perspectives de l'égoïsme.

Un homme prémuni contre les illusions, et souvent occupé d'études sérieuses, peut aimer de certaines idées tristes, des idées étendues, bien différentes de celles qui troublent l'ame en affaiblissant

la pensée. Lorsqu'il néglige les plaisirs, ce n'est pas qu'il soit incapable d'en éprouver, mais il préfère des affections généralement plus pures et plus profondes. Bien qu'il soit détrompé, il reste sensible, tandis qu'un homme atrabilaire est mécontent, exaspéré, enfuré.

Autant, et plus que les autres hommes, un homme étranger à tout divertissement d'ostentation, comme à toute joie éclatante, sera susceptible d'émotions heureuses, pourvu qu'elles ne soient pas déraisonnables, et il y mêlera une sorte de prudence qui sans doute lui rendra plus chères des attachemens anciens. Ne confondons jamais celui qui ne renonce qu'aux égaremens du cœur, avec ceux qui repoussent, qui méconnaissent, qui brisent tous les liens, qui les déshonorent tous, qui se nourrissent d'amertume, et que l'aversion ranimerait seule.

Heureux l'homme dont le bras libre ne s'est pas fatigué sans trouver une jouissance, un prix naturel de son effort ! Plus heureux celui qui n'a jamais été abusé par des avantages que le travail n'ait pas procurés, par tous ces plaisirs gratuits dont la fortune nous accable en ses perfides faveurs !

Le travail corporel contribue à la valeur de nos jours : il en éloigne l'ennui, la satiété, l'indifférence. Tel n'est pas le sort des hommes qui veulent con-

naître beaucoup de choses, et qui se sont livrés exclusivement à la fatigue de l'esprit. Leur tête souffre du repos de leurs mains inutiles; au lieu d'agir avec les seules réflexions exigées par la circonstance, au lieu de suivre le mouvement de la vie, ils réfléchissent sans agir. C'est se préparer jusqu'à la dernière heure, comme si on avait à recommencer le cours des années.

Lors-même que des moyens tardifs ajoutent à l'étendue de la pensée, quels fruits réels en espère-t-on? Elles sont moins tristes les journées du chasseur errant sur les stériles promontoires des régions boréales. Pourquoi notre longue servitude? A moins peut-être qu'au-delà d'une science trompeuse quelques-uns de nous n'aperçoivent une consolation plus grande que nos pertes.

Dès le matin, les brumes se rassemblent. La lumière du jour s'annonce par des traits d'une couleur blafarde au milieu des nues orageuses. Les pins élevés plient et frémissent sous des vents subits : on entend des murmures qui se prolongent comme de lugubres gémissemens, ou des bruits étranges qui rappellent le rire de la démence. A midi, les tempêtes sont plus formidables; puis les ténèbres surviennent, et le temps de l'homme passionné s'accomplit.

XXIII.

DE L'APPARENTE IMPERFECTION DU MONDE.

Si, en observant ce qui nous environne, on parvient à se soustraire au joug de l'habitude, si on cherche à se former un idée plus juste du cours présent du monde, il paraîtra d'abord irrégulier, désordonné ou bizarre. Telle pourrait être une exception dans le plan général, une particularité accidentelle, conséquence indirecte des premières lois que nous pressentons nécessairement, et que nécessairement nous ignorerons toujours.

Pour regarder le mouvement des choses sans trop

d'étonnement, ou il faut avoir compris qu'elles doivent nous cacher de grands dessins, ou il faudra se borner à des observations relatives aux besoins les plus vulgaires. Ceux qui se renferment dans ce cercle étroit se figurent aisément que tout ce qu'ils voient est conforme à la règle perpétuelle, puisqu'ils sont eux-mêmes à leurs yeux le but de l'œuvre créée.

Lorsqu'on entreverra de plus vastes rapports, on sera effrayé des lois inconnues qu'ils supposent. On trouvera difficile de concilier avec des résultats si fugitifs, selon nous, un si grand appareil de moyens et l'immense travail de tant d'êtres froidement asservis? Ils s'efforcent tous de se conserver, dira-t-on, et ce motif de leurs actions est visible. Ce sera seulement reculer la difficulté. Comprendrons-nous la raison de l'existence individuelle? L'animal a des organes, de l'industrie, de la force; en agissant pour vivre, pour se perpétuer, il vit, il se perpétue. Mais quelle est cette vie qui se conserve et qui se propage? L'incertitude enveloppe à nos yeux, ou semble embarrasser toute chose : nulle intelligence particulière n'aura le secret du monde.

Vers les rives de l'Anatolie, d'innombrables violettes fleurissent presque inutiles dans des lieux déserts, et, sous notre main, elles passeraient de même.

Près de là, sur une roche battue des flots, quelques mousses portent leur fruit; mais il sera entraîné. Tout animal se nourrit, et il meurt. L'homme se nourrit; il désire et il meurt. Enfantés sur la terre par une sorte de hasard, souvent nous la quittons sans y avoir même réalisé nos futiles projets. Et celui qui obtient d'agir, expirera bientôt. Quand César eut gagné cinquante batailles, il mourut. Menès, Fo-hi, Abaris ne sont plus : les platanes qui ombrageaient les troupeaux se sont desséchés comme le gramen que les troupeaux foulaient.

Le système de la réintégration du monde a mérité quelque attention. La plupart des phénomènes s'accordent assez bien avec cette idée très-ancienne d'une dégradation fortuite, et d'une lente régénération, d'une force qui vivifie, ou qui subtilise toutes choses, et d'une résistance qui les corrompt ou les abrutit. Mais qui pourra dire comment une grande révolution s'est faite, comment elle s'est dû faire? Pourquoi le monde s'est-il soustrait ainsi aux lois de la sagesse? Comment a-t-il échappé à la toute-puissance? Comment l'ordonnateur suprême a-t-il permis qu'une force, apparemment étrangère à la force universelle, produisît l'universel cataclysme. Ce système semblerait presque tout expliquer, si on oubliait qu'il laisse subsister la difficulté principale.

Le dogme oriental de deux principes était plus clair, et n'avait pas une base différente. Mais n'interprétons pas le dualisme à la manière des modernes, ne le changeons pas en un vrai dithéisme. Sans doute l'idée première en avait été plus naturelle et plus grande : il est rare qu'un homme de génie accrédite ou invente les erreurs que lui attribueront ensuite ceux qui ne sauront plus le comprendre. Le mauvais principe, reconnu dans une grande partie de l'Orient, n'aura été d'abord que la nécessité de l'imperfection. Depuis, chez les Germains, il fut le séducteur, et dans la doctrine des chrétiens c'est le tentateur. On peut aussi le regarder comme l'illusion personnifiée.

Nous ne saurions admettre deux êtres puissans, deux êtres non subordonnés dont les vues ou les volontés soient en opposition. L'intelligence parfaite ne pouvant voir que le vrai, nécessairement deux intelligences suprêmes seraient semblables : la vérité n'est-elle pas toujours une? Avec cette même perception des choses, ces deux intelligences auraient une même volonté; elles ne pourraient vouloir que l'ordre résultant constamment des proportions essentielles des êtres. Il ne saurait y avoir une intelligence divine opposée à une autre intelligence divine que s'il pouvait exister un monde où les proportions des

formes, et les lois des nombres différassent de ce que nous connaissons. Supposer deux principes actifs, ce serait admettre deux univers. Si même il était possible que deux principes existassent, un seul serait puissant, un seul serait l'intelligence : Dieu est seul.

Mais on rend assez bien raison du cours des choses actuelles, dans l'hypothèse de quelques momens de crise tenant à une dégradation périodique, dont les différentes parties du monde se relèvent successivement et avec lenteur (K). Si une fois nous admettons cette calamité, inexplicable sans doute, mais apparemment destinée à varier le monde, nous jugerons que l'ordre se rétablit par degrés. Nous verrons les individus s'avancer ou, du moins, se soutenir, et les espèces se conserver. Une admirable industrie s'exerce sans relâche, en pénétrant les substances; mais un principe d'inertie résiste constamment. Les êtres animés sont passifs eux-mêmes, et tendent vers un but qu'ils ne sauraient soupçonner. Cette organisation paraît à la fois pleine d'harmonies dans les moyens, et de contrastes dans les produits, comme si la force qui la perpétue était énervée ou contrebalancée par un obstacle indéfinissable, comme si la nature presque entière était gênée dans sa marche.

Nous croirons distinguer une lueur descendant de

très-loin sur ce chaos, si nous considérons les mondes comme des sphères d'activité, comme des ateliers où la matière, remuée par un principe de vie, doit être graduellement imprégnée de feu, et pénétrée de lumière. Ce ne seront plus des masses informes, mais des instrumens susceptibles d'une organisation diverse. Toujours plus actifs, ces agens deviendront enfin des portions de l'être essentiel, qui alors, pourrait-on dire, serait universel en tout sens, et vraiment un, si les mêmes oscillations ne devaient pas se reproduire sans cesse.

Allons au-delà ; ne voyons dans le monde qu'une manifestation de la pensée, une perpétuelle action de l'être réel sur l'être apparent. Ainsi s'expliquera la souffrance ou le sentiment de l'imperfection. Comment la matière qui paraît être deviendrait-elle égale à la pensée qui est? Ce qu'il faut modifier, ce qu'il faut renouveler, ce qui n'a point d'existence propre, ce qui passe, sera-t-il semblable à ce qui subsiste? La trace du mal doit reparaître, mais toujours accidentelle en particulier, quoique généralement nécessaire, et toujours effacée par quelque intelligence, bien que le monde même soit l'imperfection mobile exposée à jamais sous les regards de l'invariable sagesse.

La surprise excitée en nous par le mal visible ne

paraît-elle pas diminuée, si la fermentation, qui produit beaucoup d'êtres, afin d'en immoler sans relâche, et qui n'accorde le sentiment de la vie que pour conduire au frémissement de la mort, si, en dernier lieu, la force inexorable dirige pourtant vers nous quelques reflets de lumière ? Cette puissance prépare ses matériaux pour un grand dessein, et, le monde où nous paraissons n'étant que l'essai d'un monde durable, ce qui est annonce ce qui doit être.

Des motifs puissans exigeraient-ils que plusieurs globes fussent affligés? Ce sacrifice peut devenir nécessaire, et n'être grand qu'à nos yeux. S'il en est ainsi, nous naissons durant l'heure du désastre; mais il le fallait, et il ne restera de nous dans la partie du monde à laquelle nous appartenons aujourd'hui que le mot : Ils ont vécu. L'ordre fécond et invariable est le produit de cette pénible élaboration qui change les races vivantes pour les renouveler, qui les détruit quelquefois, mais souvent les perfectionne. L'ouvrage, commencé dès le principe, ne s'achève que partiellement, et, avant la fin de nos siècles, de ces temps rapides qui sembleraient accidentels dans le plan général, nos plaintes et nos systèmes seront oubliés.

Si l'intelligence, dit-on, était universelle et nécessaire, si elle régnait, la ruine, le malheur des

êtres sensibles et vivans, ou l'extrême imperfection des êtres doués de quelque liberté, le mal, en un mot, ne ferait point partie du monde.

Cette conclusion pourrait provenir de nos erreurs sur le pouvoir. Nous hasardons beaucoup lorsque nous l'attribuons ainsi dans un sens absolu à la sagesse suprême. Sans doute, elle peut ce qui est possible; mais ce que nous imaginons l'est-il toujours? L'intelligence a réparti les facultés, ou elle a employé les substances apparentes ou réelles; mais a-t-elle pu les changer? Elle connaît tout; mais peut-être chaque convenance existe-t-elle indépendamment de cette sorte de vue intuitive. L'intelligence a combiné les résultats, mais a-t-elle établi les premiers moyens? Son œuvre sera le développement de l'ordre, ou une libre et magnifique application des lois irrécusables; mais savons-nous si le mal particulier, trop grand à nos yeux, n'est pas une condition de l'ordre même, une condition nécessaire de la vie générale et perpétuelle?

Si même il était possible que la matière n'existât pas essentiellement, que le monde apparent ne fût pas réalisé, notre pensée, cette portion de l'intelligence, ou, pour ainsi dire, cette fraction de l'être alors unique, ne pourrait encore retrancher de ses combinaisons ce que nous appelons la douleur. Le mal

individuel paraîtrait encore inséparable de toute série particulière dans le plan d'une organisation variée, mobile et féconde.

L'ensemble seul est bon; toute partie est imparfaite. Où sont les bornes, là est l'interruption, et quand l'ordre cesse de nous protéger à notre gré, c'est pour nous une sorte de désordre. Quelquefois nous avouons que sans doute il n'est point de mal général; mais, si le bien nous manque, cela nous paraît un grand mal. Nous devenons malheureux, parce que nous sommes peu de chose.

Que, dans le sens vulgaire, le monde existe ou n'existe pas, que nous le connaissions comme effectué, ou que notre raison même nous le fasse voir comme possible, nous serons également téméraires si nous le déclarons mauvais. L'imperfection du monde n'est pas une suite nécessaire de nos mécontentemens. L'intelligence, quelle qu'elle soit, fait très-bien, si elle fait le mieux possible. Qu'arrive-t-il quand on décide inconsidérément que l'être sage exerce une puissance illimitée à tous égards? On ne peut plus concevoir l'existence du mal sans recourir à des suppositions, et les changer en assertions dogmatiques, uniquement pour ne pas avouer qu'on n'avait rien de raisonnable à dire.

Quelles sont nos lumières pour prononcer sur le

mal absolu? Peut-être ce qui serait contraire au but proposé serait seul mauvais : le mal c'est la discordance ou l'obstacle. Ne connaissant pas le plan universel, nous ne savons pas s'il y a discordance. Ne pouvant imaginer le principe, le lien, l'objet de l'ordre existant, nous ne saurons jamais si des obstacles subsistent, ou si même l'idée d'un obstacle à cet ordre naturel n'est pas contradictoire. Que, parmi nous, une chose soit bonne, ou qu'elle soit dangereuse, nous le comprenons, parce que nous avons sur les fins sociales, du moins sur celles de notre espèce durant notre âge, des notions plus ou moins distinctes; mais que cette même chose soit positivement bonne, ou soit mauvaise dans le tout, c'est ce que ne saurait même se flatter d'entrevoir l'esprit le plus audacieux.

Pourquoi le monde serait-il en quelque sorte une copie de l'homme? Pourquoi juger des intentions immuables par la moralité humaine? Des analogies peuvent exister, mais en savons-nous les bornes? Dirons-nous qu'un lion est criminel en immolant sa proie? Par quel aveuglement ose-t-on alléguer que Dieu serait injuste s'il avait fait le lion carnivore avant que l'homme eût failli (L)?

Nul ne sait ce que l'homme doit être dans les convenances générales. Si nos conjectures s'étendent

jusqu'aux premières lois qui lui furent imposées, ce sera d'après des indices tirés de ses premiers mouvemens, comme de sa raison; ce sera d'après ses penchans lorsqu'il restera simple, ou ses réflexions quand il deviendra instruit, et ces recherches, toujours douteuses, ne donneront des résultats plausibles que dans une sphère très-circonscrite.

XXIV.

SUPPOSITION.

Auprès d'un rivage peu fréquenté, marchant d'un pas rêveur, le long des collines, entre les oliviers et les chênes verts, quelquefois nous entrevoyons, comme dans un songe, une réunion d'hommes mutuellement occupés de leur contentement.

Ne cherchons pas des êtres chimériques sur un globe nouveau. Prenons ce qui existe, en modifiant les nuances à notre manière. Laissons à l'homme sa prééminence au milieu des espèces industrieuses,

mais que ce ne soit plus pour le malheur de l'homme même (M.).

Il est vrai, ce que les peines ont de plus amer ne dépend pas seulement de l'erreur générale, mais aussi de la faiblesse de celui qui les éprouve. Néanmoins il est trop difficile, à cause de cette faiblesse, d'opposer sans cesse une résistance intérieure au cours des événemens. Se refusent-ils à ce que vous entrepreniez quelque chose de grand et d'utile, sans doute vous vous direz qu'il conviendrait de ne pas vouloir ce qui se trouve impraticable, et pourtant cette impuissance vous affligera. Vous ne pouvez voir sans un profond regret, tant de chagrins qui ne semblent pas moins dus à l'insouciance de certains esprits qu'à la fausseté des autres. Serait-il vrai qu'on n'y pût rien changer? Trop facilement plusieurs d'entre nous se croient réduits à n'écouter que des suggestions pusillanimes, ou, trop occupés d'arrangemens personnels, ils abandonnent le reste au hasard. On aperçoit en plusieurs rencontres des traits de génie dans la direction donnée aux affaires, et souvent la prudence guide les particuliers; mais la ruse et la tromperie introduisent une discordance si embarrassante dans les secrètes dispositions de ceux qui devraient suivre une même discipline, que la raison chargée de surveiller cet

ordre général, paraît faire à la folie de fréquentes concessions.

Si seulement la dissimulation était détestée de tous les cœurs, bientôt on s'entendrait : on ne verrait plus de motifs de distinguer de l'intérêt de tous, l'intéret de chacun. Ce changement suffirait, et c'est celui que, dans mes songes, je voudrais faire sur une partie du globe, afin que là du moins, en vivant au milieu de ses semblables, on vécut au milieu de ses frères.

Parmi des hommes ainsi redevenus amis, conformément à leur nature, je demanderais une de ces habitations rurales où on conserve une grande liberté d'esprit, un grand calme, malgré le mouvement des choses et peut-être à cause de ce mouvement. Près de mes fenêtres, le vent agiterait les merisiers ou les trembles. Là aussi retentiraient les voix de ces familles d'hôtes ailés ou ruminans qu'on rassemble dans une métairie. Un courant d'eau traverserait la maison. Un sentier facile, à travers les fleurs, les arbustes, les vergers, conduiraient au bord d'un torrent, dont par intervalles j'aimerais le fracas, et dont quelquefois, de ma chambre même, j'entendrais le sourd murmure durant le repos de la nuit. Telle serait à peu près ma demeure, commode, simple et vaste. Mais qu'est-ce qu'une de-

meure fixe pour les mortels? Qu'importe où on s'arrête, qu'importe comment on passe dans le monde qui passe lui-même? Quelle servitude, conforme pourtant à notre faiblesse, nous renfermerait dans un cercle étroit? De quelle autre source peut arriver jusqu'à nous, aussi vainement peut-être, l'audacieuse pensée qui interroge toute chose? Quelle elle notre minute dans le temps illimité? Où est notre place dans l'étendue que nul chiffre ne mesurera? Où prendrons-nous un domaine? Avant de le disposer à notre gré, avons-nous choisi le globe où nous voulions apparaître, et les soleils qui nous verseraient un peu de lumière? Avons-nous désigné le groupe auquel ces astres appartiendraient, dans nos cieux mal connus sur la poussière des planètes? Qui, de nous, comprend la diversité des rouages fragiles de l'œuvre toujours maintenue, toujours réparée, toujours affligée? Quel langage s'élèvera jusqu'à ces combinaisons froides et magnifiques du phénomène inégal, mais permanent, funèbre, mais indestructible?

XXV.

RENONCEMENT.

Les vues étendues font mieux connaître l'ordre, et le sentiment de l'ordre, en se développant, doit produire la vertu. Elle n'est autre que la force de soumettre aux mouvemens réglés, aux desseins de l'être intelligent, les impulsions irréfléchies, les appétits de l'être sensible. Alors chaque velléité présente pourra se trouver subordonnée à des motifs durables, et on parviendra même à préférer aux affections naturelles qu'on aperçoit comme être indé-

pendant, la détermination juste qu'on prendra comme membre d'une cité.

Ce courage de la volonté, armée contre un aveugle désir, annonce chez l'homme le triomphe des lois infaillibles. Si nous pouvions toujours les comprendre, nos efforts auraient pour objet des convenances illimitées; mais peut-être nous arriverait-il de négliger nos rapports avec nos semblables, pour nous attacher avec trop de curiosité ou d'énergie à l'ordre universel, et ce serait oublier ce qu'il y a de moins inconnu aujourd'hui dans notre destination.

Ainsi la pratique des vertus étant une longue apparence de sacrifices, souvent on s'égare au point d'oublier que le dévoûment, si méritoire comme moyen, ne peut être lui-même le but de nos actions. En écoutant les suggestions du fanatisme, ou seulement celles de l'amour-propre, beaucoup d'hommes, prompts à s'abuser, ont vanté indistinctement comme vertueux ce qui leur paraissait pénible, et ils ont admis avec prédilection ce qui s'éloignait le plus de leurs goûts naturels.

Nous serons souvent séduits, ou quelquefois nous serons trompés entièrement par le besoin même de l'ordre, de la durée : nous placerons notre fin terrestre trop loin de nous. La prolongation du bruit de nos jours nous paraîtra quelque chose d'impo-

sant, et nous prétendrons conserver ici de l'éclat dans des siècles que doit précéder une nuit profonde.

On s'est ouvert d'étranges voies pour devenir célèbre. Le public trouve à propos, ou finit par croire naturel, qu'on aille à la gloire avec le fracas chéri des esprits hautains, avec les détours qu'affectent les imposteurs. Non-seulement on est vénéré de la multitude lorsqu'on la dépouille, lorsqu'on l'immole, lorsqu'on la trahit, mais on lui plaît singulièrement, on s'en fait admirer, on excite tout son enthousiasme quand on insulte à sa crédulité avec impudence.

Il n'est pas à croire que les triomphes sanglans doivent cesser partout d'être glorieux; mais d'autres succès dépendent de quelques opinions passagères. Tel moyen qui durant des siècles a pu illustrer plusieurs personnages, ne rendrait pas même fameux aujourd'hui leurs derniers imitateurs. Un Santon presque stupide, mais rusé malgré son ignorance, appelait sur son tombeau vingt générations; en affectant de s'humilier, il s'était ménagé les jouissances d'un orgueil impie. Il avait dit aux hommes : Je m'abstiens de tout ce que vous désirez, et je confesse que je ne suis pas digne d'être regardé comme un de vous. Cette abnégation le plaçait sur

l'autel : le fourbe était invoqué avec ferveur devant la suprême vérité.

Quel bonheur nous promettons-nous d'une renommée qui, après avoir été faible sous nos yeux, s'étendra peut-être quand nous ne serons plus? C'est la vanité des vivans qui prononce avec emphase les grands noms des morts. Ne saurait-on aspirer à quelque avantage plus solide que de servir dans mille ans aux passions des partis, ou aux caprices de l'opinion? Il devrait suffire que l'homme sincère n'accusât pas notre mémoire. Qu'y a-t-il de vraiment honorable dans une célébrité plus grande? On peut l'accorder aux belles actions, mais on l'offre aux crimes hardis.

La manière dont notre nom est prononcé ne peut nous donner qu'une satisfaction indirecte. Souvent il est honorable de se soustraire à cette renommée qu'il est toujours humiliant de chercher en vain. Sans doute, dans quelques circonstances, il sera juste d'y prétendre, et il serait triste de ne pas l'obtenir; mais ce qui est plus triste encore, c'est de la trouver sans la mériter : quelle preuve plus sensible de la frivolité de nos vœux?

Ce besoin factice, le besoin de la gloire, paraît une noble fantaisie; mais cette sorte d'élévation n'empêche point l'erreur. Toute passion tend à

l'excès : les écarts, dans le bien même, sont nuisibles puisqu'ils sont contraires à l'ordre. Les motifs allégués par l'homme ambitieux auront quelquefois une apparence raisonnable, sans que cela le justifie. Considérez la nation, sans doute elle souffre. Si la nation prospère, ce sera aux dépens d'une partie du genre humain. Il se peut qu'une passion n'occasionne aucun mal direct; mais alors ce qu'elle a produit aurait pu être opéré sans elle. Le bien véritable se fait avec moins de bruit, et la raison est assez ferme pour soutenir la volonté quand on choisit des voies irréprochables.

Dans la société organisée comme elle l'est maintenant, le simple désir d'une belle réputation est naturel, et paraît louable. La passion même de l'immortalité n'est pas funeste sans exception; mais elle l'est en général, et, bien qu'il faille approuver parmi nous ceux qu'elle soutient dans des entreprises utiles, nous l'expulserions avec soin d'une société constituée pour le bonheur des différentes classes. Préférant des moyens moins éclatans, mais inépuisables, nous voudrions que des maximes d'union remplaçassent tant de principes de discorde; nous demandrions que les divers membres de l'État s'attachassent avec une même joie, avec un même sentiment de dignité, à la manœuvre circonspecte

qui devrait guider, sur cet océan de détresse, un frêle vaisseau de félicité sociale.

Pour nous, au milieu des campagnes, après le mouvement du jour, à l'heure de l'obscurité tranquille, nous avons entendu quelquefois, du côté des terres incultes et des vieux murs en ruine, ces oiseaux solitaires qui paraissent attendre de la nuit leur indépendance. Ces accens nocturnes, ces cris d'une joie cachée au loin dans une vie habituellement silencieuse, ces chants rares et simples, laisseront d'ineffaçables souvenirs, tandis qu'on peut oublier toutes les merveilles de la symphonie qui retentirent dans les capitales des Appennins.

Mais pourquoi ce charme attaché à l'idée d'une profonde solitude? Pourquoi ce bonheur secret d'abandonner beaucoup de choses? Ce n'est point la lassitude des passions ou des intrigues. Les ames avides de félicité intime, et qui ne connurent ni la froide irritation des affaires, ni la fatigue des plaisirs, sont précisément celles que le seul mot de solitude a toujours émues, depuis les inutiles espérances de la jeunesse jusqu'aux inutiles regrets d'un autre âge. Un de nous peut-être croyait avoir conquis ce perpétuel renoncement, et dès les premiers jours une circonstance, qu'on ne pouvait prévoir, le fit retomber dans le mal-être social, et s'y consumer.

Nous ne savons pas si nous aurions trouvé le bonheur dans la retraite, si ce repos est quelque part, si jamais fut prononcée cette parole d'homme : Nous sommes contens. Mais sans doute la retraite a été le partage du moins malheureux et du plus libre d'entre nous. Que de force elle demande pour qu'on y soit vraiment à sa place, et que l'on peut y être bien quand on est fort, quand le bras est vigoureux et l'esprit désabusé ! Quel asile ! que la voix des choses y devient puissante ! Elle s'y propage sur les collines, sur les eaux, sur les masses des roches ou les pentes des forêts, et, si l'air calme soutient à une grande hauteur quelques nuées errantes, tout paraîtra se soumettre aux harmonies reculées du monde invisible. Alors on regarde passer les journées de la terre : on n'a plus besoin des espérances si bornées qui troublent ordinairement les hommes, et il semble que déjà on désire autrement, et on espère à jamais.

XXVI.

DE L'OR ET DE LA PROSPÉRITÉ.

Les Occidentaux ont un livre sacré dans lequel est recommandé le mépris des richesses, et chez eux on répète chaque jour que presque toute leur civilisation est un fruit de la doctrine révélée dans ce livre. Mais chez eux aussi, chez ces nations remuantes et commerçantes, l'éloge de l'émulation ou de l'activité retentit de toute part, et les étrangers croient que l'industrie est là le premier objet du culte.

C'est une inconséquence trop frappante de faire

un précepte du mépris de l'or au milieu de ces riches contrées où on laisse la plus grande partie de la population s'abaisser dans la misère devant quelques privilégiés munis des heureux signes de la prospérité de l'état. Les contradictions ainsi que l'exagération affaiblissent l'autorité du vrai et nuisent beaucoup à la morale. Lorsque l'argent représente tant de choses, ne l'aimer pas ce serait presque ne rien aimer. L'oubli des vrais besoins ne peut être qu'une fausse modération ; mais connaître la valeur de l'argent et le sacrifier toujours, soit au devoir, soit même à la délicatesse, c'est une vertu réelle.

Les esprits romanesques ont un avantage en ceci ; l'amour de l'or ne les subjugue pas aussi tôt que les hommes soumis au calcul. Il en est à peu près de même d'un certain nombre de vieillards ; soit convenance, soit paresse, ils aimeront la médiocrité. Les privations les attristeraient ou les incommoderaient, et des biens considérables leur seraient souvent inutiles ; mais une sorte d'abondance, de facilité, devient presque nécessaire quand on commence à ressentir de justes craintes et des besoins malheureux. Au contraire, l'indispensable devrait suffire à la jeunesse, naturellement assez heureuse de ses forces, de son espoir, de sa liberté. S'il fallait des richesses, ce serait dans l'âge d'en faire pleinement

usage, dans le milieu de la vie : quand on sait et qu'on peut, il paraît assez à propos d'être pourvu d'instrumens commodes.

Êtes-vous d'une humeur indépendante, vous vous arrangerez très-bien de la pauvreté; mais cette fermeté de caractère est peu commune. Lorsqu'on prétend s'élever jusqu'au mépris de toute richesse, il est à craindre que l'on n'abuse des termes : chez les hommes ordinaires, ce sentiment serait d'un insensé ou d'un fanatique (N). Ceux qui affectent de mépriser l'or ressemblent à des gens obscurs qui, sans être sages, diraient qu'ils négligent volontairement la gloire. Quand la faiblesse des moyens, quand la débilité ou la froideur de l'ame nous rendent peu propres à obtenir ce que nous désirons pourtant, nous cherchons à le déprécier; mais c'est nous accuser nous-mêmes. Comme un homme dénué de sensibilité méprise hautement les femmes, un sophiste qui manque de discernement et de mesure déclame contre les effets de l'or. Sans doute, des gens bornés, des gens asservis par leurs passions, deviendraient plus méchans, plus malheureux en devenant riches; et il leur est bon de ne presque rien avoir, puisque posséder beaucoup leur servirait à mal faire. Ne sortir des entraves de la gêne qu'en se livrant aux orgueilleuses petitesses de l'ostenta-

tion, c'est s'embarrasser dans les chaînes d'une pénurie plus inquiétante que la première, et, tout en paraissant gagner beaucoup, on aura perdu davantage; mais ce mal qui vient de notre faiblesse n'empêche pas que le plus souvent il ne soit utile parmi nous de disposer d'un honnête revenu.

Les suites de l'aisance répondent à l'acception du mot : l'aisance est une douce chose. Si elle ne préserve pas de tous les malheurs, elle adoucit, ou du moins elle prévient les contrariétés les plus fréquentes. Les riches seraient plus tranquilles, plus contens, s'ils avaient de l'aisance; mais beaucoup de riches aiment mieux une fastueuse disette. Il faut plaindre celui que des circonstances impérieuses réduisent à monter sa maison au niveau de ses ressources annuelles. Point de sécurité, point d'affabilité peut-être, point de bonheur domestique, sans quelque surabondance. Si on trouve plus d'union et de bonne humeur dans les cabanes que dans les palais, c'est en grande partie parce que l'aisance est plus rare encore dans les palais que dans les cabanes. Lorsqu'un homme riche peut borner ses prétentions et celles de sa famille, que n'a-t-il pas? C'est dans des mains imprudentes ou assujéties que l'or devient stérile.

La contrainte inséparable d'une étroite économie

arrête nos mouvemens naturels dans les occasions même où l'argent ne paraît pas directement nécessaire. Nous ne pouvons alors réparer aucune faute et suivre aucun projet; nous ne pouvons réaliser nos idées, ou nous livrer à nos penchans. Il faut, jusqu'à un certain point, s'éloigner de tout ce qu'on aimerait. Il faudra renoncer à l'intimité même. Partout nous rencontrons des hommes que nous ne saurions secourir, et le plus souvent il ne nous est pas permis de leur faire connaître cette impuissance, afin que du moins ils ne soient pas mécontens de nos intentions.

Que de maux à prévenir! que d'inquiétudes à calmer! Que d'actes généreux déposés, en quelque sorte, dans une bourse d'or, comme des germes qui, pour produire d'admirables fruits, n'attendent que l'industrie de l'ame! Tout un canton est tombé dans le découragement; les besoins et le désordre y flétrissent les cœurs ou les irritent. Avec de l'or on peut arrêter ces tristes divisions ou changer ces habitudes grossières; on peut rendre les mœurs plus pures, et ramener la paix, la confiance, la santé même. Telle serait la fécondité de l'argent; mais nous le perdons comme nous épuisons nos forces, comme nous dissipons nos heures. Il est facile de l'entasser ou de le prodiguer; il est rare de l'em-

ployer avec un art généralement digne d'approbation.

Réaliser ses idées, suivre de certains penchans, c'est le principal avantage offert par un grand revenu. Ceux qui ont peu d'idées, ou qui n'ont point de caractère, se trompent s'ils croient avoir besoin de beaucoup d'argent. Avec de la richesse, ils ne font pas plus de repas et ne dorment pas mieux que ne dorment et ne mangent la plupart des manœuvres. Quand on n'est appelé à former que des desseins vulgaires, s'enrichir est tomber sous le joug de la coutume, et elle exclut toute candeur. Le luxe ne donne de jouissances qu'au premier moment; après une sorte de surprise, la froide vanité subsistera seule. Il faut beaucoup de force ou beaucoup d'art, beaucoup de modération et de prévoyance, il faut une véritable supériorité d'esprit, pour rester plus content avec trois cent mille livres de rente qu'on ne pourrait l'être avec trois mille.

Voulons-nous ne pas devenir réellement malheureux, un seul bien nous suffit. On le nomme patience, raison ou vertu. Pour être satisfaits, nous exigerons davantage; il faudra des lumières, et de plus une santé forte ou quelques prospérités, c'est-à-dire un peu de ce bonheur qui consiste, selon l'expression ordinaire, à n'avoir pas le sort contre soi.

Mais, sans une raison ferme et élevée, les autres biens conserveraient peu de prix ; ce qu'ils donnent sans elle se réduit à des apparences et ne peut nous abuser constamment. Si, au contraire, une haute raison restait seule, du moins elle consolerait. Toutefois on n'est vraiment bien sur la terre que quand on peut et qu'on sait. Il est dangereux de pouvoir sans savoir ; il est triste, et souvent il est inutile, de savoir sans pouvoir.

S'il nous est donné de connaître une situation habituellement favorable, ce sera en réunissant assez de raison, assez de santé, assez de persévérance. Si à d'autres égards nous sommes menacés, il n'importe pas essentiellement, pourvu que nos forces corporelles et nos forces morales se trouvent plus grandes lorsque la fortune devient plus rebelle. Nous n'avons besoin de prospérité qu'en raison de notre faiblesse : si nous étions assez fermes, nous jouirions de nos heures jusque dans la nuit des cachots.

La prospérité, dit-on assez généralement, est plus redoutable pour la vertu que ne le serait le malheur. Il n'en est pas toujours ainsi ; les inclinations personnelles en décident. L'adversité paraît même plus funeste pour l'homme qui aime à faire bien ce qu'il a dû projeter, qui, dans la plupart de ses relations, voudrait pouvoir s'oublier lui-même, et qui

enfin s'affranchissant de toute passion, s'attache à observer la loi des justes.

S'il est vrai qu'à tout prendre on supporte mieux l'épreuve morale de l'adversité, cela peut venir de ce que dans le malheur, dans une situation plus humble, on juge mieux de son devoir. Le malheureux n'est qu'un particulier ; l'heureux devient l'homme de tout un peuple, et l'arbitre des états. Vous connaissez les désordres qu'entraînerait l'infortune ou les faiblesses qu'elle prétendrait excuser; tout ce mal dont vous avez à vous garantir est à peu près indiqué par les circonstances. Mais le souffle de la prospérité, en rendant faciles les mouvemens hardis ou généreux, semble laisser à votre choix d'innombrables entreprises. Alors votre imagination vous propose un but que vous trouvez glorieux ; bientôt vous le croirez honnête, et ensuite vous aurez le malheur de regarder comme naturels, comme inévitables peut-être, tous les moyens qui promettront des succès.

C'est surtout à des hommes de peu de génie que l'adversité semble convenir, lorsqu'ils sont austères et portés à l'enthousiasme. Aisément des caractères aimables, mais systématiques, se passionnent pour de pénibles difficultés; cependant une exactitude inébranlable suffirait à la vertu. Sans doute il faut

souffrir l'adversité avec persévérance; mais est-elle moralement bonne quand on a besoin d'accomplir des desseins louables et vastes? Celui qui, même dans la pratique du devoir, n'est égaré par aucune séduction, pourra trouver de l'énergie au moment des revers; mais se soutiendra-t-il durant une vie habituellement malheureuse, y rencontrera-t-il assez d'occasions d'être utile, ou ne se lassera-t-il pas en considérant qu'il ne pourra presque rien.

Quand les circonstances sont mauvaises, nous craignons le malheur; mais c'est peut-être quand tout paraîtra conforme à nos vœux que nous commencerons à le bien connaître. Des ressorts multipliés nous soutiennent, sans que l'accord en soit jamais assuré Si quelques-uns d'eux se dérangent, nous sommes souffrans, ou même nous devenons chagrins; mais si, dans la vie ordinaire, ils obéissaient tous avec exactitude, il faudrait peu de temps pour que l'inutilité d'un si rare avantage établît en nous une tristesse irrémédiable.

Être dans la prospérité, disait un solitaire, c'est une manière de souffrir et de jouir; être dans l'adversité, c'est aussi une manière de jouir et de souffrir. Il faut avouer, continuait-il, qu'on sera quelquefois à plaindre dans l'infortune; mais sans de telles exceptions, elle aurait trop d'avantage sur la

plupart des destinées brillantes. Félicitons des sages obscurs maintenus dans leur liberté par les rigueurs du sort : ils conçoivent de vastes espérances. Occupés de se perfectionner chaque jour, ils n'auront pas à gémir d'avoir été livrés à des illusions qui semblent animer toutes choses, mais qui bientôt les épuisent ou les frappent de stérilité.

XXVII.

LE BEAU.

Un navire traverse l'océan, sous un ciel pur, au moment où se répandent les clartés du matin. Un homme jeune encore est seul debout au pied des mâts. En remarquant pour la première fois le mouvement des eaux, l'étendue des cieux, l'inexprimable attrait de la lumière, il reçoit avec transport des inspirations qui promettent à l'âme susceptible de grandeur une longue félicité. Mais tout va finir pour lui. Un autre bâtiment s'approche; la différence des pavillons apprend à ces navigateurs

qu'ils sont ennemis, et que la plupart d'entre eux doivent mourir. Tout cet art qui les dirige, cet art qui leur fut donné, ils se hâtent de l'employer à leur ruine, et en cela leur zèle sera beau, parce que cette conséquence du désordre général devient pour eux un devoir. Étroite et servile destinée! Ils se déchirent, ils périssent; cependant la vaste mer semble abaisser ses flots, ou calmer ses courans, pour que l'astre du jour s'avance avec une tranquille splendeur. Voilà le beau dans la nature qui seule est majestueuse, peut-être parce qu'elle est impassible.

Le beau, ce que nous nommons ainsi sur la terre, se forme de rapports nombreux disposés pour une même fin, selon des convenances analogues à notre nature. Cette idée renferme les notions d'ordre, de proportions, de simplicité. Ce qui est beau à nos yeux, c'est ce qui sera pour nous une image abrégée du monde, ce qui nous rappellera fortement le principe général, en reproduisant ou l'unité dans la variété, ou la perpétuité des desseins, malgré l'inconstance des effets.

Pour être beau, un ouvrage de la nature, ou même de l'art, doit à la fois plaire à nos yeux, et être approuvé de notre raison. Non-seulement il convient que cet ensemble nous paraisse exempt de défauts essentiels; mais il faudra que sans nuire à

la simplicité, les qualités que nous aurons aperçues en premier lieu, celles que les dehors annoncent, se développent ensuite et s'étendent avec une fécondité conforme à nos espérances. Le beau presque parfait, et que saisit notre imagination, reste idéal sans être chimérique. On excelle dans les arts les plus gracieux, quand on rassemble des rayons secrets de cette lumière naturelle, mais toujours éloignée. Ainsi le beau pouvant être regardé comme une subite manifestation du bon, ne serait peut-être autre chose que le bon même considéré extérieurement, ou rendu sensible à un degré assez éminent pour agir sur nous avant toute réflexion, avant toute analyse.

Nous appelons imposant ce qui en ranimant la pensée, en suscitant des affections subites, indique hors de nous des convenances nombreuses, et confirme l'idée d'un ordre général, ou d'une fin commune à beaucoup d'êtres. Lorsque les rapports avec nous-mêmes, et avec une partie de la nature sont vagues et immenses, lorsqu'ils font pressentir une joie illimitée, c'est plus que le beau, ou du moins c'est plus que la beauté terrestre. Le beau soutient notre ame, et les perfections des choses connues semblent nous agrandir de degré en degré; mais ce qui nous entraîne, c'est une beauté moins particu-

lière, la beauté impénétrable dont l'expression est toute mystérieuse.

Chez les écrivains, le style est déjà digne d'approbation si réunissant la simplicité, l'énergie, la justesse, il semble annoncer un homme doué de qualités utiles, un homme capable de se placer peut-être dans une position qui lui permette d'opérer le bien public. Telles sont en cela les convenances les plus directes, celles qui rendent le style irréprochable ; mais sans quelque beauté idéale, il fera peu d'impression : il ne sera pas réellement beau. Nous voulons rencontrer ces aperçus du génie, ces allusions profondes qui rattachent un faible objet aux lois de l'univers. Les choses qui nous entourent sont bornées, elles seront toujours imparfaites. Pour trouver le beau, agrandissez les rapports que vous croyez saisir ; observez au loin, et suivez jusque dans l'immensité les reflets indécis de la beauté suprême.

XXVIII.

LE NOMBRE.

Si, d'un lieu élevé, on distingue auprès des demeures des hommes, et sur leurs chemins poudreux, quelques-uns de ces êtres qui se soutiennent debout, si on vient à se rappeler que par eux seuls les fleuves furent contenus, les pyramides furent orientées, les mines furent creusées, on éprouve quelque surprise. Le temps est le moyen de cette race ingénieuse, et celui de tout ce qui respire, ou même de tout ce qui passe : le temps est le milieu dans lequel s'exercent les forces de la vie générale.

Le temps ne peut être compris que comme une série possible d'incidens successifs, et dès lors comme un effet des propriétés calculables des êtres. Ainsi les vicissitudes de l'univers, les dimensions des œuvres partielles dépendent des nombres. Sans ces combinaisons, la nature ne serait rien que nous pussions exprimer. La nécessité de ces lois a été nommée le destin. L'ensemble de cette grande conception est l'ordre naturel. Sans les nombres que serait l'ordre, et sans l'ordre, y aurait-il un monde, un signe de l'harmonie absolue, un indice de la pensée invincible?

Des anciens, et particulièrement un des plus grands génies des siècles intermédiaires, ont dit que tout existait selon les proportions des nombres. C'est ce qu'on doit entendre par leur puissance ou leur vertu. Sans avoir été fait par le nombre, l'univers sera considéré comme le nombre réalisé, le développement de l'efficacité des nombres.

Les espèces qui peuvent combiner des idées de proportion, et qui en obtiennent des résultats au moyen de la parole, ces espèces aussi multipliées peut-être que les différentes planètes, y exercent le principal ascendant. Ce ne sont pas les mains qui annoncent visiblement la destination de l'homme. Sans la parole, nous serions au niveau des

grands singes, au niveau des aigles, au-dessous des éléphans. Bornés à des cris, les animaux se disputeraient la terre, et ne l'embelliraient pas. Un d'entre eux parle, la terre est ornée, ou du moins elle est soumise. Le langage articulé occasione chaque jour des aperçus nouveaux, des combinaisons étendues ou adroites, et d'étranges fantaisies. La parole produit Annibal et Phryné, Pacôme et Luther. La parole a fait construire des basiliques et des harems; elle mutile deux mille hommes, et elle en guérit deux cents. La parole tourmente le globe; mais elle le diversifie, et l'on assure qu'elle l'ennoblira.

Il se peut que la série des mutations dont se compose la vie affecte de certains nombres, selon les espèces, et même selon les individus. Cette loi est d'autant plus vraisemblable que plusieurs maladies ont constamment leurs jours critiques. On a observé que le nombre neuf, et plus encore peut-être le nombre sept, entre lesquels est partagé presque tout le crédule Orient, se retrouvaient d'une manière spéciale dans des modes successifs de notre organisation (O). Sept ans paraissent former une semaine de la vie, et quarante-neuf la grande semaine ascendante ou descendante. On peut dire aussi que pendant vingt-huit années, dans nos climats, un homme

d'une complexion ordinaire voit ses forces ou ses différentes facultés s'accroître, et qu'après avoir passé un temps égal en les employant, il doit passer à les perdre un temps égal. Durée à la fois et précipitée, où se diffère toujours ce qu'on se promet, où s'anéantit ce qu'on regrettera sans cesse, où la joie s'épuise pendant que le désir se forme, où déjà on aura tout abandonné quand on connaîtra ce qu'il aurait fallu vouloir! Trajet difficile, trop rapide pour les entreprises, trop incertain pour les affections, et plus curieux pour l'esprit que satisfaisant pour le cœur. Simple développement de la force du nombre, froid sujet d'étude pour les intelligences qui peut-être nous regardent, et s'amusent moins de notre instinct défectueux que nous ne prenons de plaisir à observer auprès de nous d'habiles insectes.

Quelquefois on exige que quiconque n'admet pas d'anciennes suppositions théologiques, rejette absolument tout principe mal connu, toute force invisible. Afin de réfuter ceux que vous traitez d'esprit rebelles, vous observez que plusieurs d'entre eux ont paru plus dociles à d'autres égards, et que, tout en abandonnant des croyances transmises par leurs ancêtres, ils semblaient accueillir d'autres données non moins problématiques. Les insensés! vous écriez-vous, examinaient ce que nous croyons, et ils pesaient

aussi les probabilités de ce que nous ne croyons pas; ou, en d'autres termes, ils ne pensaient pas comme nous, et de plus ils étaient si peu d'accord avec eux-mêmes, qu'ils auraient volontiers pensé autrement que nous. Cependant vous deviez apercevoir une grande différence entre la disposition d'esprit qui porte à douter qu'une circonstance inexplicable soit impossible, et la confiance qui fait déclarer qu'une assertion surprenante est nécessairement émanée de la vérité même. Sans doute celui qui admettra formellement des influences occultes, sera condamnable; mais Varron ou Lucullus auraient pu voir avec quelque émotion l'approche d'une comète, et pourtant conserver des scrupules à l'égard des aventures amoureuses de Léda ou de Phœbé.

Il paraîtrait également téméraire de nier ou d'affirmer sans réserve qu'il existe dans la nature un prestige indépendant de celui des diverses passions; ou bien qu'il se trouve soit dans les nombres, soit dans des concordances plus vagues, quelque moyen de deviner ce qui généralement se présente comme accidentel. Peut-être est-il entre les êtres intelligens une communication faible, mais subite. La vue distincte nous en serait refusée, comme surpassant nos facultés actuelles. Peut-être d'autres sensations fugitives nous révèlent-elles aussi des choses qui

semblent éloignées, mais qui déjà préparées ou commencées, deviennent presque inévitables.

Il se peut que l'ame n'ait par elle-même que le sentiment des abstraits. Cette faculté semblerait analogue aux propriétés de l'intelligence générale, aux propriétés divines. Le jeu de quelques organes nous serait nécessaire pour appliquer à des objets particuliers ces notions absolues. Durant nos songes, nous combinons les mêmes rapports qu'avant le sommeil; mais les êtres sur lesquels nous croyons agir alors, ayant une apparence moins déterminée, nos émotions et nos idées se rapprochent davantage de l'abstraction. La nature visible, c'est l'abstrait particularisé; c'est une figure présente de ce qui était, de ce qui sera. Nous voyons, nous entendons à travers les corps apparens, et peut-être, dégagés des bornes de notre propre matière, connaîtrons-nous et comprendrons-nous, à travers l'espace où les mondes circulent.

XXIX.

LE TEMPS.

Nous voyons des formes successives, et nous évaluons les distances : cette mesure est le temps. Considéré d'une manière plus absolue, il sera le passage même de ces formes, de ces incidens. A jamais insaisissable, et subsistant à jamais, le temps roule sur les êtres pour les féconder ou les éteindre.

Le présent exact ne peut être que la ligne sans épaisseur qui sépare ce qui arrive de ce qui s'éloigne. Comme une course que nous avons entreprise n'a que deux parties, celle qui est faite, et celle qui

reste à faire, le temps est toujours derrière nous, ou devant nous. Les heures nous sont montrées sans que nous les possédions : elles sont pour nous dans le passé ou dans l'avenir. Si les grammairiens reconnaissent trois temps, c'est qu'il faut que la langue se prête aux apparences pour les besoins de la vie ; mais le présent, tel que nous le sentons en quelque sorte, n'est jamais qu'un passé récent, ou un avenir prochain.

La chaîne de nos perceptions dans le monde agité se composé d'anneaux très-nombreux ; elle glisse devant notre œil sur un cercle d'un diamètre impossible à connaître. Notre prévoyance et notre mémoire, ces conditions de notre nature, donnent une certaine étendue au point qui nous touche. En se prolongeant sur cette trace, nos regards, agités dans les deux sens, nous font distinguer ou entrevoir quelques parties de ce qui fuit déjà, et quelques autres de ce qui n'est pas encore.

Si nous voulons déterminer des proportions dans la rapidité des événemens, nous prenons pour règle commune ceux qui semblent se succéder d'une manière peu variable. Notre premier moyen à cet égard se trouve indiqué naturellement ; c'est la constance de certaines parties de notre organisation. Quand nous observons que, de trois époques, la

première a été plus distante de la seconde que la seconde de la troisième, nous voulons dire que dans le premier intervalle nous eussions respiré plus de fois que dans le second. Les mouvemens de la poitrine et du cœur donnent ainsi quelque justesse à nos sensations relatives à la durée, quand une affection extrême ne les trouble pas. Cette sorte d'instinct suffit pour découvrir d'autres mouvemens à peu près uniformes, et, en étudiant le cours des astres, nous parvenons à nous pourvoir d'instrumens, dont l'exactitude imparfaite secondera du moins nos faibles travaux.

Les formes sont mobiles; mais l'indestructibilité ne serait-elle pas une propriété des essences? N'accorderons-nous pas une fixité invincible aux êtres qui existeraient réellement? Et, quant aux abstraits, qu'y a-t-il qui puisse changer dans ces types, de toute notion juste? Nous trouverons de la permanence dans le temps considéré en lui-même? Ce n'est plus la durée du passage; c'est ce passage, ce mouvement, cet écoulement des phénomènes. Compris ainsi, le temps cet indivisible; il appartient à la pensée perpétuelle et illimitée; à la pensée immuable.

Si la matière, si les êtres visibles avaient commencé, le temps n'aurait pas toujours été; mais

admettrons-nous cette supposition? Affirmer que la matière a commencé, n'est-ce pas d'ailleurs rejeter la réalité des êtres dans le sens vulgaire? Si nous leur assignons un commencement, nous ne leur supposerons pas une existence absolue; ils ne seront plus des substances, mais seulement des signes de la pensée. Comment des substances seraient-elles nées? Au contraire, on conçoit, pour ainsi dire, qu'une simple vision de toutes choses puisse avoir eu, ou n'avoir pas eu, de commencement relatif, et qu'elle puisse se reproduire sans cesse, différemment aperçue en particulier, mais toujours la même sous l'aspect général.

Une question, traitée mal à propos, d'impertinente par l'évêque d'Hippone, avait été hasardée par ceux qui ne croyaient pas que la matière eût commencé : pourquoi, demandèrent-ils, le monde qui devait exister ensuite, n'existait-il pas dans les premiers temps? A la vérité, on pourrait dire qu'il n'y avait pas de temps alors, puisqu'il n'y avait pas de succession de formes, mais le temps était possible. Puisque, selon ce docteur, Dieu était avant que le monde fût, l'œuvre de Dieu eût pu être effectuée. A partir de nos jours, prenons en sens inverse le développement successif de cette œuvre, nous arrivons à un terme : pourquoi ne se trouve-t-il rien

au-delà? Les choses peuvent être maintenant, et elles sont; elles pouvaient être alors, et elles n'étaient pas : pourquoi cette différence? L'homme le demande en vain, dira-t-on. Sans doute, et cette question, faite seulement dans l'espoir de rencontrer quelques probabilités, doit être insoluble; mais enfin elle n'est pas absurde. Ce qui serait téméraire, ce serait d'admettre une assertion relative à la formation éventuelle du monde.

Il semble plus naturel de penser que la puissance qui ordonne et qui produit, ayant été constamment semblable à elle-même, a constamment agi d'une manière analogue. Toujours féconde, elle opère toujours; ce qu'elle veut, elle l'a voulu et le voudra. Précisément parce qu'il n'est point de changemens en elle, la durée de ce qu'elle fait ne doit pas avoir de limites. Ainsi, bien que le temps, qui est toujours présent en un sens, ne le soit jamais dans une acception différente, et bien que les temps paraissent n'appartenir qu'à l'ordre des choses effectuées, nous ne saurions comprendre que ces temps eussent eu un commencement. On ne demandera pas ce que faisait Dieu pendant le temps qui précéda la formation des choses; mais cette difficulté n'étant que dans les mots, on demandera quelle cause suspendait l'action du pouvoir absolu.

Si le monde avait été créé dans l'acception vulgaire, les temps paraîtraient exister pour la divinité même. Avant que le monde fût, Dieu pouvait le voir, il est vrai, néanmoins Dieu ne le voyait pas réalisé. Si donc les temps étaient nouveaux, nous ne dirions plus que Dieu est immuable. On suppose aussi que le monde change. La divinité le verrait successivement effectué sous des formes diverses : elle changerait elle-même. L'aspect de ce qui est et la direction variée de ce qui se succède formeraient des modifications de cette existence supérieure à toutes les autres, mais toujours en rapport avec elles. Dieu semblerait soumis au temps, et Dieu tel qu'il est, remplacerait en quelque chose Dieu tel qu'il fut.

Si au contraire le monde organisé par l'unique puissance, l'a toujours été, si la cause étant invariable, les effets le sont également, si le monde ne change pas, malgré la continuelle mutation des figures, si tout est compensé de manière que la même somme de ces images diverses existe durant les siècles sans fin des êtres mortels, alors nous croirons possible d'admettre dans le dispensateur de toutes choses une entière perpétuité active, une vivante immutabilité.

Le temps et l'espace sont des vues intellectuelles

nécessaires, des concepts absolus. Indépendamment de l'existence des êtres partiels et mobiles, indépendamment de l'univers apparent, et de ce qu'on nomme la création, le temps sera la possibilité de la succession des faits, comme l'espace sera la possibilité de l'arrangement des formes.

XXX.

RELIGIONS.

Enfant de l'Orient, de la terre du sacerdoce, vous avez parcouru une partie de ce vieux sol de la civilisation, dans le dessein d'observer les mœurs et les croyances. Egalement incapable de haïr les hommes à cause de leurs erreurs, ou de voir cet égarement avec une indifférence qui vous abaisserait sous le même joug, lorsque vous déplorez ce qu'il reste de pouvoir aux diverses superstitions, vous considérez en même temps qu'ainsi affaiblies elles peuvent

n'être pas plus funestes que les suites moins fréquentes d'un froid athéisme.

Vous admirez, sous quelques rapports, plusieurs religions nées dans un temps reculé; vous jugez que ces essais ne furent pas infructueux à une époque où des peuplades, jusqu'alors indociles, devaient sentir faiblement le besoin d'une règle. Que de fois on a vu des écrivains, s'élevant contre les doctrines sacrées, méconnaître l'utile changement que purent produire ces conceptions téméraires, mais imposantes, dues à ceux qu'on appelait sages ou prophètes dans les anciens jours! Soyons plus justes, vous ai-je entendu dire, examinons les moyens de faire mieux maintenant, c'est-à-dire de conserver l'ordre avec moins d'abus; mais n'oublions pas quel avantage c'était alors d'opérer la prompte soumission du cœur.

Ce que vous attaquez, c'est la manie trop commune chez les différens peuples, de confondre avec la vertu l'amour exclusif de la religion du pays, et d'affirmer que, sans ces pratiques, nul ne pourrait être honnête homme. Vous ne pouvez souffrir qu'on voie dans quelques tardifs résultats d'une controverse haineuse entre des théologiens, c'est-à-dire, dans ce qu'il y a de plus nouveau, de plus versatile, de plus évidemment limité un fondement inébran-

lable pour cette loyauté de conduite qu'exigent, sans exception, tous les temps et tous les lieux. Il faudrait, ajoutez-vous, allumer partout des bûchers si on était conséquent, et si partout on prétendait que sans les cultes prescrits la morale n'aurait pas de soutien.

Arrêtons-nous ensemble à quelques considérations sur ce sujet inépuisable.

La religion universelle, selon vous, diffère si peu de la sagesse, que souvent les sectateurs des cultes accidentels ont cru indispensable d'anathématiser les écoles philosophiques, afin d'en rester séparés. Mais, des deux doctrines, dont l'une a pour base les recherches de la raison, et l'autre allègue plus particulièrement une sanction divine, laquelle convient réellement au peuple? ni l'une, ni l'autre. Rien n'est salutaire pour une multitude ignorante; tout la corrompt, ou est corrompu par elle, et elle ne saurait cesser d'être fanatique sans abandonner presque toute croyance. Une seule chose serait désirable : qu'il n'y eût point de populace. On s'expose à la rendre insensée quand on lui parle tout à coup au nom de la raison ; mais quand on lui prescrivait impérieusement un culte, on risquait beaucoup plus de la rendre atroce. Le peuple avilit ce qu'il adopte; parce qu'on a tout fait pour l'avilir lui-même. Plon-

ger les hommes dans la bassesse, leur recommander, en les tenant sous les pieds, des sentimens généreux, et toute la dignité de la vertu, c'est une hardiesse qui n'a paru excusable que chez des hordes errantes, où le gouvernement ne pouvant prouver qu'il était nécessaire, se trouvait réduit à déconcerter la raison même pour surmonter la résistance. Prédire à propos une éclipse, apprivoiser des tigres, faire éclater la foudre, parler de loin derrière de la fumée, ou survenir tout à coup en perçant un plafond, c'était l'art d'un maître, lorsque le peuple ne savait respecter les lois que par un sentiment de terreur, ou n'admettait des innovations ennemies d'une sauvage indépendance qu'en les croyant conformes à des décrets irrésistibles.

Les temps de la théocratie s'éloignent comme ceux de l'esclavage. Déjà plusieurs gouvernemens ont assez de force pour ne pas invoquer des soutiens misérables, et plusieurs nations assez de sens pour s'attacher à des institutions présentées seulement au nom du bien public. Comment, d'ailleurs, une croyance jadis concertée par une caste dominante, et par des thaumaturges, sur les plateaux de l'Iran, ou dans les vallées du Gange ou du Nil, serait-elle préférable aujourd'hui à de simples règles politiques et morales? Un corps de doctrine sacrée n'est-il pas,

comme la loi temporelle, l'ouvrage des hommes, ou bien l'ancienneté de ces fables leur donnerait-elle des droits à notre vénération ?

Sans doute la religion première, la loi sainte et seule illimitée, est le fondement; le texte, pour ainsi dire, de toutes ces paraphrases impures; mais cela même ne les justifie point. Cette loi demandait-elle un profane alliage? ordonnait-elle de tromper les esprits faibles? Supprimez vos commentaires; laissez à nu cette haute simplicité, qui seule est adorable. Établirez-vous, au moyen d'un vil amas de grotesques images, une communication plus facile entre la faiblesse des mortels et la grande pensée qui leur révèle une providence? Rendez à la foi toute sa liberté, comme aux lois terrestres la franchise qui les sanctionnerait si bien. Favorisez ce qui peut entretenir la constante élévation des sentimens religieux, et souffrez ensuite que des consciences plus aveugles choisissent à leur gré entre les tristes dévotions de Bénarès, de Lassa, de Calcutta, de Médine.

L'inconséquence est extrême lorsqu'un Parsis, exilé chez les Hindous, rejette leurs traditions en se fondant sur ce seul motif, que chacun doit croire ce que croyaient ses ancêtres. Puisque des religions contraires ne peuvent être descendues des cieux, et

qu'ainsi, dans la supposition même d'une révélation, une seule religion serait véritable, l'édifiante maxime du Parsis entraînerait les neuf dixièmes de la race timorée à renoncer pour toujours aux bienfaits de l'œuvre divine. On ne prétendra pas qu'en cela nos inventions puissent suffire à cause de la religion naturelle qui en devient la base ; ce serait déclarer tout culte égal, et toute révélation sans objet. On sera donc forcé de dire que dans les seuls pays où règne la vraie religion, il convient de suivre le chemin battu, et que les autres peuples doivent examiner. Cela même, en ramenant pour chaque homme la nécessité d'un examen sans lequel on ne saurait pas où se trouve cette vraie religion, réduit au néant toute déclamation relative à la foi des ancêtres.

Qui voudrait, dit-on dans chaque secte, se priver des biens immortels, et, en ne croyant pas, ajouter aux misères de la vie cette extrême misère de ne pouvoir jamais en être consolé? Quel œil capable de jouir de la lumière abandonnerait une éclatante félicité pour se plonger dans les ténèbres du néant?

Cette objection est erronnée, puisque nous n'avons pas ainsi le choix de notre croyance. Quelqu'un peut-il dire? le vrai sera où je voudrai le voir, et ma destinée dépend de moi, je vais en décider : je

me livrerai à tous mes goûts, et au moment de la mort, je serai anéanti ; ou bien, après quelque temps d'une règle austère, je posséderai une vie infinie dans ses joies comme dans sa durée.

Si tel était l'état de la question, certainement des insensés pourraient seuls préférer les avantages actuels, ou même ils pourraient seuls balancer entre une récompense sans terme, et cette journée affligée dont une partie se détruit tandis qu'on délibère. Cette différence de motifs serait déjà très-grande, mais d'autres considérations la rendent incalculable. Selon vos bonzes orthodoxes, il ne faut pas seulement opposer le néant à l'existence ; il faut opter entre une éternité de désespoir et une éternité de délices, entre une sorte d'agonie sans terme, et la vie infatigable. Comme un perpétuel sommeil ne renfermerait pas de maux effectifs, il serait possible que la faiblesse l'adoptât pour unique attente ; mais comment concevoir le délire d'un homme qui se plongerait volontairement dans des supplices renaissans à jamais ? Cette objection rebattue : que risquerait-on en se rangeant du côté des fidèles ? cette observation aurait beaucoup de force s'il s'agissait de la conduite ; mais c'est ici la croyance qu'il faut déterminer. Tout argument paraît bon, ou même devrait être superflu pour affermir les croyans dans la pratique du bien ;

ils ne sauraient, en admettant la certitude de la vie future, en oublier sans cesse les menaces ou les promesses. Au contraire, nul raisonnement fondé sur nos désirs n'établira, pour des esprits restés dans le doute jusqu'alors, la vérité d'une religion spéciale; en vain ils souhaiteront qu'un jour elle soit vraie à leurs yeux, ils n'en seront pas plus convaincus.

Nous serions trop heureux sur le globe s'il était une religion divine démontrée à presque tous les entendemens, et chérie de tous les cœurs (P). Cela n'a pas été accordé à notre misère. Que vos fakirs établissent la vérité, l'incontestable vérité de toutes les choses qu'ils préconisent. Elles sont anciennes sans doute et mystérieuses, et poétiques, et pittoresques; mais qu'ils prouvent d'abord qu'elles sont vraies (Q). Toute autre justification en ceci est un contre sens, ou une puérilité. Pour obtenir de l'ascendant sur les hommes, c'est beaucoup de les amuser ou de les émouvoir; mais il faudrait autre chose pour les éclairer, pour en faire à tous égards de vrais fidèles.

Les défenseurs du lamisme forment une corporation qui, depuis vingt siècles, subsiste nombreuse et instruite : il serait surprenant qu'au milieu de l'impénétrabilité d'une partie de ces objets, au milieu de l'obscurité des vieux livres, cette caste ne fût point parvenue à dire quelque chose de plausible

sur l'authenticité de sa doctrine. Mais il ne suffit pas à la foi qu'on ne puisse guère démontrer expressément la fausseté de ce qu'elle propose ; d'autres croyances auraient cet avantage. C'est à celui qui enseigne, à celui qui a reçu la mission de convaincre, c'est à lui seul qu'on a droit de demander des preuves formelles.

Vous avez entendu particulièrement les lamas et les ho-changs redire chaque jour qu'il serait abominable de préférer les vaines lumières de la raison à la lumière qui fut révélée selon eux, à la science sacrée dont ils sont dépositaires. S'ils parlent à des disciples persuadés de cette révélation, une telle remarque paraît oiseuse. S'adresse-t-elle au contraire à des gens qui ne croient pas encore, elle ne renferme plus aucun sens? Autant vaudrait que ces lamas s'avisassent de dire, lorsque, durant les nuits sombres des montagnes de Putala, ils éteignent les cierges du monastère : Bon peuple ! ne pensez-vous pas que s'ils étaient tous allumés vous verriez plus clair, et n'est-il pas commode de voir clair ? Croyez donc qu'ils sont allumés. Bon peuple ! vous avez aperçu dans les airs un sachet lumineux, au-dessus de la bourgade de Mihnéa. Ou si vous ne l'avez pas aperçu, trois cents lépreux des vallées voisines ont crié qu'ils l'avaient vu pour vous. Que pouvait-il contenir, si

ce n'est un peu des suaves ordures dont vous savez que notre pontife gratifie les khans et les nabads? Que faut-il de plus, bon peuple? Déposez votre offrande, et allez assommer les incrédules.

Entretenons ou propageons attentivement chez les hommes la bienveillance, la retenue, la justesse. Ceux qui ne pourront participer à ces dons de la raison, se voyant en petit nombre, écouteront du moins leur intérêt, et entreront par crainte dans les voies honnêtes. Mais on aime mieux étonner des esprits faux, et subjuguer des ames débiles. Depuis de longs siècles les effets sont dignes de la sagesse de ces moyens (R).

Il se peut que les lois civiles deviennent quelquefois insuffisantes pour une multitude qu'on instruit mal, qu'on protége peu, et dont on favorise les habitudes déréglées. Cela montrerait seulement qu'au milieu du calme apparent des vastes états, l'injustice et l'affliction se perpétuent, que tout système de contrainte doit avoir des résultats funestes, et que la politique, dans la véritable acception de ce mot, s'est absentée de notre terre.

La sagesse aura d'inappréciables avantages sur les doctrines du sacerdoce. Elle ne s'attribue rien de surnaturel, et néanmoins elle est vénérable en ce sens que tout mérite vient d'en-haut. Si elle produit

peu d'exaltation, comme elle n'a jamais eu besoin d'un masque, elle ne sera jamais méprisée. Elle ne devrait trouver de résistance que chez des êtres dépravés, puisqu'elle ne défend pas l'examen, et qu'elle ne redoute aucune objection. Si la sagesse avait toujours été regardée comme la vraie base de nos institutions, l'autorité de la vertu serait beaucoup plus grande, et on ne pourrait se soustraire au devoir sans être convaincu de turpitude. La sagesse n'ayant pas mis sa force dans le mensonge, ne saurait devenir une occasion de scandale. Si des esprits remuans, à qui tout rôle pouvait être bon, affectèrent d'imiter quelque sage, il en était d'eux comme d'un lâche introduit dans les rangs d'une légion valeureuse : le temps doit rendre à chacun sa place. La vraie sagesse est une dans le monde ; on ne saurait dire l'instant où elle commença, et elle subsistera jusqu'au dernier jour de la raison humaine.

Nous estimerons des lamas persuadés avec candeur, et même nous déplorerons en un sens l'affaiblissement de leur système. Toujours fragiles, toujours inquiets, nous regretterons le secours opportun qui ranimait les magnifiques espérances de leurs prosélytes. Cependant nous préférerons une loi que nul n'oserait rejeter hautement, la seule loi universelle, la loi morale et purement religieuse. Si jamais elle

règne, quiconque ne reconnaîtra pas les principes consacrés pourra être regardé sans injustice comme étranger dans la cité, puisqu'il brisera, autant qu'il sera en lui, les liens de toute association. Au contraire, il est inique de proscrire, dans les régions vouées à l'islamisme par exemple, un homme qui n'est pas bon musulman : peut-être le regarderait-on comme le plus respectable des humains chez les banians ou chez les parsis.

Au siècle de Bouddha, les peuples de l'Asie équatoriale méconnaissaient la simplicité des conceptions primitives. L'inepte opiniâtreté des superstitions, et l'acharnement de la guerre avaient substitué un autre esprit à l'interprétation naturelle des traditions, et c'est surtout ainsi qu'elles devenaient chères à la multitude. Les races s'étant mêlées, toutes ces erreurs se fortifiaient mutuellement, et un zèle hypocrite plongeait dans cet amas d'impiétés la tourbe des fronts dévots. En dénaturant les allégories, en oubliant le sens moral qu'elles avaient renfermé, on attestait des faits ridicules, et on personnifiait les êtres abstraits, afin de multiplier de bizarres préceptes, ou des terreurs lucratives. Une génération opprimée ou menacée, encore ignorante, mais commençant à voir qu'on l'abusait sans doute, prêtait quelque attention au bruit confus des vérités invo-

quées dans la solitude par les imitateurs des gymnosophistes. En ce temps-là des invasions humilièrent trente peuples, et, dans leur pénible oisiveté, ils s'avisèrent de disputer sur leurs anciens rêves. Ce moment paraissait favorable pour de grandes réformes : il eût fallu mettre à la place de ces ruines un monument majestueux. La morale, si fortement altérée, semblait avoir besoin d'un soutien populaire; mais si on devait adopter une croyance encore dogmatique, du moins il convenait qu'elle fût assez simple, assez noble pour ne jamais servir de risée aux navigateurs qui visiteraient ces rivages. S'il fallait des cérémonies ou des rites, il importait qu'ils fussent rares et imposans, que l'imagination les aimât d'abord, et que la réflexion permît de continuer à les approuver. Il en fut autrement. Lorsque le génie n'est pas joint à la force visible, lorsque le pouvoir ne fait rien de grand, la force cachée, le hasard met librement en œuvre l'imperfection des hommes : toutes les fois que la raison cesse de veiller, c'est vers la démence qu'ils courent à l'envi. Ainsi se renouvela le blasphème des incarnations; il suffisait de l'interprétation littérale et théologique d'un sens figuré déjà trop hardi peut-être. On avait supposé, dans le principe, que quelque chose de l'esprit divin descendait des hautes régions en faveur de certains

prophètes, et que cette émanation particulière rendait un sage digne d'être écouté des hommes, ou d'élever leur intelligence vers les cieux. Ensuite, par un stupide abus de langage, la divinité elle-même se trouva être un homme, un animalcule, du sang, des membres : l'Unique, l'Éternel, marcha, pleura, s'habilla, se lava les pieds. Alors on vit les propagateurs ou les victimes de l'impudence et de l'extravagance humaine partagés en deux bandes; l'une conspuée dans les maisons des fous, l'autre plus éhontée cent fois, mais vénérée dans les temples. Enfant de l'Orient! vous pensez bien que jamais un pareil délire ne pourrait atteindre notre Europe : elle est si instruite.

XXXI.

IMMORTALITÉ.

Un sage d'Athènes est resté moins étranger que ses compatriotes aux lumières des Perses et des Égyptiens; mais il déguisait avec précaution sa propre doctrine que, d'après cela, les modernes interprètent à leur fantaisie. Plus heureux, plus circonspect que Pythagore, il paraît avoir mérité de lui être comparé. On veut que les Aristote, les Théophraste, les Speusippe aient entendu au cap Sunium cet ancien ami de Socrate : c'est une supposition

très-poétique. Ainsi Platon dissertait avec ses disciples près d'un temple, au bruit des vagues, au milieu des orages. Peut-être est-ce là que le surnom de divin lui fut donné pour la première fois. On excite plus d'enthousiasme en parlant à l'imagination, qu'en raisonnant avec retenue.

Si la pompe des images et les richesses du style suffisent au poète, ce qu'on doit demander au sage c'est la vérité des choses. On trouve dans les écrits de Platon des passages élevés, et de très-beaux morceaux, particulièrement celui du monde réel, au livre septième de la *République*; mais ce théosophe ne se borne pas toujours à d'heureux aperçus. Il fait trop souvent usage de raisonnemens qui paraissent faibles ou obscurs. Le *Phédon*, en particulier, n'est guère qu'une suite de sophismes exposés avec art, bien qu'en termes un peu prolixes.

Dans cet entretien, le principal interlocuteur, c'est-à-dire Platon sous le nom de Socrate, n'explique point comment l'ame ayant été créée ne pourra cesser d'être. Il préfère déclarer qu'elle existait avant le corps, et que, dès lors, elle doit lui survivre; mais il ne fournit, pour preuve de cette existence antérieure, qu'une simple hypothèse, dont il prétend aussi se servir contre ceux qui ne voient dans l'ame qu'un mouvement, une faculté, une abstrac-

tion. Comme on accorde tout à l'interprète de Socrate, il avance toujours. Il demande si les preuves qu'il a offertes sont suffisantes, et, bien qu'il n'en ait point donné de réelles, on les dit parfaites ; alors il en tire les conséquences qui lui conviennent.

La difficulté d'attribuer le sentiment ou la pensée à la matière, est nulle en ceci, parce qu'on ne se fait pas une idée plus précise d'une substance sans étendue que d'une matière pensante. D'autres argumens dictés par le même zèle ne sont pas moins vains. Si la brute a des sensations peu variées et des pensées informes en quelque sorte, elle sent du moins, et même nous croyons la voir délibérer. Les effets paraissant de la même nature chez l'homme et chez les autres animaux, rien n'indique deux principes absolument différens (S.). Soumise au jeu des organes, et se fortifiant ou s'affaiblissant avec eux, énergique dans la santé, ou chancelante dans la maladie, l'ame dépend actuellement de l'air subtil ou impur que la poitrine aspire, ainsi que du cours des esprits ardens ou épuisés : variable comme le corps, et avec le corps, elle semble périssable comme lui.

Mais nous appartient-il de l'affirmer? Il paraît d'ailleurs impossible que la pensée soit comprise par une simple émanation de l'intelligence, par la

pensée humaine. Toute notion résulte pour nous de quelque comparaison. Le principe de l'intelligence étant unique, nous reste inconnu. Oserons-nous dire aux mortels aveugles comme nous : Ici est la lumière, et là sont les ténèbres ? Un être borné discerne des rapports apparens ; mais il ne peut apprécier les analogies d'un objet avec tous les autres, puisqu'il ne sait rien de la plupart de ces autres objets. Et d'ailleurs sans doute les êtres sont généralement impénétrables dans leur essence, excepté pour l'intelligence absolue, principe de tous les êtres.

Si quelquefois nous éprouvons le besoin d'être éclairés, nous avons plus constamment celui d'être soutenus. L'habitude des conceptions fortes et des vertus magnanimes fait désirer l'immortalité. Sans pouvoir être allégué comme une preuve, ce désir offre une indice. Cette espérance au milieu de la difficulté de semblables recherches, calmera nos peines et nous rapprochera plus heureusement de la sécurité raisonnée, de l'égalité d'ame que la sagesse conseille toujours.

Des esprits naturellement faibles, et quelques hommes épuisés par trop d'agitation, craignent le doute comme une fatigue. Ils s'efforcent de changer en dogme l'opinion philosophique d'une autre vie

humaine moins fugitive. Ils insistent sur ce que le désir de l'immortalité est le seul que la réflexion ne puisse jamais éteindre, et sur ce qu'il s'accorde tellement avec de nobles besoins que les hommes élevés au-dessus du vulgaire par leur talent ou leur génie, se passionnent presque tous pour la gloire, pour la durée de leur nom. Mais s'il était vrai que l'idée de l'immortalité de l'ame ne fût qu'un préjugé, ne devrions-nous pas trouver très-simple qu'on ne revînt à aucun âge d'une illusion sur laquelle le temps n'apprend rien. Les imaginations vastes, avides, ingénieuses ne doivent-elles pas être facilement séduites par la plus séduisante des erreurs, par celle qu'on ne saurait apercevoir sans recourir à de froids raisonnemens? D'autres prestiges n'ont-ils pas aussi entraîné des gens de mérite? Verrons-nous avec surprise que rarement on soit détrompé d'un espoir très-propre à flatter surtout les plus grands caractères? Renoncerait-il sans peine à cette consolation, l'homme des sociétés présentes, lui qui a besoin d'être consolé si souvent, lui qui est susceptible d'enthousiasme pour un peu de renommée, pour une durée visiblement illusoire, pour cette sorte de perpétuité terrestre qui finira bientôt, et qu'on nomme aussi l'immortalité?

La vie est une suite d'émotions et d'idées. Une

affection participe de l'affection précédente, et paraît essentiellement liée à celle qui surviendra. Nous nous habituons à cette continuité; notre imagination ne suppose point de termes à une régénération intellectuelle, qui effectivement n'en aurait aucun si les organes ne lui manquaient pas. Mais pour que l'attente illimitée de l'avenir prouvât notre indestructibilité, il faudrait au moins que cette série, que nous supposons ne devoir pas finir, n'eût pas commencé. Est-elle nouvelle, au contraire, nous aurons lieu de craindre qu'elle ne soit accidentelle et momentanée. Ces deux termes occasionent en nous une égale surprise; si l'un est réel, qu'y a-t-il de contradictoire dans l'idée du second? Peut-être même fera-t-on un aveu plus pénible. Si jamais il pouvait être certain que notre pensée n'existât que depuis peu, il paraîtrait naturel d'en conclure que probablement un jour elle n'existera plus, et de se rapprocher, sous ce rapport, de la doctrine attribuée à Socrate.

On observe que nous avons un pressentiment vague, mais persuasif, d'une vie prolongée indéfiniment, et que nous n'imaginons qu'avec répugnance l'anéantissement de nos facultés intellectuelles. Cette objection n'est pas décisive. Comment l'être qui se voit exister, verrait-il en même temps,

et admettrait-il volontiers qu'il n'existera pas? A-t-il quelque sentiment de la non-existence? L'avenir lui apparaît comme une prolongation des sensations présentes, des sensations connues. S'il s'étudie lui-même comme être sensible, il doit en quelque sorte se sentir existant à jamais.

Si même, disait Young, l'immortalité n'était qu'une erreur; cette erreur me serait chère. Mais comment une erreur, reconnue pour telle, nous sera-t-elle agréable? Sans doute il n'est point d'homme doué de raison qui n'abandonnât aussitôt ce que la terre promet, pour entrer en possession de la vie infinie? Mais aussi les têtes les plus légères partagent seules avec les enfans le privilége d'inférer étourdiment de ce qu'une chose est désirée, qu'elle est indubitable. Quant à de certains imposteurs, ils vont plus loin. Quelques-unes des vérités que nous enseignons, disent-ils, peuvent être de notre invention; mais qui êtes-vous, pour oser confesser que vous n'y croyez pas?

Il se pourrait que notre immortalité fût réelle, mais que cette vérité eût été voilée à dessein, puisque autrement la vie n'aurait plus un but moral. Si cela n'est pas sans vraisemblance, on doit espérer l'immortalité; mais aussi on doit renoncer à changer cet espoir en une croyance absolue. Dans ces grandes

questions, l'incertitude contribuera puissamment à nous éprouver, à nous laisser la liberté du mal et dn bien; elle fera donc partie des vues de celui qui apparemment juge et protége. Quant aux effets secondaires de cette attente changée en dogme, s'il se trouvait qu'ils parussent très conformes à l'intérêt public, parmi nous, cela servirait à faire sentir que nous ne sommes pas dans les voies justes, et que, faute de se rapprocher du vrai but en politique, on est obligé d'offrir une perspective étrangère à l'ordre temporel.

XXXII.

REGRETS.

Quand nous survivons à des amis, leur perte est plus amère si leurs dernières pensées n'ont pas eu avec les nôtres une certaine conformité, si nous ne nous sommes pas quittés comme des hommes qui désirent de se revoir. Cet accord qui devrait exister entre tous les contemporains, et sans lequel le lien social n'est qu'une chaîne (T), nous aimons qu'il ait été bien établi et consacré, pour ainsi dire, au moment de la séparation, afin qu'elle semble ne pouvoir être irrévocable.

Que dirions-nous à ceux qui nous étaient chers si on pouvait les revoir ici durant une heure? Ce que jamais nous ne leur eussions dit s'ils fussent restés vivans. Paroles indépendantes, quel homme vous a entendues! Qui de vous s'est jamais montré aussi bon qu'il aurait pu l'être? Quel caractère, profitant de chaque ressource intérieure, et de chaque don du sort, s'est développé avec assurance dans l'ordre moral? Tout nous arrête, l'idée de nos propres faiblesses, l'obscurité de l'avenir, la préoccupation des esprits, la froideur des uns, l'impuissance des autres, l'habitude universelle. Avec quelle fécondité la douleur enfante la douleur! Au milieu de l'agitation humaine, plus nous sommes troublés, plus nous éprouvons de résistance. Que de détresse dans le secret de la pensée! Partout on rencontre une réalité inflexible, qui, en éludant les espérances, en flétrissant même ce qu'elle ne détruit pas, altère jusqu'aux vertus, et, tandis que nous nous croyons les modérateurs du monde, nous abaisse peut-être sous le même niveau que des moucherons dispersés par le mouvement de l'air.

Quel homme a entrepris tout ce qui était possible? Où est celui qui s'indignant de son sommeil, a dit : Je ne veux rien ajouter aux disgrâces inévitables dans ma condition; je ne porterai pas un

joug plus pesant que celui de la nécessité? Toujours actifs, nous perdons de vue pourtant nos vrais biens, et toujours avides, nous abandonnons ce qui nous était donné. Le plus impétueux d'entre nous est seulement témoin du passage de ses jours ; les momens dont il dispose tout-à-fait sont rares. Nous déplorons la perte du temps écoulé, comme si le présent ne restait pas également stérile, et, par un autre effet des contraires dont se compose notre pensée pleine de faiblesse, mais incapable de repos, nous, qui croyons savoir toute la futilité de ce que l'homme peut accomplir, nous nous reprochons amèrement d'omettre des soins si trompeurs.

Seraient-elles chimériques les conséquences peu connues de notre travail actuel? N'auraient-elles d'autres fondement que la possibilité de les supposer ; faudrait-il les compter parmi les moyens qui retiennent l'homme dans l'incertitude, suite naturelle de la perception incomplète de beaucoup de rapports, ou de l'enchaînement inégal de beaucoup d'incidens.

Malgré le doute, combien doit être pénible au dernier instant le souvenir d'une vie dont ce qui reste de plus distinct n'est qu'un sujet de reproches! Vers quel réveil nous sommes entraînés, appesantis par les affaires, ou subjugués par une indolence

inexcusable! Et celui qui reste sans passion, sera-t-il moins inutile sur la terre? Cependant qu'y a-t-il d'irrésistible dans les obstacles dont nous gémissons? Les considérations timides qui nous retiennent, que seront-elles à nos yeux mêmes, si nous les opposons à ce que pourrait offrir le cours de la vie, à ce qui nous paraît confié, à l'univers mis en relation avec nous?

Comment un homme peut-il voir sans regret la perte de ses heures? Mais de quelle manière espérerait-il les mieux employer? Qui le délivrera du double fardeau de ses devoirs accidentels, et de son ignorance? La vérité nous est devenue nécessaire, et presque toute vérité nous échappe. Nous avons étudié l'ordre (U); mais ce nouveau besoin peut faire notre supplice.

La notion du devoir ne serait-elle pas ce fruit de la science dont parlent les Orientaux? On eût suivi naturellement la loi incompréhensible, et néanmoins évidente. Mais au lieu de s'attacher aux seules parties de l'ordre réel que notre intelligence dût embrasser, ou pût approfondir, on a voulu interpréter positivement le mystère du monde: aujourd'hui le désordre est dans notre œuvre, le désordre est dans nos mœurs équivoques, dans notre égoïste cupidité (V).

Enfin, sans se voir plus près du but, l'homme ar-

rive au terme : il compte les minutes de sa dernière heure. Les projets, les ménagemens, les exigences de la société, ainsi que nos capricieux éloges, toutes ces ombres le quittent ; il se retrouve dans la nature sévère et durable. Il croit pressentir une vie incorruptible, que sans doute il eût pu recevoir s'il ne l'eût pas méconnue. Distinguant, sur cette terre même, d'autres régions où il n'a pas su entrer, il dit : Que ne me reste-t-il des jours ! Mais ses organes épuisés dès long-temps par de stériles efforts, lui manquent, et il tombe dans la voie où sont mieux entrevus peut-être les secrets de la mort.

XXXIII.

BIEN-ÊTRE.

Est-ce à tort qu'on accuse l'esprit général des sociétés modernes, ou plutôt le froid mécanisme auquel se réduit presque toute cette organisation vantée comme une œuvre morale et savante? Combien peu d'hommes parmi nous ont pris la résolution de régler leurs désirs! Loin de vivre pour la cité, la plupart de ses membres, les moins obscurs, ne songent qu'à tirer parti de ses travaux ou de sa patience.

Que de fois aussi, n'entrevoyant pas d'occasion pour employer convenablement ses forces, on re-

garde la tentation d'en abuser comme un signe d'énergie! L'industrie immodérée des uns excite chez les autres une inquiète activité qui n'est pas toujours vicieuse, et dont pourtant la répression serait un principe de véritable économie sociale. Lorsque sans proposer de grands objets, des objets d'intérêt public à cette volonté inconstante, on ne lui prescrit pas des bornes assez fixes, l'imagination lui montre sans relâche, et pour le tourment des peuples, quelque but éloigné du but réel.

Nous nous attachons à nos sensations au point d'aimer à reproduire, non-seulement celles qui nous ont plu, mais celles que nous redoutions. L'infortuné se fait en partie à l'idée de ses chagrins ; il veut s'occuper de sa passion malheureuse, et voir jusqu'où doit aller un mouvement auquel il n'a pu se soustraire. Quelquefois l'oubli des maux paraîtrait un mal plus grand, un vide inaccoutumé. Ces douleurs deviennent inséparables de notre existence, et la peine même sera pour nous un sujet d'enthousiasme. Nous éprouvons un certain besoin de nous livrer à la fougue du penchant, dans la colère ou dans le dépit, comme dans l'amour, la joie, la bienveillance. Nos qualités extrêmes, ainsi que nos erreurs, augmentent le trouble et perpétuent le désordre.

Séduit par des prétentions vaines, on a dédaigné le paisible bien-être, seule jouissance qui fût constamment possible. En croyant s'ouvrir une carrière d'indépendance, on a méconnu les dons naturels. Le plaisir apparaissait au-dessus d'un gouffre d'où s'exhalaient des parfums trompeurs : on s'y est perdu avec volupté. Dangereux pouvoir des arts ! Quand on s'y livre passionnément, ils rendent nos calamités séduisantes, et dès lors interminables. D'année en année, les victimes se succèdent, sans que la postérité s'instruise à la vue de ces tourmens volontaires.

Sans doute l'activité valeureuse et spirituelle qui fait apercevoir dans les maux l'avantage de les endurer gaiement, ou dans le tumulte, le côté burlesque que peut présenter chaque objet, sans doute cette curieuse vivacité devient une sorte d'allégement au milieu d'un monde livré au désordre. Que la vie est triste ! s'écriera souvent un homme qui tiendra beaucoup à l'accomplissement de ses désirs passagers. Mais celui qui n'aura d'autre prétention que de ne pas souffrir, se dira seulement : la vie est bizarre ! Trouver la plupart de nos peines étranges, ou comiques, c'est les sentir moins malheureusement. On prend le parti de s'amuser de ces contrariétés inévitables, et, seulement pour avoir plus de

choses à faire, on cherche de périlleuses entreprises. Généralement le cœur souffre moins parmi nous, si une aptitude presque universelle, l'exempte du joug des attachemens inconsidérés, ou des vœux inflexibles. D'amers mécontentemens seraient une suite, une punition des erreurs de l'homme qui croirait trop en lui, et dont les volontés seraient extrêmes, parce qu'il ne saurait pas se proposer, selon les temps, de nouveaux objets.

Ceux qui vivent sans passions, sans faiblesses, savent considérer toute chose d'un œil plus égal. La dignité de cette conduite la rend tutélaire; néanmoins divers obstacles s'opposent à une tranquillité, sans laquelle on ne trouvera, dans la recherche du vrai, qu'une satisfaction imparfaite. Rien n'étant moins naturel, dans le cours ordinaire de la vie, que le repos au milieu du doute, il faudrait, en un sens, n'arrêter ses regards que sur le présent. Surmontera-t-on à la fois l'espoir et la crainte, si on est obligé de songer constamment à l'avenir? S'il faut que la pensée le prépare, comment le cœur l'oubliera-t-il? Avec des projets, comment n'avoir point d'inquiétudes? Lorsqu'on est responsable du sort des autres, c'est une nécessité de s'occuper des considérations les plus propres à troubler l'ame; l'indifférence alors n'est plus permise. On cherche à pré-

voir, et, prévoir, c'est espérer ou craindre. Renoncez à ce que l'indépendance offre de plus doux, si vous avez résolu d'accomplir un dessein, de réaliser une suite de combinaisons, d'attacher votre nom à quelque ouvrage d'une exécution tardive.

C'est une servitude morale d'être forcé d'agir d'après ses propres décisions, dans une société très-imparfaitement constituée. Celui qui tomberait dans les fers aurait moins besoin d'art pour rester intérieurement libre; il ne connaîtrait que des devoirs personnels. Il suivrait ou son idée, ce qui semblerait simple, ou l'ordre d'un seul maître, ce qui ne serait pas moins positif. Epictète doit avoir été plus heureux que Marc-Aurèle. Exempt de sollicitudes, l'esclave n'est pas obligé de concilier avec lui-même la loi des choses, accord toujours inquiétant, perpétuelle difficulté pour les hommes qui veulent vivre suivant leur prudence particulière.

Un empereur du dernier siècle n'a pu changer vers le Danube, les habitudes errantes d'une peuplade peu estimée, dont on a cherché l'origine dans la Basse-Égypte. Des historiens remarquent, non sans surprise, que la crainte même du supplice n'a pu civiliser cette espèce abjecte selon eux. « Elle se complaît, ajoutent-ils, dans son avilissement. » Habitans des villes! elle se complaît dans l'insou-

ciance, dans une liberté irréfléchie, dans l'originalité des mœurs; elle haît un métier social qu'elle voit faire péniblement, et elle s'écarte moins que vous des voies du bonheur. A la vérité, ces penchans si naturels sont devenus mauvais à plusieurs égards : en les proscrivant, au lieu de les régler, on en changea les effets pour des générations entières.

C'est par amour-propre, et non par réflexion, qu'en parvenant à commander, on s'en réjouit, et on brave les conséquences d'une responsabilité redoutable. La chaîne de celui qui doit obéir est moins pesante. L'homme riche n'obtiendra pas, dans sa paresse même, le repos d'esprit dont jouissent de nombreux mendians, de nombreux valets. Aux manœuvres bien portans appartient la joie franche. Ordinairement les femmes sont plus tranquilles que les hommes, et très-souvent le chef d'une famille en est le membre le plus assujéti. L'enfance n'a point d'affaires, et elle est heureuse; mais ensuite on ne tarde pas à se laisser atteindre par la manie d'exercer quelque pouvoir. Un peuple sera bien mécontent, s'il l'est plus que le prince chargé de le gouverner. D'un côté des apparences faites pour abuser, de l'autre, une réalité dont on s'arrangerait plus facilement si elle n'humiliait pas! C'est une suite du jeu des contraires et de tout le mouvement

de la nature ; mais c'est aussi un témoignage contre notre insatiable activité qui donne principalement des jouissances inutiles, ou des biens importuns.

L'impulsion excitée en nous selon nos seuls caprices diffère essentiellement des impressions reçues du dehors. Si nous ne suivons plus le cours des choses, quand l'heure du mouvement surviendra, elle nous trouvera épuisés, parce que nous aurons été agités lorsque nous eussions dû rester calmes. Tristement blessés de cette opposition entre les circonstances et les besoins que nous nous serons faits, nous reconnaîtrons bientôt que cette licence détruit la vraie liberté.

Dans toutes les parties du monde, les essences ou les boissons spiritueuses captiveront l'homme soumis à l'alternative de la tristesse et des désirs. On quitterait sans peine des alimens d'une saveur exquise ; on ne se déshabituera pas de ceux qui agitent le sang. Jamais ce qui interrompt vivement le repos de la tête ne sera négligé, tant que des gens malheureux, mais encore susceptibles d'impressions agréables, se souviendront d'avoir passé du découragement ou des privations de l'ame aux séductions momentanées de l'espérance, et d'une sorte d'enthousiasme.

Cependant, l'usage fréquent de ce qui paraît propre à stimuler les organes, ce mouvement impé-

tueux les fatigue et les vieillit. Employer mal à propos toutes nos forces, c'est perdre, ou du moins déranger les ressources ordinaires, et nous réduire à ne pouvoir presque rien dans les momens où nous ne ferons pas trop. Ce sera surtout intervertir les rapports qui nous unissaient aux choses inanimées. Ces liens, modifiés de tant de manières, nous maintenaient dans une attente continuelle; en nous offrant partout une occasion de sentir, et en nous laissant ignorer la limite du possible, ils nous persuadaient que nos moyens s'agrandiraient dans des temps plus favorables.

On altère en soi la simplicité du bien-être, on commence à s'éloigner du but, quand on s'efforce de substituer au sentiment d'une possession paisible, des joies plus vives, plus entraînantes. Tout mouvement immodéré sera suivi d'un funeste abattement. Qui de nous a toujours eu présent à l'esprit que le vrai bien serait une santé parfaite, cette santé intérieure qui restera jeune malgré l'effet des années? Les émotions ardentes sont trop passagères. Gardons entre nos sensations une sorte d'équilibre qui modère les unes, afin de prolonger les autres. Rien n'est bon, rien n'est long-temps désirable hors de sa destination. Le bonheur d'un être sensible n'exige et ne permet qu'une activité modérée. Le

travail corporel, la sobriété, l'élévation de la pensée doivent ramener ou soutenir une énergie tranquille et timorée, mais indépendante, sans laquelle l'existence aurait peu de charme, ou n'en aurait que durant peu de jours.

XXXIV.

COURS DE LA VIE.

Que pouvons-nous ici? Que faut-il penser de notre destination sur un globe emporté à travers les cieux muets et sombres? Des lueurs à la surface de cette boule, des reflets produits par diverses exhalaisons, un peu de poussière humide où semblent se réjouir des êtres que la mort frappe successivement, serait-ce là l'illusion qui nous fait croire à l'importance de nos vœux, de nos efforts, de nos illusions même?

Oublions l'effrayant silence où furent disséminés

les mondes. Restons au milieu des vapeurs dont le prestige détermine pour nous une sphère d'activité. Là, nous devons subir notre vie accidentelle; là, nous recevons quelques idées assez régulières, dans des limites où du moins nous nous soutiendrons par intervalles.

Cependant que sommes-nous? Qu'attendons-nous de notre force, et que devons-nous produire? Nous demandons avec opiniâtreté des biens réels; mais les fatigues de notre esprit insatiable finissent par des mensonges gravés sur des sépulcres.

Infaillible sagesse! où est ma loi? Je viens d'apparaître sur une scène sans bornes, où je veux agir comme si je savais la grande pensée de ce jeu du monde. Toutes ces choses qui m'occupent, qui me retiennent, je les entreverrai peut-être, mais je ne saurais les posséder. Offrent-elles des signes qui doivent révéler enfin la cause de ce mouvement, et le principe ou les fins de l'existence? Ne puis-je rien apprendre? L'ordre moral serait-il un songe perpétuellement nécessaire?

J'existe, mais vivrai-je long-temps? Cette jeunesse même, cette ardeur me consumera. Déjà des changemens s'opèrent, déjà la destruction commence. Que désirerai-je, que choisirai-je? Comment ennoblir ce qui, bientôt, s'évanouira? Que faut-il vouloir

avant le jour du découragement? Que faut-il entreprendre avant que tout mérite soit impossible.

Nos heures seraient assez longues peut-être; mais l'enfance et les infirmités, le trouble ou l'indifférence, les maux que l'on occasione et ceux qu'on éprouve, les inimitiés humaines et la lenteur du sort, tout réduit à quelques momens d'une véritable énergie cette durée trompeuse. Quand l'ame s'affermit, le corps chancelle. Quand la modération a concilié les divers besoins, quand le présent est réglé avec prudence, nous nous attristons, parce que l'avenir se trouve impénétrable. Dès que nous croyons savoir ce qu'il faudrait ici, nous commençons à mépriser ces intérêts d'un jour, et, parce que la vérité paraît s'étendre, nos vœux abandonnent ce que le temps dissipera; mais saurons-nous enfin si quelque avantage nous est promis au-delà du monde où nous devons mourir?

Le sentiment de notre activité naissante, et de nos rapports extérieurs s'est formé dans l'enfance comme il semble survenir dans les songes. Au centre d'une sphère inconnue, on s'est livré à ce qu'on voyait, sans chercher depuis quand se présentaient ces figures, si d'autres les avaient précédées, si réellement le cours de nos idées commençait, ou si peut-être il se reproduisait. Souvent, dans les rêves de la

nuit, la scène paraîtra faiblement éclairée ; on ne saura pas d'où vient la lumière, et la clarté ne se distinguera des ténèbres que par une certaine facilité d'agir. Il en est ainsi des notions de l'enfance ; les objets ont alors une couleur uniforme, et la manière d'être de la maison paternelle devient le milieu dans lequel on les aperçoit tous.

Mais quand ce point de vue change, quand les rapports varient sans trop se multiplier, les impressions, moins constantes, sont plus vives ou plus profondes. Heureux celui qui, sortant alors du cercle étroit des affaires, connaît les habitudes des champs, et peut en deviner le repos. Un jour vous vous arrêterez sur le rivage de la mer, ou vous pénétrerez au milieu des montagnes, et vous verrez dans le silence la première fleur des prairies. Plus tard, vous la chercheriez vainement ; il est des émotions qui ne se renouvellent pas, et des lueurs célestes qui s'éteindraient sans avoir éclairé notre ame.

Le printemps est doux, lorsqu'on est au printemps de la vie. Que le monde paraît grand ! Que de projets, quel emploi des années ! Ainsi nous aimons à parcourir des landes incultes, lorsque nous en connaissons déjà toute l'étendue, et que, toutefois, nous pouvons y errer sans savoir ce que nous y rencontrerons. La jeunesse a des espérances parce qu'elle a

peu de souvenirs. La vie se présente d'abord à l'imagination comme une suite de succès vraisemblables, comme une carrière de plaisirs et d'honneurs rarement interrompus. Lors même que nous en voyons les piéges, la puissance invisible qui conduit les hommes à ses fins, donne une grande force à nos illusions. Chacun, en tombant, se croit l'objet d'une fatalité particulière; il oublie que ce serait plutôt une exception de traverser, avant de souffrir, une partie considérable de l'espace qui nous fut marqué.

La joie dure peu : ce qui respire, ce qui végète n'a qu'une heure de jouissance. Des lis fleurissent avec grâce sous le soleil de juin; mais quelques journées suffiront pour les flétrir, et ils subsisteront sans beauté durant les saisons de la chaleur, des brumes ou des frimas. Saisons rapides! On croyait à la droiture des hommes. L'amitié, la bienveillance, l'amour soutenaient la pensée; le matin avait tout son éclat, et la nuit toute sa paix. Je pourrai, disait-on; et je ferai ce qui est louable, ce qui est naturel. Mais bientôt une résistance imprévue nous arrête, nous détrompe, et le joug humain s'appesantit: désormais il faudra travailler à la misère commune. Occupé de soins arides, ou de puérilités pédantesques, sérieux sans dignité, laborieux sans vigueur, vous saurez à quel prix on obtient une vie chétive.

Il en est une qu'on a jugé plus honorable : flattez, intriguez, agitez-vous dans la bassesse, vous serez envié de la multitude.

Ce n'est point que les traces d'un ordre meilleur soient entièrement perdues. Vous que la foule n'entraîne pas, vous les aimerez à tout âge; vous les reconnaîtrez dans la demeure d'une famille instruite et simple, et souvent aussi vous les chercherez loin des hommes. La vague qui s'élève, le ruisseau qui passe, la fleur qui s'ouvre, le bruit des pins agités par les vents annoncent ce que nulle langue n'exprimera jamais. Également soumise à des lois secrètes, notre vie est sans cesse reproduite; mais, en paraissant renaître, elle change et elle nous échappe, suspendue par l'inquiétude. Lorsqu'elle était presque entière dans l'avenir, elle semblait inépuisable. Maintenant les premières années de la force sont écoulées; cette perte devient sensible, et la marche du temps nous cause de l'effroi.

Divers liens se rompent; des parens, des collègues succombent, ou périssent. On connaît le prix de l'union; mais on cesse de croire à la sagesse des plans qu'on adopterait, et on sent que cet édifice ruineux va s'écrouler avant que le faîte s'achève. L'homme du moins est meilleur quand il est instruit de sa faiblesse : en le brisant, la douleur semble le

perfectionner. Celui-là est mieux aimé, dont l'ami a déjà déploré la perte de ce qui lui était cher. Etrange condition de l'homme ! Ses avantages les plus vrais ont quelque chose de sinistre, et le malheur est un de ses premiers besoins. Sans cette grande expérience, il s'ignorerait lui-même ; il est presque toujours peu digne de la vie, tant qu'il n'a pas cessé d'en jouir naïvement.

Si on ne veut se dessaisir de rien de ce qu'on aimait, il faudra renoncer à tout avantage nouveau. Comment ceux qui ne pourraient perdre seraient-ils capables d'acquérir? Si nous évitions l'oubli, l'espoir nous serait refusé ; mais le passé se dissipe pour que le présent apparaisse. Cette destruction, le mouvement l'exige : sans le cours des êtres corruptibles, il n'y aurait pas d'ordre permanent.

Le désir se perpétue ; mais si l'illusion est encore séduisante, du moins elle s'affaiblit. Se présente-t-il une joie qu'on puisse recevoir, on éprouve ensuite un découragement nouveau, et l'anxiété accompagne toujours de semblables espérances. Quelle plainte se renferme dans nos soupirs involontaires ? Tout passe ; d'autres minutes amèneront d'autres promesses ou d'autres erreurs, et une autre minute enfin nous privera même de nos regrets. Sans doute, si on considère la suite et le continuel renouvelle-

ment des choses qui nous sont offertes, on pense que la vie doit être remplie de biens imparfaits, mais incontestables, et qu'elle peut satisfaire celui qui écoute la prudence. Cependant des exceptions multipliées accablent beaucoup d'hommes, et elles attristent ceux même à qui suffirait, à cause de leurs réflexions, un contentement paisible.

On peut supputer le nombre probable de nos jours; mais comment évaluer les rapports de cette durée avec nos sensations ou nos forces, et avec les motifs de nos entreprises? La jeunesse est impatiente, quoique le temps soit long à ses yeux, et c'est peut-être pour cette raison même : des passions indomptées ne sauraient beaucoup attendre un succès. Le moment viendra où les fantaisies de l'esprit, non moins exigeantes que celles du cœur, susciteront des desseins d'une lente exécution; il faudra s'y livrer comme si la vie n'avait point de terme, et c'est pourtant alors que nous en connaîtrons la rapidité. Ainsi, quand l'existence se montre durable nous nous conduisons à plusieurs égards comme si elle touchait à sa fin, mais nous agissons comme si le cours des choses s'arrêtait, quand déjà nous sommes alarmés de cette vitesse.

On s'était persuadé d'abord que la jeunesse seule était bonne; on confondait la maturité de l'âge avec

les approches de la caducité. Bientôt la jeunesse finit; mais d'autres habitudes se formeront, et elles pourront avoir aussi quelque douceur. Cependant cette sorte d'existence nouvelle, assez longue en effet, cessera de l'être pour nos espérances, dès que nous aurons compris comment s'échappent les années ambitieuses, mais pleines de trouble, dont nos travaux confondent les saisons diverses, et dont les semaines ne durent pas autant que les journées du premier âge. La plus grande différence, pour le bonheur, entre le commencement et le milieu de la vie est due aux entraves des relations humaines. On avait compté sur des événemens favorables, et on s'était promis des années fécondes; mais on reconnaîtra, sous la loi actuelle, que nos années sont courtes, que nos fins sont équivoques, que nos jouissances sont difficiles.

Il est des saisons qui nous paraissent trop rapides; elles n'accomplissent qu'en partie nos plus chères espérances. Il en est d'autres dont nous faisons un si futile usage que c'est pis encore; on ne peut comprendre qu'elles fuient, et rien ne rappelle qu'on les ait vu passer. Le travail qu'on s'impose, et le rôle qu'on voudrait achever, se compliquent sans cesse. On est mécontent de ce qu'on termine; on ne trouve importantes que les choses qu'il s'agit

d'entreprendre. Les perspectives se multiplient pour une longue suite de jours, dont nous voyons toutefois la perte continuelle : nous restons indécis entre le besoin d'user honorablement d'une liberté passagère, et le sentiment de la vanité de ce projet, entre les impulsions de la vie et les considérations de la mort. Négligeant de s'éclairer, comme si le temps ne pouvait manquer à l'esprit, on prodiguait d'autres forces qu'on croyait surabondantes. Averti maintenant des soins que la santé demande, ou trop certain des bornes du talent le plus hardi, retenu de toutes parts, on ne sent ses facultés que pour en accuser l'impuissance : le temps sert à faire ce qu'il faut, et non ce qu'on désire.

Quelquefois, après une manière de vivre qui paraissait vieillir la pensée, les circonstances deviennent moins importunes, et on sent se rapprocher le charme que l'ancienne ignorance avait nourri. Mais comment retrouver la liberté des premiers liens? On redoute et on occasione une froideur, une réserve, une indifférence que l'on ne comprend pas toujours. Peut-être n'est-il plus de voix qui nous réponde; peut-être n'est-il plus d'homme qui nous entende et qui nous aime comme nous voudrions être aimés.

C'est la facilité des mouvemens visibles et des mouvemens intellectuels qui fait le bonheur. Si vous

avez perdu cette activité surabondante, vous n'aurez que de froids besoins et des pensers inquiets. Lorsque la souplesse des organes favorisait une circulation plus libre, les idées étaient douces; plus flexibles, elles semblaient toujours nouvelles. Au contraire, dans une tête fatiguée par la méditation ou par les ennuis, des traces trop de fois creusées retiennent des idées trop fixes, et on veut d'autres plaisirs que celui de vivre. Le simple renouvellement des impressions habituelles n'a plus rien qui puisse entraîner, ou qui doive satisfaire.

Des douleurs sans prévoyance ne rendraient pas réellement malheureux : le malheur, c'est l'inquiétude. Responsables de nos entreprises, et dépendans des autres hommes, si ce n'est pour nous-mêmes, du moins à cause de nos proches, nous voulons des succès qui donnent de la considération. Ces suites de l'amour-propre, et même de l'honneur, prolongent le trouble de l'ame de momens en momens. Au milieu de la témérité du jeune âge, on avait résolu de se faire hautement approuver; mais quand on approche du jour suprême, du jour des clartés sinistres, tout devient étranger, tout, jusqu'au vain blâme des hommes.

L'existence sera soucieuse lorsqu'elle s'affaiblira. En sortant du néant, on se réjouissait d'être; en ré-

trogradant vers les ténèbres, on n'a plus aucun enthousiasme. C'est une course que la curiosité animait. Au retour, on ne rencontre nul prestige : on n'est occupé que de sa lassitude, et on ne marche que par nécessité.

En vain les forces subsistent. Une santé que les précautions maintiennent diffère trop de celle qui se réparerait d'elle-même. Sans être souffrant, on doute de soi ; on n'oublie point que des dispositions inquiétantes deviendront irrémédiables. Obsédé par une multitude de soins, on a perdu la candeur, la simplicité du contentement.

La connaissance des hommes, ou l'empreinte des chagrins, ont pu éloigner l'amour, et quelquefois l'amitié même. L'amitié ne serait parfaite que chez ceux qui seraient à la fois vertueux et libres. Qui d'entre nous sera libre au milieu de ses jours? Des hommes nés pour porter ensemble, pour alléger un double fardeau, se rencontrent trop tard. Vingt ans auparavant, ils n'étaient pas d'un autre caractère ; mais ils avaient plus de confiance, et les fortes pensées du tombeau ne les avaient pas distraits, à leur insu, de tous les biens d'une vie périssable.

Les rides commencent. Ce signe de la détresse humaine est l'égal fruit du rire et de la douleur. L'affliction extrême et la joie insensée n'appartiennent

qu'à l'homme, à l'homme dont les voluptés imprudentes finissent par des gémissemens. Immodéré dans ses désirs, immodéré dans ses souffrances, abattu ou présomptueux, il s'efforce pourtant de se composer un visage tranquille. Mais cette prétention même sera une peine d'esprit. Avant d'abandonner ce qui fait notre orgueil, nous montrerons sur notre front les soucis qui nous oppressent; tous nos traits annonceront ce que la gloire coûte, et ce que les passions exigent.

Ce qui rend notre condition froide et triste pour les moins tristes des hommes détrompés, ce n'est pas précisément la vieillesse, mais la place que la vieillesse occupe dans le cours des ans. Composée des mêmes journées, la vie humaine serait plus douce, si, au contraire, l'insouciance, ou du moins l'espoir, succédait aux craintes, et si généralement les forces ou les désirs survenaient après les infirmités. Lorsque le jugement doit être plus exact, lorsque la raison paraît moins incertaine, d'autres facultés commencent à s'éteindre : nous demandons quel est le but d'un perfectionnement assez tardif pour rester toujours incomplet. Quand les matériaux seront enfin réunis, la main sera infirme. Se trouve-t-il en nous quelque parcelle d'une substance qui, par son affranchissement, se rapproche de la perfection pri-

mitive? Lorsque le juste meurt, son intelligence va-t-elle s'unir à tout ce qui est beau dans l'ordre universel, ou du moins continue-t-elle à vivre particulièrement? S'il en est ainsi, la loi du monde est sage, heureuse, admirable; mais connaîtrons-nous enfin la vérité que nous cherchons partout, malgré nos faiblesses?

Celui qui se plaint de la désirer trop et d'avoir perdu l'insouciance des esprits incultes, paraît méconnaître les avantages obtenus dans ces recherches. Les mouvemens, les combinaisons, les mutations des êtres lui indiquent des mystères qu'il ne voudrait point cesser de pressentir. Cependant que produiront en lui ces généreuses pensées? lui resteront-elles? Ne se félicite-il pas d'une grandeur imaginaire? Si nous devons finir, où est la valeur d'un rêve que le hasard commence et que le hasard détruit? Si nous devons mourir, de quel prix est cette raison, cette ame que les plaisirs trompent, et que les vertus ne consolent qu'imparfaitement? Que fait cette ombre à la surface de l'abîme? Qui lui a interdit de n'être pas, et l'a évoquée pour la maudire? Un pouvoir dont elle ne sait rien, un souffle la produit sur la scène incompréhensible, et la laisse retomber pour jamais.

Il ne sera pas accordé aux hommes de descendre

en paix dans l'oubli : l'amertume de la mort est devenue leur partage. Dès que nous avons vu la tombe se refermer sur ceux qui nous étaient chers, nous ne savons plus en détourner les yeux. Désormais nos propres desseins ne nous séduiront pas ; les événemens ne nous intéresseront guère, et les faveurs du sort nous donneront peu de joie. Quelque éloignés que nous puissions être du moment suprême, certains de mourir, nous regardons déjà le cours du monde comme on le voit quand la dernière heure se présente. Il n'est plus pour nous de jouissances véritables ou de travaux sérieux. Les doutes sur des objets essentiels devenant chaque jour plus pénibles, quelquefois le courage de vivre se perd à cause de cette conviction accablante qu'il y a de l'incertitude dans le devoir, et qu'on ne fait rien de vraiment utile. C'est alors que commence l'ennui profond et irrémédiable, l'ennui dont le principe subsiste au-dedans de nous.

La curiosité même pourra s'épuiser. L'aspect du monde est monotone pour des esprits dont l'activité diminue. Lorsque vous commenciez à observer les incidens si divers en un sens, dont la vie se compose, vous n'aperceviez que des différences, et elles vous intéressaient ; mais aujourd'hui vous reconnaissez que le changement des temps, et même des lieux

ne vous ranimera pas. Celui qui a beaucoup médité conserve rarement un désir impérieux de voir d'autres saisons, d'autres journées, d'autres siècles. Quand un vent favorable aura dissipé les brumes, d'autres vents amèneront d'autres nuées. Les ténèbres et le jour se succèderont encore; les orages feront tomber les fleurs, et les frimas remplaceront les orages. Les passions turbulentes ou le triste égoïsme rendront toujours l'homme funeste à l'homme. Nos champs fertiles en misère redemanderont des sueurs, du sang, des larmes, et quand les peuples auront démoli les cachots, les peuples les reconstruiront.

C'est un soin pénible de se conserver sans but, c'est une fatigue de se soutenir debout sur un sol mouvant. On peut sentir alors un secret besoin de cesser d'être, comme à la fin d'une journée laborieuse on demande le repos de la nuit. Quand on n'attend plus rien qui soit inconnu, quand la nature paraît stérile, on s'arrête à l'examen du passé; les idées deviennent uniformes, et néanmoins les habitudes ressemblent à des assujétissemens. Alors de nouvelles circonstances ne paraissent annoncer que des périls nouveaux; la solitude est muette, et l'imagination ne rencontre plus que d'étranges images. En observant les années écoulées, on en voit les innombrables fautes. On n'aperçoit que du temps con-

sumé sans objet, et, en considérant ce que peuvent d'autres hommes, on se dit qu'on aurait dû faire beaucoup lorsqu'on avait de l'espérance.

Par des raisons semblables, une jeunesse malheureuse prépare quelquefois une vieillesse moins sombre, et, plus le sort a été contraire, moins on se fera de reproches au dernier moment. Ne vous indignez pas de ce que vos jours furent inutiles selon les hommes. Avec plus de prospérité qu'eussiez-vous accompli ? Quel doit être le pouvoir de celui que l'empire du monde laisserait sans jouissance, et qu'une épine condamne à la douleur? Perdez avec plus de résignation des facultés dont l'emploi n'était pas vraisemblable, et des forces que l'erreur publique aurait souvent prodiguées. Ceux qui ont assez tôt connu l'infortune ont appris à se contenter de ne pas souffrir; ou s'ils sont dans l'affliction, ils se proposent de rester tranquilles et patiens. Lorsque jeune encore on éprouvait des peines, on pensait que les maux d'un autre âge seraient au-dessus de tous les efforts; on n'avait pas senti que notre détresse même, en nous conduisant au renoncement, nous ménageait un asile.

C'est la vieillesse de l'homme pervers qui sera inconsolable. L'insensé avait reçu de la passion une énergie apparente; mais aujourd'hui tout lui échap-

pe, et il se voit sans refuge. Dans de pareils instans que reste-t-il des désirs qui nous subjuguaient? Le prestige qui faisait de nos intérêts présens notre unique pensée, où est-il lorsque la terre se refroidit sous nos pas, lorsque la marche est timide, la main tremblante, et la respiration incommode, lorsque la parole même devient difficile, lorsque le matin n'a plus de fraîcheur et le soir plus de sécurité? Il n'appartient qu'au sage de conserver une ame ferme dans un corps débile, et de garder le sentiment de la dignité humaine quand le front s'abaisse, quand la mémoire se trouble, quand un dépérissement certain ne laisse plus qu'une attente redoutable.

Soit que le juste lui-même doive mourir réellement, soit qu'il puisse revivre, son ame timorée est du moins exempte de terreur. En effet si l'avenir nous est refusé, nul ne pourra gémir de cette perte immense. Que regrette-t-on quand rien ne subsiste? Il pouvait être beau d'exister; n'exister plus est indifférent. Et, au contraire, si une vie plus forte nous est destinée, si notre espoir religieux n'est pas un signe de démence, si l'harmonie de la pensée n'a pas été un leurre continuel, subissons avec calme le changement qu'il a fallu prévoir. Cet instant solennel dévoile enfin l'existence vraie dont nous séparait l'illusion du monde. Les lueurs sont dissipées; la,

clarté impérissable n'est plus inaccessible. Le bonheur d'admirer à jamais de vastes parties moins inconnues de l'œuvre divine, ou peut-être celui de communiquer, dans l'espace, avec tant d'esprits généreux qui s'efforcèrent de marcher sur les traces célestes, ces pures jouissances seront plus intimes que ne l'étaient ici d'heureux pressentimens, au milieu des suaves odeurs, ou des voix mélodieuses, sur le rivage embelli par les feux du matin.

XXXV.

RÉSIGNATION.

Nos jours se composent de travaux uniformes, et de soins opiniâtres, ou de mollesse et d'inaction. Ces vicissitudes inquiétantes par elles-mêmes, et d'ailleurs mal réglées, irritent notre humeur, ou détruisent nos forces. Il est aussi question d'un éclair de plaisir : apparemment c'est pour l'enfance du cœur. La paix jointe aux lumières sera le partage d'un homme dans toute une province. Quant au contentement, on le cherche, on l'espère même ; peut-être

l'obtiendrait-on, si la mort ou la décrépitude ne survenaient auparavant.

La vie était bonne, et on lui trouve encore des douceurs que la raison ne saurait méconnaître. Mais il importe que l'imagination, renonçant aux écarts, et servant elle-même d'asile contre les peines, anime seulement le repos que l'ame peut conserver quand elle est restée pure.

On s'effraie de ne plus attendre une prospérité imposante; on se demande quel usage on fera de ses facultés. C'est souvent une erreur; souvent il s'agit moins d'occuper au dehors ce génie débile et superbe qui retomberait toujours dans une nouvelle impatience que de parvenir à le distraire sans l'égarer. Quand le prestige n'est plus, il reste le sentiment de l'ordre, quelques habitudes, un peu de curiosité: ce doit être assez pour arriver au dernier moment, et c'est ainsi que la loi impénétrable s'accomplira.

Quand les plaisirs vagues que l'inexpérience multipliait, commencent à s'éloigner, c'est à peine si des chants romantiques, ou des sites d'un aspect imposant, peuvent rappeler du moins ce que nous aimions avant les longs jours de notre servitude. Ne prétendez plus qu'une admiration nouvelle dissipe vos regrets (W). Les rapports des objets visibles seront moins bien sentis de jour en jour : ce

tact si précieux suppose une harmonie intellectuelle rarement troublée.

Cependant, que vous manque-t-il pour recevoir de vives impressions? Votre ame n'est pas refroidie, mais la vue des choses humaines l'a remplie d'une secrète inquiétude. Au pied des Alpes, près de Clarens, vous entendez les vagues, ou plutôt vous en cherchez le souvenir : c'est là que vous étiez lorsqu'un espoir vous restait. Comment reconnaîtriez-vous avec joie l'indice de plusieurs mouvemens qu'il a fallu réprimer, le charme attaché à des désirs que vous ne conservez pas, et les heureux signes d'une parfaite convenance si difficile durant vos journées asservies?

A la vue de Clarens, devant les premiers rochers du Valais, auprès de Villeneuve, Chillon s'avance dans le lac, et tient pourtant au rivage. Cet ancien manoir, presque à l'extrémité d'une plaine d'eau, qui, dix lieues plus loin, finit sous les nuées légères du couchant équinoxial; ce château helvétique eut ses cachots d'état, sous les lois de Berne. Là le prisonnier, au dessous du niveau des ondes, n'avait pas même l'espoir de s'évader en perçant le roc. C'est ainsi que maintenant vous voyez Chillon. Jadis, lorsque vous admiriez la position de ces tourelles, vous ne saviez pas qu'elles eussent été un

monument des souffrances et des inimitiés des hommes. Cherchez au-delà du vaste Océan quelqu'autre rive, quelque asile où des frères ne soient pas les ennemis de leurs frères, un lieu dont nul ne sache bien l'histoire, une île que n'ait aperçue aucun voyageur, quelque Formose, quelque Ternate, demi-imaginaire. Vous y conduirez quatre ou six cents familles. Vous leur proposerez une véritable union, une pensée morale, désabusée, profondément religieuse, une loi sincère, des coutumes libres, simples et durables peut-être. La vérité devant Dieu, la retenue par respect pour l'homme, prolongeront du moins, pendant plusieurs générations, le difficile oubli des faux biens. Là, on aura une patrie. Les autres hommes en ont-ils, et, sans patrie réelle, ne végète-t-on pas toujours privé d'une des plus douces harmonies de l'existence? Vous resterez au milieu de ces insulaires. Quand votre vie s'éteindra, ils ne diront pas : le sage est mort. Ils sauront que le sage n'existe pas, et ils diront mieux; ils répèteront avec regret : notre ami n'est plus ici. — Non, quittez ce songe inutile et peu sensé. La nature n'a pas voulu qu'il y eût un port dans le perpétuel naufrage; les navigateurs européens ont la mission de tout ranger sous le niveau de la mitraille ou des tarifs. Laissez Formose et Ternate ; même au

loin tout ce qui existe aujourd'hui gémit sous le soleil. Portez vos regards plus loin encore : ce qu'on ne peut plus connaître fut heureux sans doute. Interrogez les vieux jours, les jours incertains de l'Imaüs et de la haute Afrique. Cependant pourquoi d'autres âges auraient-ils été sans excès, sans haine, sans larmes? Croyez que l'ordre et le bonheur apparurent toujours dans un grand éloignement. C'est à nous de comprendre que notre vie sur la terre n'est qu'un laborieux mouvement d'espérance. — Mais le froid du soir devient incommode. Sortez, pour la vingtième fois, de votre songe chéri. Levez-vous ; il faut rentrer dans Villeneuve : on va fermer les portes.

XXXVI.

MÉLODIE GÉNÉRALE.

Il est une langue que les hommes ne connaissent pas tous, et qui devient presque étrangère dans plusieurs contrées : on en perd l'intelligence quand on néglige d'en écouter les accens. Subjugués par la société, vous ne recevez plus ces impressions trop éloignées de vos habitudes; à peine êtes-vous dans l'âge de la force qu'une sorte de débilité morale semble vous ôter pour jamais cette faculté de pressentir l'inconnu, et d'entrevoir l'invisible.

C'est à la fois une faiblesse et un malheur, de

n'aimer, de n'admirer que l'œuvre humaine, et de se croire, lors même qu'on pense observer le monde, le centre ou le but de tout ce qu'il renferme. Plus heureux celui qui, se sentant subordonné dans l'univers, s'attache à ce qui nous apprend, à ce qui nous redit que l'ordre réel subsiste. Ce langage invariable, cette mélodie élevée prolonge en nous, comme une dernière impulsion de la jeunesse, des dispositions flexibles, et qui, en paraissant illimitées, font mieux sentir le prix de l'existence.

Les pensées romanesques séduisent entièrement des esprits faibles, ou des caractères inconsidérés; elles plaisent beaucoup lorsque l'imagination est vive sans étendue. L'expression simple sera mieux saisie par la véritable sensibilité. Entraîné dans l'espace, avec quelque témérité peut-être, mais sans trop se hasarder sur les confins d'un monde chimérique, l'homme de génie s'arrêtera aux convenances qui pourront offrir quelque idée des lois premières.

Dans la marche générale, le pénible mouvement de nos sociétés n'est sans doute qu'un écart, et ces futilités, ces étroites conceptions ne doivent prévaloir que pour un temps. Nos disputes proviennent surtout de cette irrégularité fondamentale. Mais si quelques-uns d'entre nous rejettent les passions, et conservent l'indépendance de l'ame, ils s'entendront

dans un langage que la foule ne devine pas. Ils se reconnaissent quand le soleil d'automne écarte les brouillards, ou bien quand la vaine gaîté des chansons au milieu des murs d'une grande ville, en retrace les misères un peu au loin, sous le soleil de l'été, vers la fin du jour.

Quelque tristesse se mêle généralement à l'impression que peuvent faire des voix placées à une grande distance, et variables comme le mouvement de l'air. Cet éloignement rappelle celui des heures, et il semble que ces voix aussi nous laissent pour jamais : en s'affaiblissant elles renouvellent le sentiment confus de nos pertes. Si, au contraire, pendant l'ardeur du jour, il arrive qu'on s'assoupisse, à l'extrémité d'un parc, devant des champs et des prairies dont quelques travaux interrompent le silence, ce ne sont plus les choses qui s'éloignent : nous-mêmes nous les abandonnons. En les oubliant doucement, nous les quittons pour un plus sûr repos, et il restera de cette minute si courte un souvenir qui de temps à autre se présentera dans toute sa puissance durant la saison féconde. Quelquefois, à l'entrée d'un sommeil plus profond, à l'instant même du passage, il est pour nous un trait de lumière, une trace de bonheur, un aperçu dont la rapidité fugitive borne seule l'immensité. Cela sem-

ble étranger à tout ce que nous savons, étranger à tout ce qui passionne; cela tient de la connaissance absolue, et de l'affection illimitée. En serait-il ainsi du détachement de la vie actuelle au dernier moment de notre fatigue sur la terre?

Pour les hommes, et sans doute pour toute espèce d'une organisation à peu près semblable sur les planètes, la nature a deux principales expressions, parce qu'il est deux pensées en nous, celle de l'être actif, ou très-circonscrit, et celle de l'être intelligent, ou participant de l'infini. Environnés des signes de la mort, nous accueillons à la hâte quelques amusemens dont rien ne restera. Mais aussi nous nous voyons soutenus durant un jour par la vie générale; nous croyons dès lors qu'elle pourrait devenir plus féconde pour nous, et que le monde pourrait nous être ouvert de degrés en degrés. Ces deux considérations nous paraissent d'accord l'une et l'autre avec tout ce que nous voyons. Nos désirs ou nos sollicitudes interprètent ainsi le mot solennel, le seul mot vrai, et pourtant toujours obscur, que répètera sans interruption le phénomène resplendissant et caché.

La violence des vents, la pesanteur des nuées orageuses, le murmure des feux souterrains, ou même les pas pressés du mulet qui gravit les col-

lines en traînant des fardeaux, et la plainte du cerf arrêté dans sa fuite, et la longue plainte de l'homme passionné, ne sont que les bruits de ce qui est maintenant. Mais le léger souffle de l'air avant l'aurore, mais le vol d'une mouche industrieuse, et le chant du bouvreuil sur l'épine fleurie, et la marche confiante d'un homme qui a plus de candeur que d'expérience, ce sont des indices de ce qui devrait être; ce sont des traces d'un premier dessein, des témoignages de la volonté majestueuse qui soutient toute chose, des mouvemens de la vie céleste que nulle catastrophe n'a pu éteindre. Cette parole habituellement sévère, qui n'apporte de l'abîme que des consolations secrètes, cette notion peut-être séduisante, et indéfinissable peut-être, semble annoncer l'accidentelle imperfection des globes, de grandes difficultés dans une harmonie plus vaste, un monde agité, image passagère de l'ordre indestructible, un monde dérangé, troublé, affligé, mais conservant encore, sous le voile des temps, quelque beauté primitive.

XXXVII.

MONTAGNES.

Sur les pentes méridionales de monts élevés, près de la dent de Mulhacen, vous êtes vers le soir au pied des rocs où s'arrêtent les nuages. Déjà la lumière abandonne les vallons, et l'obscurité s'étend sur la mer qui vous sépare du sol des Africains. En parvenant jusqu'à vous, entre les faibles tiges de l'yeuse, les clartés du couchant colorent plusieurs sommets inaccessibles, au-dessus des précipices dont le fond ne se distingue plus. Vous vous rapprochez ensuite du rivage, autant que le permet dans la nuit l'aspérité des lieux. Mille pieds plus

bas les ondes roulent et se brisent sur la grève inégale. Ainsi que les familles des hommes, les vagues expirent sans cesse, et sans cesse ce mouvement change pour renaître : c'est à jamais un vain bruit.

Dans les terres basses où toute communication paraît aisée, le premier aspect sera gracieux peut-être; mais, par un contraste invariable, tout y paraîtra faible ou monotone. La charrue qui soumet ces dociles contrées semble y ouvrir un sillon de larmes, et la plaine se couvre de la misère de celui qui laboure en gémissant. On s'y agite avec effort dans une atmosphère surchargée d'exhalaisons impures; on y éprouve une sorte de vertige à cause des soupirs de l'espoir trompé. Mais au milieu des monts incultes un accord plus sévère, un solennel repos font oublier le temps, et aggrandissent la pensée. La vue pénètre dans un monde plus sombre et plus vaste, dans l'immensité des cieux. Quelquefois tout reste muet auprès de nous, et il semble qu'une voix tranquile, venue des profondeurs de l'espace, revèle un ordre plus grand, une puissance plus généreuse, une beauté plus constante.

Les hauts sommets furent vénérés comme les premiers asiles de l'homme au temps des désastres. Les eaux se sont abaissées depuis, et beaucoup de volcans sont éteints; mais l'homme trop múltiplié dans

les plaines, est incommode à l'homme. Cettesujétion nouvelle, et des zônes plus froides conseillent aujourd'hui des retraites plus cachées. S'il est quelqu'un dont la paix, dont la force soit le caractère, s'il est quelqu'un que la vérité soutienne, et qui sans prétendre qu'on l'applaudisse, ait choisi de ne rien souffrir, et de vivre durant toutes ses heures, qu'il s'avance dans de hautes vallées, qu'il s'arrête pour jamais dans des gorges oubliées. Il en est même au milieu de l'Europe : il en est dans les Alpes, et jusque dans les monts Ibériens, comme dans l'Atlas.

Pasteurs de Glaris, et du Blimlis et du Brenner, vos fils seront long-temps semblables à vous, ainsi que vous l'êtes à vos ancêtres, dans votre patrie silencieuse. Vous êtes restés comme un monument des anciennes mœurs, des penchans naturels, et de plusieurs vérités obscurcies par une science dont les écarts fatiguent l'esprit au lieu de le féconder (X).

Là, tout est simple, tout est durable. Heureux montagnards, vous n'avez d'empire que pour vos besoins ! Là, il n'est rien que la vanité des mortels ait fait. Le cours du temps a seul abattu et renouvelé les bois. Les torrens paraissent sortir des nuages, et fuir au hazard. Entourées de ces glaciers qui se fendent, de ces rocs qui s'écroulent, de ces neiges que virent d'autres générations, quelques val-

lées fertiles nourrissent des hommes à qui suffisent leurs vieilles habitudes : ils naissent, ils meurent dans la même retraite, à côté de ces ruines sauvages amoncelées par un perpétuel hiver.

Hommes libres ! vivez ainsi. Hâtez-vous ; le jour se prépare où cette nature robuste s'affaiblira. Tout sol sera façonné, tout homme sera énervé par l'industrie humaine. Le Madécasse connaîtra les arts de l'Italien, et le Kirguisé aura les mœurs du Siamois. On retrouvera sur les rives de l'Irtich les palais du Tage ou de la Seine, et ensuite les pâturages du Méchassebé deviendront arides comme les sables de Barca.

Le feu sans cesse reproduit par nos mains, en dénaturant, en subdivisant les corps, en consumant les germes, peut altérer l'organisation végétale, et troubler sans retour les espèces animées. D'autres causes plus décisives, effets des lois premières, indiquent déjà le moment où l'harmonie sera interrompue, où la fermentation s'éteindra. Immobile, sèche et froide, la surface de la terre sera toute minérale. Les stériles débris du monde de l'homme circuleront dans l'espace, jusqu'au siècle tardif qui en dissipera la poussière pour former des globes nouveaux, sur lesquels l'ordre inconnu établira des plaintes nouvelles et de nouvelles espérances.

XXXVIII.

DE LA RÉALITÉ INVISIBLE.

Autrefois, sur ces mêmes pentes des Alpes, vous avez vu arborer d'autres étendards et suivre d'autres coutumes. Ce jour ne vous semble pas ancien, parce que vos heures consumées depuis, sont restées inutiles; cependant, ceux qui viennent de sortir de l'enfance, regardent les vicissitudes de ce pays comme des faits du vieux temps.

Mais dans les retraites plus reculées du montagnard, dans ces démeures libres et pauvres, qu'y a-t-il de changé? Le sol presque indomptable y con-

serve sa rudesse, et le calme de ces hommes certains de leur peu de puissance, a quelque chose d'imposant, ignoré d'eux-mêmes.

Un jour, vous étiez auprès des sources de l'Isère. La clarté du matin brillait sur les rocs arides, sur les toits des chalets, sur les cailloux emportés par les eaux. Vous avez parlé à des hommes qui vivaient sans inquiétude. Vous marchiez sur l'herbe courte des hauts pâturages; vous avez entendu la chute des neiges, le brisement des glaces et les chants du désert.

La rareté de ces bruits dans l'espace est un avertissement de l'erreur qui nous captive sous la loi du temps. Le passé se détruit. On n'a, pour l'avenir, que des conjectures. Le présent qu'on cherche entre ce qui surviendra peut-être et ce qui a disparu n'est qu'un moment indiscernable, une séparation imaginaire.

Tout peut se réduire à l'inexplicable entraînement d'une pensée personnelle. La matière ne serait qu'un milieu fantastique afin d'isoler les diverses émanations de l'esprit sans bornes.

Nous calculons des rapports, nous comparons des figures, nous transposons des molécules; mais nous n'avons aucune idée de l'essence des choses. Nulle force ne sera comprise, et nulle substance visible

n'est démontrée : au milieu du monde accidentel nous découvrons seulement ce qui serait encore, si rien de périssable ne se reproduisait.

Toute cause connue est subordonnée, toute forme change ; sous la loi inexorable, toute durée s'écoule sans retour. De la perte nécessaire des êtres qui vieillissent, se compose à jamais la nécessaire jeunesse du monde.

Le songe actuel, l'ordre imparfait s'évanouira pour chacun de nous. Si d'autres temps nous sont donnés, ces temps expliqueront successivement le désir qui nous agite, et, après le trouble de tant d'illusions, l'inaltérable vérité qu'on oubliait derrière ces voiles, sera seule manifeste.

XXXIX.

L'INFINI.

Plusieurs livres sont utiles, et pourtant un livre nous manque. L'on en trouverait quelques pages dans les préceptes des vieux législateurs, dans les discours des hiérophantes, dans les hymnes et les poèmes sacrés de l'Orient. Il ne contiendrait que ce qu'il importe de ne jamais oublier. Pourquoi durant une suite de siècles ne l'a-t-on pas écrit, ou s'il a existé, pourquoi les nations l'ont-elles laissé périr?

Ainsi les hommes qui ne peuvent rien faire d'imposant, négligent encore une sorte de grandeur

proportionnée à leur faiblesse. Nous nous agitons avec autant d'impétuosité que si nos heures étaient fécondes, mais nous prenons peu de soin pour que l'ordre nous soutienne; nous nous attribuons l'empire, et nous ne savons pas même ennoblir notre dépendance. Qu'avons-nous fait depuis que la parole nous a été donnée? Que de sujets d'étonnement! Quelle proportion entre ce qui doit être et ce que nous approuvons chaque jour, entre notre monde et le monde sans limites, sans erreurs, sans décadence?

Sur la terre même, quelque chose fut accordé à l'homme pour entretenir avec force ce besoin d'impressions nouvelles, ce désir qui le charme et le tourmente, qui lui donne du malheur et du génie; c'est la vue des constellations inconnues jusqu'alors. Passer des bords de la Tamise aux mers du Japon, sans beaucoup changer de latitude, ce ne serait rien voir qui surprît : le ciel de Méaco ressemble à celui de Windsor. Mais d'ici au Mozambique tout est changé; la croix du Sud annonce que le regard s'introduit dans une autre partie de l'univers.

Retenus sur le globe, sur cette masse, comme une pierre sur la rive où les flots la promènent sans pouvoir la soulever, nous croyons avoir en nous l'unique mesure, et nous voyons dans les bornes de

nos sens les bornes du monde. Néanmoins les astres fuient, le feu se propage, la lumière traverse l'espace. Pendant que nous aspirons une fois l'air qui retarde notre dernier soupir, des forces étrangères peuvent achever leur travail; mais avant qu'un autre ouvrage, également inconnu de nous, soit seulement ébauché, notre race entière s'écoulera. Les mortels s'avancent avec enthousiasme, et se retrouvent au même point : ils se consument en efforts toujours réprimés par eux-mêmes, et c'est pour consacrer la mémoire de leurs calamités qu'ils élèvent des monumens.

Lorsqu'un Grec plus éclairé que ses compatriotes, et commençant à pressentir les dimensions des corps célestes, supposa que le soleil pouvait être aussi grand que le Péloponèse, ce fut un triomphe pour une multitude de gens d'esprit; ils méprisèrent hautement les aperçus trop hasardés de cette philosophie qu'on se lassait déjà d'appeler divine. Mais ensuite un verre donné par le hasard, ou bien des calculs que chacun peut aujourd'hui comprendre, nous ont montré la longueur des routes du monde, et nous avons pensé que dix mille fois mille siècles ne conduiraient pas le vol d'un aigle à l'extrémité de la portion des choses qu'il est permis d'entrevoir. Cependant les lueurs de ces lieux reculés parviennent jusqu'à notre œil,

et il contient pour ainsi dire une partie des cieux. Plaignons l'homme assez vulgaire pour n'éprouver aucun changement dans ses inclinations après avoir considéré la profondeur des régions sidérales, pour ne pas sentir chanceler l'ascendant des idées communes, pour ne pas songer du moins au miracle de notre petitesse.

Quelquefois nos facultés semblent tenir de l'infini ; mais cette étendue même nous attriste parce qu'elle est inexplicable en nous qui passerons sans sortir de notre ignorance. Afin que le don de la lumière éclairant pour nous l'espace, n'exalte pas nos prétentions, il est des hommes aveugles. La vue, cette merveille que des accidens détruisent, n'était apparemment ni difficile, ni essentielle. Il est aussi des hommes ineptes, et il est des hommes livrés à leurs passions. Vainement, pour eux, les combinaisons de l'être, ou la moralité des actes volontaires, vainement les plus grandes pensées se présentent : toutefois la nature subsiste. Cependant s'il arrivait qu'un jour nul œil ne la vît, et que nul mortel n'aimât à la contempler, existerait-elle encore ? Pourquoi les choses seraient-elles maintenues si toutes ces images ne suscitaient dans aucune ame, avec le sentiment des facultés de la vie, quelques idées générales. Mais ce spectacle, ce prodige, quel

est-il à l'égard des hommes? leur vue et leur pensée auront-elles des conséquences heureuses dans le plan du monde? Pour qu'il soit bon d'avoir regardé ou d'avoir réfléchi, il faut agir ensuite, il faut modifier ce qu'on a su connaître : c'est en proportion du pouvoir que la science devient utile.

De quelle manière la vraie connaissance, la force irrésistible produit-elle la volonté chancelante, la connaissance égarée dont se compose notre vie morale? Les plantes paraissent douées de quelque sentiment, ou même de quelque intention; mais elles ne choisissent pas l'occasion de sentir, et elles ne sont pas émues au point de former des désirs, des associations, des projets. Si l'animal possède des organes plus souples, son instinct qui reste susceptible de repos, ne cherche guère de nouvelles analogies : le singe le plus adroit écoutera stupidement une lyre, et flairera inutilement une rose (Y). Un homme isolé n'en saurait pas davantage; il faut une grande impulsion, et pour qu'elle devienne générale, sans doute il faut avoir à suivre un chemin ouvert depuis long-temps. Otez la parole, l'homme actuel n'est plus. Pour arriver à la parole, que de siècles peut-être d'une industrie communiquée accidentellement. Les forces étant toujours actives, plusieurs produits sont incalculables; mais, dans la na-

ture, presque tout paraît livré à l'occurence; et nul être ne doit avoir une destination absolue.

Autour de chaque demeure planétaire, une région nébuleuse peut intercepter en grande partie la vue des choses éloignées. La lumière s'est réservé quelques issues par où descendent des clartés suffisantes pour avertir notre imagination. Celui d'entre nous qui se trouvera placé favorablement plongera ses regards dans l'espace céleste; mais ne pouvant changer de situation, il ne discernera qu'un petit nombre de mouvemens. Et qui sait encore si on est éclairé, ou si on n'est que surpris.

Nous ignorons le but général; mais ignorons-nous l'inutilité de nos vues personnelles, et au contraire, la perpétuité des desseins plus vastes selon lesquels nous pourrons être conservés comme des instrumens. Cherchons l'ordre; négligeons toute autre affection. Que la justice donne quelque dignité à notre attitude passagère. Faisons ce qui semble conforme à notre nature, ce que peut demander l'harmonie universelle : le reste n'est qu'un jeu dénué d'importance.

Si vous vous séparez des hommes, si nulle prévention ne vous entraîne, si vous n'êtes plus troublé par des rumeurs ou des applaudissemens, il vous sera impossible de découvrir une différence sérieuse

entre l'hindou obscur qui triomphe dans une partie d'échecs, et Tchinghis qui triomphe dans le jeu des batailles. Le kan Tchinghis est immortel, dit-on; mais comment savoir ce que c'est que l'immortalité chez une espèce fragile, et sur un globe dont la poussière sera dispersée. Les syllabes d'un nom qui rappelle de hardis exploits résonnent un peu plus long-temps; mais quand on parle en face d'un écho, n'obtient-on pas un semblable avantage sur celui qui se place dix pas plus loin. Ce bruit a des bornes, et même des bornes actuelles. Il n'est pas un de ces hommes satisfaits d'eux-mêmes, pas un qui jamais ait commandé sur toute la terre, et dont le regard superbe ait embrassé jamais cette étroite enceinte. Notre renommée s'arrête sur le sol même qui nous porte. Dans les états d'un conquérant, des pâtres, des laboureurs même ne savent pas s'il est au monde. C'est un potentat, s'écrie-t-on. Mais la condescendance de tant de peuples, aura-t-elle ajouté à la pompe de ces jours héroïques autant de plaisirs qu'un porte-faix en rassemble dans une année? Combien est faible la charpente du corps de l'homme! Bientôt elle ploie et tombe dans le sépulcre. Si nous voulons nous attribuer quelque grandeur, évitons du moins cette folie de ne pas avouer notre infirmité.

La terre même n'est qu'un globule lancé dans

l'espace, et dont la ruine tardera quelques instans. Tout auprès se balance cette parcelle sphérique, cette lune dont les seuls habitans de la terre dessinent les ombres, et mesurent les précipices. Industrie des modernes! n'est-il point d'expédient pour visiter durant une heure ces lieux qui s'offrent à nous, pour commencer ainsi des recherches nouvelles, pour cesser d'observer des formes toutes analogues? Il semble qu'on pourrait franchir cette distance; cependant l'air manque, et l'obstacle est invincible.

On répéte ici avec emphase les mots de travail, de génie, de succès: on nourrit ainsi notre présomption. Mais que reste-t-il de Pythagore? Des acclamations lui rendront-elles autant de sentiment que vous en voyez au moucheron, un quart d'heure avant qu'il périsse? Qu'avez-vous fait des cendres d'Oannès et de Zamolxis? La vie est un éclair dans la nuit; mais on veut retenir cette fuite, et on se promet de l'éclat dans cette obscurité.

Ces projets si graves qui nous trompent nous-mêmes, tromperont-ils notre froide destinée sur cette terre abandonnée, ainsi que tant d'autres, dans le silence des cieux? Les divers mondes qui s'approchent ou s'éloignent sans cesse, ont-ils quelque idée de nos mouvemens? Et ici même où on suppose que

nous régnons, quelle trace laissons-nous? La muette oscillation de cette boule qui nous porte n'a pas été dérangée par nos élans belliqueux, par notre enthousiasme aux champs d'honneur, par les plus ardentes journées de nos glorieuses funérailles.

Qui de nous a été frappé de l'immensité des choses! De combien de vitesse nouvelle nos projectiles auraient besoin pour parvenir en un siècle auprès du globe le plus faiblement éclairé qui circule autour de notre soleil! Où finissent les autres astres dont nous apercevons les premières lueurs? Par quels chiffres avons-nous compté les demeures planétaires où la nôtre ne sera pas connue? Savons-nous surtout par quelle raison qui, seulement entrevue, changerait l'aspect du monde, et peut-être les entiment de nos destinées, par quelle raison décisive les surfaces habitables occupent si peu de place dans l'espace? Sur l'une d'elle, derrière des nuages, nous avons l'art de former d'ambitieux désirs, et de nous promettre mutuellement l'immortalité!

Ces rapports et ces contrastes, qui doivent caractériser à jamais le plan du monde, n'ont-ils point, pour accabler l'imagination, pour montrer le néant de l'homme, des moyens plus effrayans encore, et plus reculés dans l'abyme? Sans doute ce n'est pas à la matière à ne connaître aucune limite. La nécessaire

multiplicité des formes, cette diversité des conceptions sera plus près de l'infini dans notre pensée que ne l'est à nos yeux l'étendue positive. Si nous comparons auprès de nous le moucheron à la baleine, la chenille au lion, le renne au polype, la différence paraît extrême, et pourtant ce doit être, dans l'ordre général, une sorte de ressemblance : nous ne voyons ici qu'un peuple, le peuple de la terre.

Les modifications terrestres de la forme commune, ces nuances dépendent du séjour dans l'air, ou dans les eaux, de la proximité du pôle, et sans doute de la succession des temps. La mer est souvent retentissante, et ses habitans sont muets. La terre au contraire serait presque silencieuse; mais les êtres qui s'agitent sur le sol, soit qu'ils vivent, soit qu'ils végètent, auront des voies sonores, et de fréquens murmures. Si on s'élève dans l'air, on n'entend plus que des bruits accidentels; l'animal qui peut y pousser des cris, ne sait y planer que par intervalles.

Des changemens plus marqués distinguent les globes. Celui que la terre entraîne constamment avec elle peut nourrir des êtres dont ici l'existence ne sera pas même devinée. Comparés à eux, tous ceux que nous connaissons, l'érable ou l'héliotrope, et même le cygne ou la couleuvre, sembleraient de la même nature.

Pénétrons davantage dans ces profondeurs. La lune est trop près de la terre. Mercure ou Pallas, ou même Herschell sont éclairés aussi par les rayons que nous pouvons décomposer. Laissons l'influence de ce soleil qui donne une teinte uniforme à tout ce qu'il échauffe; voyons des planètes animées par d'autres reflets, par d'autres moyens. Là se trouveront des êtres vivans dont la physionomie paraîtra plus étrange; là commencera d'une manière plus sensible la chaîne des oppositions du monde.

Mais cette progression des différences est incalculable. Les astres se combinent, ou se séparent en groupes variés; ils forment des classes, des genres dont les feux innombrables tempèrent seulement la nuit d'une immense région d'incertitude, d'abandon, de tristesse. Et ailleurs peut-être il n'est plus d'astres, de sphères, de rotation, plus de ténèbres ou de lumières, plus de mouvemens paraboliques, plus de mondes comparables à notre monde. Ce que nous nommons la nature est la perception de l'infini sous toutes ses formes.

Qu'y a-t-il au-delà de ce que nous entrevoyons, au delà de ce qui pourrait être connu? Ce qui ne saurait l'être, ce que ne saurait bien comprendre aucune intelligence finie. Qu'y a-t-il dont l'existence soit essentielle? La connaissance positive, l'ordre

parfait, l'inépuisable production, la lumière éternelle, ce que, même en s'égarant dans l'ombre, on invoque sur toutes les sphères.

Une source lumineuse vivifie sans cesse la matière inactive ou indifférente, et artistement rebelle. Plus de manifestation, plus d'intelligence, si le principe de lumière, si l'ordonnateur suprême n'était pas. S'il n'était pas, les sensations, les perceptions, la réflexion ne pourraient être, nous ne serions point. On ne suppose pas, on n'apprend pas l'existence du pouvoir perpétuel et irrésistible. On le voit puisqu'on existe : cette vue n'échappe qu'à l'enfance, parce que son œil n'est pas ouvert, ou peut-être à la vieillesse, quand sa paupière est appesantie.

Il est vrai, hommes libres, hommes religieux de toutes les nations, vous n'avez pas reconnu la divinité dans de folles images que des artisans fabriquent ; vous n'avez pas blasphémé le nom sublime. Malheur à vous, hommes circonspects ! le jugement de la foule est plein de faiblesse, et quand on ne croit pas à sa manière, elle s'alarme. Elle se complaît dans sa superstition farouche ; elle est parvenue à cet excès de faire Dieu irritable et passionné. Humilions, s'écrie-t-elle, quiconque se permettra même un blâme indirect. A l'entendre, si quelqu'un cherche à entrevoir la grandeur des choses divines,

c'est pour s'en détacher avec plus de hardiesse. Elle ne souffre pas que des esprits timorés, négligeant, par un heureux sentiment du devoir, de trop vulgaires démonstrations, adorent silencieusement celui dont n'approchent qu'avec trouble la pensée ou le désir, dans leurs inspirations les plus hautes et les plus consolantes.

S'il était possible qu'il n'y eût point d'ordre perpétuel, l'intérêt des hommes réunis voudrait encore le maintien de la règle adoptée pour les choses présentes. Mais comment supposer que nous soyons, et que le tout ne soit pas, ou que l'univers existe, et que le principe général n'existe pas?

Si notre pensée a pu s'introduire dans les régions célestes, rien d'humain ne la subjuguera désormais; de futiles convenances n'absorberont plus nos momens. Que peut-il y avoir de salutaire pour nous si ce n'est le vrai, ou d'important, si ce n'est l'avenir! Quand on sait le prix du repos de l'ame, on s'attache à l'équité. Dans le tout, la puissance et l'ordre sont inséparables; l'ordre et quelque bonheur le sont dès aujourd'hui chez des mortels sensibles, instruits, ingénieux. Tout bien émane du principe de l'ordre: prétendre s'en détacher ce serait tomber dans des voies d'affliction.

Notre rôle sur la terre est sans doute incompréhen-

sible; néanmoins des avertissemens trop souvent négligés ne cessent pas d'indiquer un but, la justice. La connaître et s'y refuser, ce ne serait pas une simple faiblesse. La punition du vice sera toujours de voir le vrai, et de se croire réduit à le nier: mais l'aveuglement est moins rare que cette dépravation. Aux portes du sépulcre, lorsque finissent tant de désirs inquiets, et de perplexités, lorsque cependant on ne peut plus réparer aucune faute, qui ne frémira d'avoir oublié, sous le joug des soins terrestres, le plus noble penchant, cet amour du beau qui eût servi de guide jusqu'à l'heure où peut-être commencent les choses irrévocables?

Est-il quelqu'un qui n'ait pas entendu les menaces de la mort? Elle est présente, elle nous touche. Nos arts n'existent que par elle, et nos joies en multiplient les atteintes. Nous avons un instant de vie, pour être les agens de la mort : nos pieds fouleront ses victimes, et notre aspiration les engloutira. Au moment où nous célébrons nos succès, nous sommes vêtus de débris, nourris de débris, assis sur des débris. La main, dont le geste solennel indique quelquefois d'incorruptibles demeures, est aussi chargée de bénir ceux que l'étendard des combats rassemble sur le champ de mort. Au milieu de nos plus riantes campagnes, que des hommes morts de-

puis avaient défrichées, se sont élevées nos basiliques construites par ces mêmes hommes, et nos capitales qu'ils embellirent. Ils ont préparé notre faste; leurs sacrifices font aujourd'hui notre orgueil, et souvent c'est de notre dernier jour que nous attendons nous-mêmes une sorte d'existence moins fugitive.

Ce que vos terreurs ont fait nommer le cataclysme universel n'était qu'un incident qui se renouvellera cent fois dans chacune des périodes dont se compose le cours du monde. Ces ondées surabondantes ont pour objet de fertiliser ou de rajeunir les globes, et elles seront suivies de siècles semblables aux jours sereins que vous admirez aujourd'hui, lorsqu'un orage vient de rafraîchir vos vergers. Tandis que le soleil luit sur un terrain humide, les plantes prospèrent et les insectes pullulent. Ainsi, après un déluge, vous descendez dans les plaines, vous les partagez en empires, vous formez des musées, vous bâtissez des pyramides. Mais un jour vous verrez baisser l'eau des étangs que vous appelez des mers intérieures; alors le Danube, le Nil, le Gange, tous ces ruisseaux seront près de tarir. La végétation cessera en divers endroits, et, plus tard, les peuplades humaines disparaîtront. Et ensuite, des météores peu connus s'approcheront, et les né-

servoirs se rempliront, et le sol étant ainsi humecté, une multitude de races nouvelles recommenceront à la hâte des annales savantes, ou des liturgies impérissables.

Nous ne découvrirons jamais sur notre terre que des simulacres de l'être. Les ombres, au milieu desquelles nous vivons, et qui s'affaiblissent mutuellement, paraissent elles-mêmes difficiles à bien observer. Si nous nous préparons à les interroger, déjà elles succombent. Une nuée de poussière trouble les regards et cache l'infini. Mais si vous l'avez entrevu, nécessairement vous le chercherez toujours : la voix des mortels trompés vous distraira, sans vous suffire.

Nous ne faisons qu'apparaître dans un monde soumis comme nous au pouvoir du temps. De longues traces de destruction sillonnent l'espace. Auprès de nous, l'eau qui s'élève en vapeurs invisibles retombe en gouttes pesantes, et partout le mouvement des choses, secrètement reproduites, semble n'être qu'un perpétuel écroulement. Rien de terrestre ne pourrait satisfaire une intelligence sortie des bornes de l'instinct. Pendant nos jours rapides, négligeons ce qui est personnel. En renonçant à des joies mêlées de regrets, ou suivies d'amertume, nous serons entraînés avec moins de douleur dans la ruine

des êtres : nous échapperons au découragement, parce que nous aurons changé d'espérance. Vous qui lirez ceci, vous, dont l'ame restera jeune, et-là pensée indépendante; vous, que n'auront pas fatigués les démêlés ou les intrigues du jour, et qui, facilement émus, saurez néanmoins que la vérité est sévère; vous en petit nombre, hommes nouveaux, dont l'attention ne dépendra des faveurs d'aucun parti (Z), songez à la sagesse inaltérable.

MANUEL.

Ce jour, dont voici les naissantes clartés, s'écoulera comme tant d'autres jours que des puérilités consumèrent. Et sera-t-il jamais un moment que vous puissiez prolonger, une minute que vous puissiez reproduire? Vos instans sont rapides entre deux nuits sans bornes, que sépare cette lumière incertaine. Le monde s'avance vers le but qui lui est marqué; mais vous, ce que vous aviez résolu, l'accomplissez-vous?

Ce qui vous captive ne peut durer. Vous pour-

suivez des fantômes, et vous perdez ce qui vous appartenait. N'écoutez que l'intelligence qui dévoilera le monde. Ne considérez que les mortels qui ont besoin de soutien dans l'immensité vivante. Même au milieu du doute, cherchez les fins probables, et ne vous séparez pas de l'ensemble des choses. Il faut servir l'intelligence; il faut détromper les hommes.

Souvenez-vous de l'ordre que ne pourront intervertir les forces arbitraires : attachez-vous à ce qui apparaîtra comme réel et immuable. L'ordre est le premier désir d'une ame pure, d'une ame simple. Vous contribuerez à l'ordre avec calme; il vous suffira que l'ascendant de la vérité s'accroisse. Vous opérerez ce bien par la fermeté, par la modération, par une industrie exempte de recherche, de faste, de cupidité.

Quelque faible que soit votre œuvre, proposez-vous de la conformer à ce qui est bon essentiellement. Vivez en vous-même; la pensée n'a point de limites connues, et c'est le renoncement qui rend la pensée féconde. De ces choses multipliées, que l'homme voudrait avec passion, aucune ne lui est nécessaire. Ce qui arrive passe à jamais : cela seul subsistera, qui est, et qui fut toujours.

Périsse la vaine espérance des biens personnels. Vos heures seront troublées; c'est la loi présente.

Mais rendez vos regrets utiles. Efforcez-vous de ramener les générations vers le séjour de paix qu'elles méconnaissent dans leur course ingénieuse et déplorable. Si vous faites aimer la justice, que vous manque-t-il? Préparez ce que vous ne sauriez établir. Que la voie heureuse soit enfin tracée : un jour on la suivra.

SECOND MANUEL

LAISSÉ PAR UN MODERNE EUMOLPIDE.

Que fais-je des heures qui me sont accordées? Le jour que j'attends sera semblable à tant de jours dont rien ne subsiste! Le passé fut stérile; le présent m'échappe. Ce que je me promettais devient impossible, et je néglige ce qui semble être en mon pouvoir. Ainsi périssent toutes mes espérances sous le joug des erreurs que cependant je ne partage pas.

De quelle autre infortune me plaindrais-je? Est-il

nécessaire que nous trouvions de vraies jouissances? Nos songes actuels ne sont rien s'ils doivent se perdre dans le néant, et ils sont peu de chose, si la vie sans terme doit les remplacer. Aspirons à ce qui est durable ou sublime, sans prétendre le connaître aujourd'hui. Entrevoyons un espace infini derrière une profondeur maintenant inaccessible.

Les mouvemens des cieux ne sont point suspendus. Cherchons dans les forces permanentes les desseins de la sagesse : cela seul est grand. Fidèle ou contraint, tout être borné restera sous la loi universelle. Une ame libre se soumet avec persévérance ; elle veut la vérité, le repos, la droiture, et, en s'occupant des hommes livrés aux difficultés présentes, elle invoque l'infaillible justice.

Dans la paix d'une vie indépendante, on soulage des infortunes amères, on soutient de timides vertus. Vaudrait-il mieux s'élever parmi les hommes? De tant de choses qui divisent les esprits, une seule est heureuse et louable sur la terre : que la raison s'affermisse, et que la douleur soit diminuée. Obtenons ce qui peut-être ne périt point; la pensée n'a pas de limites connues.

Si je contribuais à l'ordre, j'aurais assez de bonheur. Que manque-t-il à celui qui remplit sa desti-

nation? Mais de lâches sollicitudes m'affaiblissent ou m'égarent. Avais-je besoin de ce qui me retient, de ce qui m'inquiète sans cesse? Pourquoi dépendre de ce que je ne désire point? N'aurai-je pas une heure avant que tout s'accomplisse, n'aurai-je pas un moment de force et de simplicité?

NOTES.

NOTES.

Note A. (page 3.)

« Cette émotion intime pour laquelle tous cherchent un langage, afin de ne pas mourir sans avoir fait part de leur ame à leurs contemporains.» *De l'Allemagne.*

La plupart de ceux chez qui souvent le regret se mêlerait à d'autres impressions le justifieraient sans doute par de certaines raisons personnelles, et ce doit être aussi, à la vue de ce que les peuples abandonnèrent, le sentiment de tous les hommes doués de quelque attention. Il faut donc excuser cette disposition au regret, si même on l'aperçoit fréquemment. Serait-il d'ailleurs, pour un écrivain, une idée plus féconde que d'opposer à l'histoire des générations les plus connues quelques données de l'histoire idéale d'une tribu satisfaite ?

Note B. (page 8.)

Quelque défectueux que soit le titre de *Rêveries* adopté pour ces recherches, il paraîtrait difficile à remplacer, et d'ailleurs on eût dû le changer plus tôt. Du moins il annonce que ce n'est pas ici un traité didactique, ou un ouvrage savant et régulier.

Jean-Jacques avait choisi, pour quelques morceaux écrits à peu près à la même époque que ses Confessions, le titre de *Rêveries du Promeneur Solitaire*. Rêver ainsi, c'est penser avec quelque abandon. Jean-Jacques aimait le repos qui se mêle à cette sorte d'activité insuffisante peut-être, mais exempte de prétention. « Rarement, di-
» sait-il, j'ai pensé avec plaisir. La réflexion me fatigue et
» m'attriste; la rêverie me délasse et m'amuse. Quelque-
» fois mes rêveries finissent par la méditation, mais le plus
» souvent mes méditations finissent par la rêverie.»

Ceux qui voudraient qu'on ne publiât que des livres presque parfaits semblent n'avoir pas vu la chose sous tous ses rapports. Il faudrait aussi distinguer un livre sérieux d'un livre d'agrément. Il est à désirer que tout objet d'art soit à peu près accompli, mais d'autres ouvrages doivent être jugés selon d'autres règles. On s'impose trop peu de gêne, sans doute, lors qu'on prétend excuser tous les défauts d'un livre, sous prétexte qu'il doit être en quelque sorte l'inspiration d'une pensée indépendante. Mais ne se pourrait-il pas qu'une exception commode en effet n'eût pourtant rien de blâmable, pourvu qu'on

n'allât pas jusqu'à se croire suffisamment justifié malgré des défauts réels? Il est bon d'avoir, et des ouvrages qui instruisent, et d'autres moins réguliers. En exerçant la pensée de diverses manières, les uns enseignent le vrai, les autres disposent à l'aimer : les livres qui contiennent moins de choses utiles, en feront peut être rencontrer davantage. On préfèrera les premiers dans les momens d'étude; mais on parcourt les autres en attendant l'ami qui viendra jaser auprès des vieilles charmilles.

C'est en 1799 que cet écrit parut. La seconde édition eut lieu en 1809. La première ayant été enfouie dans les magasins d'un spéculateur étranger à la librairie (parce que l'imprimerie de l'hôtel B..... avait été vendue à l'improviste), le libraire entre les mains de qui tombèrent ces ballots trois ans plus tard, imagina de changer le frontispice des *Rêveries*, et d'y mettre le mot seconde édition. Je n'étais pas en France. Le même libraire, digne du reste de beaucoup d'estime, se chargea ensuite de la deuxième édition, qui fut désignée seulement comme nouvelle, et non comme troisième ou comme seconde, parce que je ne pouvais approuver le fait antérieur, et que toutefois je désirais ne le pas démentir. C'était un ménagement naturel à une époque où l'exactitude en cela n'avait plus aucune importance; mais, en qualifiant de troisième l'édition présente, il faut donner ces éclaircissemens.

De nombreux changemens avaient été faits, pour l'édition de 1809. Celle-ci en a subi d'aussi grands. Il serait difficile de les multiplier davantage sans dénaturer entièrement les anciennes *Rêveries*. Dans le principe, l'auteur peut avoir eu tort de publier, étant si jeune, ses idées sur

des objets pour lesquels ce ne serait pas assez d'un demi-siècle de réflexions. A la vérité, il regardait alors ces aperçus comme le simple préambule d'un livre auquel il devait consacrer beaucoup plus de temps.

D'après l'intention de ne pas faire réimprimer *Obermann*, plusieurs passages en avaient été tirés, vers l'année 1808, pour être insérés dans les *Rêveries* et aussi dans de l'*Amour*. *Obermann* au contraire, n'étant pas abandonné (1), il en résulte des répétitions (mais non dans les mêmes termes), pour lesquelles l'indulgence du public est implorée. Tant de remaniemens eurent lieu, et les projets d'édition furent soumis à tant de vicissitudes, qu'il est devenu à peu près impossible d'effacer toutes les traces de ce désordre. L'auteur a du moins pour excuse l'intention positive où il avait été de supprimer *Obermann* : alors il avait encore en vue à l'égard de ses divers écrits ce que les circonstances ne lui permettront pas d'exécuter.

Il y aurait maintenant quelque chose de plus simple à entreprendre; mais ce ne sera aussi qu'une idée vaine. Il faudrait abandonner ces ébauches séparées (*Obermann*, *Rêveries*, *Libres Méditations*, etc.), et puisqu'on en dispose, ou sans difficultés, ou du moins comme éditeur, il faudrait en rapprocher plusieurs parties avec un soin sévère, et en composer un volume, un seul. Mais, plus tard quelqu'autre écrivain imaginera dès le principe de réduire

(1) Les lettres d'Obermann ont été réimprimées dernièrement, d'après quelques circonstances particulières dont je pense que ce personnage conservera, dans sa retraite aujourd'hui inconnue, un long souvenir d'amitié.

ses pages à un petit nombre de lignes, et de préparer de la sorte un ouvrage sans longueurs, malgré des repos. Il y consacrera ses forces; il y travaillera durant un demi-siècle, et il se trouvera le premier homme de son temps. Néanmoins après lui un autre génie sera suscité pour s'élever d'une autre manière que nul ne sait bien aujourd'hui, et quand il aura ainsi triomphé des siècles précédens, il aura fait peu de chose. Qu'est-ce que l'homme peut faire?

Une pensée forte qu'inspire l'inépuisable activité de la nature, une pensée hardie, mais qui, nécessairement indécise, pressent encore, et invoque d'autres lumières, une parole de l'ame n'est vraiment produite au dehors, et ne reste dans le domaine des générations que si elle est rendue avec toute la justesse, avec le bonheur que comporte le génie de la langue dont il faut subir les entraves. Ainsi nul ne pourra jamais dire : on n'ira pas plus loin dans d'autres siècles, ou dans d'autres idiomes. Mais, de tant d'écrivains, dans les divers âges, celui-là seul parle réellement aux hommes qui, laissant presque en oubli et l'art et les exemples, pour s'arrêter avec discernement à son idée la plus intime, parvient à l'exprimer dans les termes qu'elle demande. Si une faculté essentielle nous a été accordée, c'est celle de transmettre les mouvemens de l'ame. Ce que le pensée quand elle est profonde, ce que le style alors conserve de vague, de non terminé, se rattache à l'avenir : on devient ainsi un frêle anneau d'une chaîne longue et peut-être utile, celle des intelligences humaines, qui peuvent elles-mêmes se rattacher à d'autres intelligences.

Note C. (page 20)

Plusieurs anciens paraissent avoir connu tout l'empire de la législation sur les hommes. Lycurgue, après Minos, a fait ce qu'on déclarerait impraticable à jamais, s'il ne l'eût point réalisé. Nous ne donnerons pas précisément pour modèle les institutions du Jourdain ou de l'Eurotas, mais ce sont du moins des exemples qui s'éloignent des coutumes actuelles. On pourrait s'en écarter d'une manière plus heureuse que ne l'ont fait les oppresseurs de la Messénie.

Persuadés qu'une forte législation n'est pas toujours une idée chimérique, Minos et Moïse ne se sont pas conformés docilement à ce qui existait avant eux, comme à une loi du monde; ils n'ont pas cru que l'ordre naturel eût cette inflexibilité. C'est en cela surtout qu'il ont été très-remarquables, et que l'avaient été, selon les apparences, d'autres hommes des siècles antérieurs.

Il ne s'agit pas de savoir jusqu'à quel point furent bonnes les vues suivies alors; mais si elles étaient hardies, et si pourtant elles eurent du succès. Obtiendrait-on aujourd'hui, à force de raison et de justesse, l'assentiment durable, préparé, ou plutôt exigé, autrefois par des moyens peu sincères? Voilà une question difficile et importante, à laquelle cinq ou six personnes en Europe pourraient prendre quelque intérêt.

« On pardonne aux législations antiques d'avoir pu soumettre à des lois éternelles des hommes ignorans et gros-

siers qui recevaient, comme un présent du ciel, ces fruits du génie et d'un véritable enthousiasme, dont ils ne pouvaient ni embrasser l'ensemble, ni prévoir les influences. Mais aujourd'hui, tout législateur qui ne parlerait pas à la raison seule, serait un fourbe, et celui qui voudrait enchaîner les générations futures aux combinaisons de son génie, serait un tyran.»

CONDORCET.

On assure qu'Anquetil du Perron a dit un jour, étant à Surate: « Les anciens sont les premiers Brahmes, les Sabéens, les peuples de la haute Égypte, et ce qui les a précédés en Afrique ou en Asie. Les modernes sont les Tyriens, les Grecs, et la race pétulante issue du mélange des Barbares. Lycurgue qui fit un peuple tout militaire, et cependant très-attaché à ses lois, semble avoir réuni, autant que les circonstances le permettaient, les deux manières, ou le génie des deux âges. Les anciens ont eu les idiomes sacrés, les doctrines secrètes, les hiéroglyphes, les pyramides; les modernes ont le chapiteau corinthien, le vaudeville, la poudre d'artifice, les batailles géométriques, et la discussion perpétuelle. L'avantage paraît être en faveur des modernes; ils sont plus amusans, et s'il ne leur est guère permis de suivre la baguette d'un grand sacrificateur, du moins ils se donneront le plaisir de se croire libres au milieu des recherches de leur agitation laborieuse.»

Note D. (p. 27)

On pourrait dire en un sens que l'univers est bon; mais ne serait-il pas absurde de le supposer mauvais. Il convenait que les choses fussent, puisqu'elles sont. Comment seraient-elles, en général, s'il était plus convenable qu'elles ne fussent pas ?

Note E. (p. 28)

L'universalité même des fins générales empêchera tout être borné de les bien entrevoir. Celui qui cherche des causes finales particulières et qui les donne comme des raisons, non pas de la marche de quelques incidens, mais de l'existence des êtres, ou de leurs propriétés essentielles, devrait sentir qu'il s'égare dans un cercle d'allégations contradictoires. Pourquoi le lièvre a-t-il reçu la timidité, la légèreté, la ruse ? C'est, disent-ils, l'effet d'une prévoyance conservatrice, c'est pour que le lièvre s'échappe quand il est poursuivi. Mais pourquoi le chien du chasseur a-t-il de l'agilité, une gueule bien armée, un aboiement formidable ? Apparemment c'est pour troubler le lièvre, l'atteindre et le livrer à la mort. Comment voit-on de la bienfaisance d'une part, si de l'autre on ne voit pas une intention opposée ?

On observe que le pic de Ténériffe, destiné à rafraîchir

quelques Africains, est placé vis-à-vis la grande zone de sable. Mais pourquoi des sables auprès du tropique? Pourquoi, dans la Tartarie, ces couches de sel qui contribuent aux froids de quarante et de soixante degrés dont jouissent les plaines septentrionales de l'Asie? Que ne dirait-on pas si la terre conservait une chaleur centrale beaucoup plus forte vers les pôles que sous l'équateur?

Les Nieuwentyt, les Bentley veulent-ils prouver que le monde est disposé avec intelligence? Quel homme en douta jamais, à moins qu'il ne fût possédé de la manie des systèmes? Beaucoup de choses sont bien sans doute; mais on demande pourquoi toutes ne sont pas bien. Le mal particulier existe, selon nos lumières, et nous ne pouvons raisonner que d'après ces lumières. Que nous apercevions quelques maux, ou des maux innombrables, cela ne change pas le fond de la question.

Après avoir lu vingt volumes de Nieuwentyt ou de Bernardin, et les avoir lus avec plaisir s'ils étaient écrits à la manière de ce dernier, on demanderait encore pourquoi tout ne paraît pas bon dans l'œuvre de celui qui est souverainement magnanime, et souverainement puissant. Une sorte de réponse ne semble pas au-dessus de nos forces; mais enfin la difficulté subsiste, bien que la trace de l'intelligence surpasse toutes nos supputations, et que cette industrie soit aussi frappante ou aussi certaine, dans la végétation d'une mousse que dans le cours des astres.

C'est assez que les choses soient. Puisqu'elles existent elles sont surprenantes, elles sont admirables. Il est impossible d'entrevoir l'étendue ou l'ordonnance du monde sans en être accablé, puisqu'il est impossible qu'il se perpétue sans un ordre assez grand pour déconcerter notre

débile raison. L'existence d'un seul homme, ou l'existence d'un tout vivant est pour nous la plus grande des merveilles. On peut entrer dans plusieurs détails qui intéresseront sous divers rapports ; mais ces dissertations ne fourniront aucun moyen de comprendre la formation, ou la raison première d'aucune chose.

Note F. (p. 33)

Voltaire qui ne fait pas autorité en cela, mais auquel il faut répondre parce qu'il a de très-nombreux lecteurs, Voltaire a cru réfuter les objections reproduites par Berkley, contre l'étendue des corps, ainsi que les doutes relatifs à l'existence positive de la matière.

Berkley observant qu'un verre interposé peut changer les dimensions apparentes, demandait quelles dimensions il fallait admettre comme positives. « Il n'avait qu'à prendre une mesure, répond Voltaire, et dire : De quelque étendue qu'un corps me paraisse, il est étendu de tant de ces mesures. » C'est répondre comme l'enfant à qui on demande pourquoi une pierre tombe. C'est bien simple, dit-il, elle tombe parce qu'elle est lourde. Le malheur a voulu que Voltaire ajoutât ces lignes indiscrètes : « Le paradoxe de Berkley ne vaut pas la peine d'être réfuté ; il ne tenait qu'à l'évêque de Cloïne de ne pas tomber dans l'excès de ce ridicule. » Prononcer avec assurance sur ce qu'on ne se donne pas la peine de comprendre, c'est en quelque

sorte le rôle naturel de certains critiques, mais il convenait peu à Voltaire.

Cette opinion que le monde visible, phénomène relatif aux conditions de notre existence présente, n'a pas lui-même d'existence absolue, cette hypothèse n'est pas une récente invention de quelque discoureur subtil. C'est une idée forte dont se sont approchés différemment la plupart des hommes de génie de l'Orient et de l'Occident, chez les anciens et chez les modernes.

Si la lumière nous parvient du soleil en sept minutes, et si, d'après la supputation d'Herschell, elle n'arrive des nébuleuses qu'en deux millions d'années, les nébuleuses sont à peu près 150,172,000,000 de fois plus éloignées que le soleil. Mille fois plus loin encore, nous croirions nous plus près des bornes du monde? Que penser des distances, et des proportions dans l'espace? Cent lieues ou une toise sont d'égales fractions de l'infini, ou plutôt des fractions également impossibles. Ainsi l'infini positif, l'univers matériel ne saurait être. Il n'y aurait que l'idée. Elle seule est infinie, parce qu'elle ne l'est pas positivement, parce qu'elle est plutôt indéfinie. Dans cette immensité vague, elle reconnaît des proportions, en changeant de point de vue, en considérant des vérités relatives.

Les idées de l'espace et du temps ne sont autres peut-être que les idées générales de succession et de juxta-position. C'est à peu près ainsi du moins que Hobbes a considéré le lieu. L'être que nous imaginerons hors de nous aura sa place dans l'espace comme l'aura dans le temps chaque incident qui, selon notre pensée, surviendra soit avant, soit après celui dont nous nous croirons alors les témoins.

Allons plus loin dans ce genre de suppositions. Comme un homme peut quelques fois se figurer, jusqu'à un certain point, qu'il est anachorète ou flibustier, esclave ou amiral, et même castor, lamentin ou chameau, l'intelligence suprême pourrait, tout en existant seule, admettre les diverses suppositions possibles des modifications de l'être. Ainsi la pensée de chacun de nous peut n'être qu'un des songes particuliers de la pensée éternelle, et, parce qu'il faut que toutes ces pensées s'accordent, nous nous croyons au milieu des choses. Cette hypothèse même ne détruirait pas l'attente de ce que nous nommons une autre vie. De certains rôles plus approuvés pourraient se prolonger. Tel d'entre nous pourrait passer d'une demeure à une autre durant de longs âges. Un songe serait de dix de nos journées ; un autre serait d'un million de siècles....

Note G. (p. 34)

Quand aux inadvertances particulières, j'ai eu occasion de faire voir (en parlant du *Génie du Christianisme*,) que Clarke lui même ne les avoit pas toujours évitées.

Cet endroit du texte a dû être abrégé. D'autres passages l'ont été aussi par une raison semblable. On assure qu'assez généralement les Français montrent une certaine crainte de la métaphysique, la croyant peu compatible avec l'esprit de salon. Entre le Rhin et la Loire la métaphysique paraît étrangère en quelque sorte, ainsi que la

musique. Le vrai sentiment religieux ne semble pas moins rare dans cette région, et dans plusieurs autres : ces différentes facultés ont une analogie particulière.

Beaucoup d'objets sont impénétrables. On ne saurait être clair pour tout le monde lorsqu'on hasarde quelques aperçus à l'entrée de ces profondeurs. C'est ce qui faisait dire à Condillac : « Un écrivain qui tend à la perfection se contente d'être entendu de ceux qui savent lire. Il viendra un temps où personne n'osera lui faire le reproche d'obscurité. »

Note H. (p. 66)

Les Gaulois ne distiguaient d'autres saisons que l'été et l'hiver. Dans la Germanie, comme dans l'Egypte, on en comptait trois. On négligeait l'automne, coutume naturelle dans les vallées du Nil, mais qui ne se serait pas établie au nord des Alpes si les habitans ne l'avaient par reçue d'ailleurs. Toutes les races des hommes paraissent originaires des régions Équinoxiales, ou bien de deux régions élevées dont une catastrophe peu connue doit avoir changé la température. Le palmier ou le figuier se retrouvent souvent dans les traditions de peuples exposés maintenant aux rigueurs de l'atmosphère boréale. Entre les tropiques on ne connaît guère que deux saisons, surtout dans les plaines, et la saison la moins chaude, ou la moins orageuse, y ressemble plus à l'automne de Madrid qu'à l'hiver d'Amsterdam, de Moscou, d'Astrakan.

Note I. (page 103)

« N'être point malade, cela seul est un doux plaisir », disait, un jour, l'auteur de l'An 2440, qui à cette époque jouissait d'une santé constante et forte.

« La science économique des Pythagoriciens, observe M. A....., consistait à s'enquérir dans quel temps, dans quelle saison, les herbages, les légumes, les fruits pouvaient être le plus favorables à la santé du corps... La sobriété rend l'esprit sain... L'homme qui se tempère finit par se bien connaître ; il faut être sur une mer calme pour s'endormir avec sécurité. »

Note J. (page 122)

« Le sentiment, est-il dit dans les *Études de la Nature* prouve bien mieux que la raison... Celle-ci nous propose souvent pour but la satisfaction de nos passions les plus grossières, tandis que celui-là est pur dans ses désirs. Écoutez la raison, disent sans cesse vos philosophes moralistes ; mais comment ne voient-ils pas qu'ils nous livrent à notre plus grande ennemie ? Est-ce que chaque passion n'a pas sa raison. »

La raison qui proposerait pour but la satisfaction des

passions les plus grossières serait une étrange raison. Il n'est pas moins singulier que Bernardin parle du sentiment comme d'un guide sûr ? Quelques lignes auparavant il a remarqué que le sentiment était aveugle dans ses désirs. Pourquoi d'ailleurs ne dirait-on pas comme Bernardin, et dans un sens beaucoup plus naturel : Est-ce que chaque passion n'a pas son sentiment. Bernardin est tombé dans cette extrême erreur parce qu'il n'a pas distingué les divers acceptions du mot raison : il a voulu dire que chaque passion avait ses motifs. Comment le sentiment réprimerait-il les passions ? Elles ne sont autres que des sentimens.

Où en serions-nous si les hommes réunis voulaient ne céder qu'à leurs divers sentimens ? Par quels moyens convaincre, ou même réfuter un homme qui éprouve, ou qui prétend éprouver, un sentiment contraire à l'intérêt général ? Quand on oppose un sentiment à un autre, c'est un choc, ce n'est pas un éclaircissement. La raison seule pourrait souvent démontrer ce qui est vrai, et réduire même au silence quiconque aurait cherché des prétextes pour colorer l'injustice. Si la raison elle-même est insuffisante, c'est que l'instinct ou le sentiment qui sépare chaque homme de la plupart des autres hommes est encore trop écouté du plus grand nombre.

Le sentiment est l'instinct, le naturel. M. Alibert a dit en ce sens, dans un de ses plus heureux épisodes : l'animal doit tout à la nature (à l'instinct) ; l'homme doit tout à sa raison.

Note K. (p. 197)

On prétend que cette étrange situation de l'homme qui règne sur la terre, et qui néanmoins y semble déplacé, qui dirige ou subjugue tout, et qui paraît être lui-même dans la servitude ou dans l'égarement, on assure que ces oppositions resteraient impénétrables sans les livres hébraïques. Mais il serait plus naturel de penser que de très-anciens dogmatistes de Balk, de Benarès, ou même de Thèbes, imaginèrent la chute pour expliquer le désordre. Le passage de la Genèse où on croit voir que l'homme sortit de ses voies est vraisemblablement remarquable ; mais en l'interprétant ne l'a-t-on pas dénaturé ? N'a-t-on pas fait d'une simple témérité, un péché, ou d'une sorte de nécessité fatale, une expresse réprobation ?

Note L. (p. 202)

Ainsi Dieu et l'homme auraient eu beaucoup de ressemblance ; mais l'homme et le lion différeraient essentiellement ! Le lion lui-même raisonnerait beaucoup moins impertinemment s'il disait : J'ai une longue crinière comme les hommes, donc je leur ressemble plus qu'à ma préten-

due compagne qu'ils appellent lionne, et qui n'est qu'une brute à poils courts.

On prétend qu'après avoir révoqué l'édit de Nantes, Louis XIV, apprenant une défaite de ses troupes, dit ces paroles étranges : Dieu a donc oublié ce que j'ai fait pour lui !

Note M. (p. 206)

Merito Dicœarchus... nihil habere dubitationis putavit, quin multò plures extincti sint homines ipsâ hominum sævitiâ et acerbitate, quam omni reliquo genere calamitatis. Cic. *de consolatione.*

« La société, dont on recherche si fort l'estime, la prodigue, ou la ravit, d'après des règles étranges ou incertaines, (comme l'a si bien dit un de ceux, en petit nombre, qui disent bien si souvent). Qu'ils inspirent de pitié, ces malheureux qui marchent empressés au milieu de la foule, écartant péniblement ce qui s'oppose à leur passage, froissant les faibles, ou les foulant aux pieds, froissés par les forts, ou rampant devant eux, et toujours prêts à sacrifier des victimes humaines à leurs préjugés, comme les barbares à leurs dieux. »

Ch. Nodier.

Note N. (p. 219)

Il est un autre travers assez fréquent. Il consiste à prétendre qu'on a plus que d'autres besoin de richesses, et qu'on se connaît des titres particuliers pour acquérir de l'argent, ou en répandre avec quelque abondance. Cela peut réussir; on peut rencontrer des gens assez complaisans pour prendre au mot celui qui, sans être forcé à quelque représentation, s'avise de dire : Il me faut un cabriolet, une berline, un cuisinier. Si au contraire des hommes qui craignent le ridicule, se voyant dépouillés de leur fortune, mais retenus dans la ville, souffrent et se taisent, ce silence pourra leur nuire. On ne prendra pas la peine de remarquer, d'après leur manière d'être, qu'ils ne seraient tout-à-fait à leur place qu'en disposant d'un grand revenu, et que s'ils approuvent surtout une vie simple dans des lieux convenables, ce n'est pas une raison pour eux d'aimer la gêne dans une capitale.

Une vie simple est aussi un don du sort, et quelque fois il est plus difficile à la raison d'obtenir cette douce obscurité qu'il ne le serait à la passion de se procurer de l'opulence. Mais une médiocrité sans choix, sans sécurité, sans ordre ne produit que tristesse et malaise. Jamais nous ne sentons mieux combien, dans nos mœurs, on peut rester étranger auprès des autres, que quand nous nous trouvons chez des amis, et quant nous y sommes sans plaisir, parce que les temps nous ont été contraires, parce que

notre délicatesse même a dû réprimer nos affections, parce que la leur a jugé à propos de ne pas nous gêner dans ces sortes de choses.

« Passer dans l'incertitude les années de la jeunesse, et consumer celles de la force dans une contrainte inévitable; faute de succès renoncer à la simplicité qu'on voudrait toujours, se charger de travaux inutiles, s'attacher à des soins aggravés par le dégoût, et se hâter péniblement vers un but qu'on ne désire pas; se sacrifier pour des proches qu'on ne rend pas heureux, ou s'abstenir attentivement de se lier avec des personnes qu'on eût beaucoup aimées; être inquiet auprès de ses connaissances, et froid avec ses amis; chaque jour parler et agir sans naturel, sans grâce, sans liberté; constamment sincère, éviter la franchise, avec une âme vraie, et des sentimens élevés, ne montrer ni noblesse, ni énergie, taire à jamais ses meilleurs desseins, et n'accomplir les autres que très-imparfaitement: cela s'appelle n'avoir pu conserver une partie de sa fortune. » *Extrait d'une narration inédite.*

Note O. (p. 233)

Un enfant pourra continuer à vivre s'il voit la lumière après neuf et quelquefois après sept lunes d'existence. On a jugé qu'à sept ans nous sortions d'une entière nullité morale. A quatorze ans peuvent commencer les facultés génératives, et à vingt et un paraît se déclarer une sorte

de maturité qui a fait choisir ce temps pour l'émancipation légale. On a prétendu que vers vingt-huit ans un grand changement s'opérait dans la manière de considérer les choses humaines. A trente-cinq ans, a-t-on ajouté, la jeunesse finit, à quarante-deux les espérances s'affaiblissent, et à cinquante-six on aperçoit les premières rides.

Les crises périodiques, dont chacune peut être considérée comme un pas vers la destruction, n'auraient-elles lieu que tout les neuf, et peut-être tous les quatorze ans chez ceux qui au lieu d'être destinés à s'éteindre à quatre-vingt-quatre ans, pourraient vivre cent huit, ou même environ cent soixant-huit ans, si toutes les circonstances diététiques et autres leur étaient constamment favorables?

Dans plusieurs régions on voit beaucoup de centenaires, et on remarque parmi eux quelques hommes qui à l'âge de cent quarante ans ne sont pas accablés d'infirmités. Après un siècle d'existence ces hommes-là étaient encore dans leur vigueur. Dès le commencement, l'effet des années n'a pu être le même chez eux que pour les hommes dont toutes les forces devaient naturellement s'épuiser avant le dix-huitième ou le dix-neuvième lustre.

Malgré tant de hasards apparens, la durée de la vie ne serait-elle pas déterminée pour chacun de nous par l'étendue même de nos rôles intellectuels, dont la secrète concordance pourrait seule expliquer notre monde? « Thoth doit avoir dit que les nombres étaient les formes accessibles de la pensée éternelle..., et que toute chose était la pensée de Dieu écrite. » *Essais de palingénésie sociale ; Orphée*, livre 7.

Note P. (p. 252)

D'anciennes habitudes, des circonstances décisives, l'organisation particulière, la force des lois, peuvent avoir plus d'empire encore que la croyance. Un homme d'esprit disait : Le lecteur fait le livre. Chaque fidèle se fait ainsi sa doctrine religieuse.

Quand des gens corrompus ou ineptes accueillent une religion comme un moyen temporel, un expédient politique, il n'est pas surprenant que des esprits légers et avides de plaisirs la repoussent comme un obstacle. Plusieurs hommes l'auront quittée afin de se jeter librement dans le désordre, et en cela ils montraient qu'ils n'avaient pas la foi; mais d'autres, en prétendant s'unir à Dieu, selon les expressions d'un dévot orgueil, ne savent faire autre chose que de se séparer de leurs semblables, et prouvent ainsi que jamais ils ne comprendront la morale religieuse.

Il est temps que les notions religieuses, les seules peut-être qui chez les mortels soient susceptibles de quelque grandeur, ennoblissent l'esprit au lieu de le subjuguer seulement ou de le troubler. « On ne gagne pas toujours à s'élever (a dit quelque part M. Sainte-Beuve) quand on ne s'élève pas assez haut... Mieux vaut encore demeurer sur la terre... à moins que l'ame un soir ne trouve des ailes d'ange, et qu'elle ne s'échappe dans les plaines lumineuses, par-delà notre atmosphère.... »

Note Q. (p. 252)

L'erreur gouverne la terre. Ce n'est pas une observation nouvelle ; mais trop souvent on la perd de vue, ou bien on exagère le mal, et on suppose qu'il n'est presque plus de droiture parmi les hommes. Au contraire, la plupart d'entre-eux n'oublient pas qu'ils ont besoin de vérité ; mais la vérité est une, et les erreurs sont de nature à se multiplier, ou à se propager indépendamment même de la perversité d'intention. Pour qu'une opinion erronée se répandît chez tout un peuple, un seul imposteur a suffi, et souvent même nul n'a été précisément coupable.

S'il était un pouvoir magique qui s'avisât tout à coup de forcer les hommes à montrer ce qu'ils pensent en effet, ou à s'en assurer eux-mêmes, plusieurs choses que vante toute une nation tomberaient dans le mépris, et des opinions qui passent pour générales seraient aussitôt abandonnées.

Des hommes vrais avec zèle étant très-rares, un peu de charlatanisme altère communément les relations sociales. En prenant place dans le monde on affecte un caractère qu'on n'avait pas, ou des principes qu'on négligera de suivre. On dévore en silence ses inquiétudes ou ses chagrins, et on se croit sur la route du bonheur si on prend aux yeux des autres une attitude heureuse. L'artifice de plusieurs hommes qui exercent l'autorité dégénère en un jeu insipide. Les phrases adroites de beaucoup d'auteurs

sont visiblement dictées par l'esprit de parti. En ne présentant qu'une face de chaque chose, on les défigure toutes. On fournit ainsi à la multitude de fausses données ; mais elles lui paraissent suffisantes, parce qu'il lui est à peu près indifférent de décider de travers, pourvu qu'elle se procure le plaisir de décider. Sans cette espèce de mensonge presque universel, comment les jugemens du public seraient-ils soumis mode ?

Note R. (p. 254)

Tant de légèreté se mêle à nos jugemens, qu'il peut être bon de prévenir, dans des questions graves, les objections les plus inconsidérées.

Il n'est nullement contradictoire de regarder les promesses de la vie future comme une consolation très-désirable au milieu des misères présentes, et d'alléguer néanmoins que la morale, et l'esprit d'ordre, suffiraient dans une société constituée avec sagesse, dans une société où on connaîtrait des malheurs sans doute, mais non l'affliction de la vie.

Celui qui écrit sur quelques parties de l'économie sociale ne peut éviter de heurter les opinions de ses compatriotes ou des étrangers. Mais, dans la vie privée, on fera bien ordinairement de ne s'attacher à détruire la croyance de qui que ce soit, fût-elle assez bizarre pour différer de celle des Européens. Dans un livre au contraire, un objet plus essentiel l'emporte sur des considérations louables sans

doute, mais trop bornées pour être décisives. C'est d'ailleurs une grande différence de chercher ce qu'il faudrait, ou de prétendre dire ce qui convient positivement. Enfin, c'est avec bonne foi qu'on doit lire celui qui n'écrira jamais une ligne dans d'autres dispositions.

Qu'y aurait-il de plus propre à éloigner tôt ou tard des idées religieuses, qu'une religion fausse, une doctrine dévotement impie. Ceux qui veulent absolument qu'on place un peuple sous une religion, fût-elle d'invention humaine, sont le jouet d'une crainte très-profane et qui les rend déraisonnables. Toute religion particulière non révélée est fausse et ténébreuse. Or, il n'est point de révélation expresse, ou il n'en est qu'une. Excepté cette révélation unique, ce qu'on prescrit au nom du ciel est une œuvre de mensonge, et tout mensonge sérieux est funeste. Quant aux sentimens religieux, s'ils sont universels, ils sont donc révélés en ce sens qu'ils forment une partie nécessaire du développement de notre intelligence reçue d'en haut.

Il n'est pas surprenant que l'on se soit trompé sur quelque différence qui existe entre *Obermann* et le Solitaire des *Libres méditations*. Cette sorte d'inadvertance provient de ce que l'éditeur de l'un et de l'autre n'a pu suivre son idée première, et de la difficulté que plusieurs personnes éprouvent à considérer les notions religieuses fondamentales comme indépendantes des croyances accidentelles de chaque pays. Obermann, dit-on, se permet quelques sarcasmes relativement aux objets de la foi. Cela est possible quant aux superstitions. A l'égard des idées reli-

gieuses plus simples et plus pures, Obermann peut douter, mais assurément sans dédain. Le Solitaire des *Libres méditations* est moins jeune, il est dans toute la force de l'âge. Ayant fait des réflexions qui lui paraissent plus profondes, il doute aussi; mais il insiste beaucoup plus sur la vraisemblance des idées religieuses auxquelles conduit l'étendue de la pensée. Sans doute Obermann aurait jugé de même un peu plus tard. Supposons que ces deux personnages n'en soient qu'un sous deux noms différens. Après avoir renoncé au téméraire enseignement des sectes, il ne trouve d'abord que le doute; mais ensuite il croit sentir fortement que le monde vrai, le monde caché est l'expression d'une pensée divine. Telle peut être la marche de l'esprit de l'homme dans son indépendance. Quant à l'éditeur d'*Obermann* et des *Libres Méditations*, en cas que sa profession de foi devienne nécessaire, il dira ici, comme auteur des *Rêveries*, qu'il s'attache aux idées religieuses, soutien du génie, ou du cœur de l'homme, et qu'il les croit vraies, s'il est quelque vérité qui se dévoile à demi pour notre faible intelligence; mais on ne le verra pas descendre de ces hauteurs divines jusqu'aux petites croyances dogmatiques des sectes passionnées.

Note S. (p. 261)

Une substance invisible, disent-ils, une émanation particulière de l'Être principe, est formée exprès pour se joindre au corps, et elle n'agit que par les organes maté-

riels, tant que dure cette union; mais ensuite les souvenirs ou la faculté de penser subsistent, et, malgré la décomposition du corps, le *moi* se perpétue. Si cela semble incompréhensible maintenant, continuent-ils, la nature a beaucoup d'autres parties impénétrables pour nous, et ce mystère n'étant qu'une suite des mystères de l'univers, il n'est pas permis de le mettre en doute.

Mais faudra-t-il admettre tout ce dont il serait difficile de démontrer l'impossibilité? Que de rêves contradictoires on sera tenu d'admettre! Quand nous croyons voir qu'une chose est, nous faisons bien de la supposer vraie, quoiqu'elle reste incompréhensible; surtout si elle appartient à un ordre de phénomènes généralement impénétrables. Mais si rien ne confirmait une hypothèse, ce serait une témérité d'y croire, uniquement parce que l'impossibilité de la chose échapperait peut-être à nos démonstrations. De tels motifs de croyance ne convenaient qu'à des Gètes qui, à ce qu'on prétend, n'avaient pas entendu parler de l'immortalité de l'ame, mais qui aussitôt se mirent à jouir pleinement de cet espoir sur la foi de Zamolxis.

« Ceux qui croient que des ames capables de sentiment mais incapables de raison, sont mortelles, ou qui soutiennent qu'il n'y a que les ames raisonnables qui puissent avoir du sentiment, donnent beaucoup de prise aux monopsychites, car il sera toujours difficile de persuader aux hommes que les bêtes ne sentent rien, et quand on accorde une fois que ce qui est capable de sentiment peut périr, il est difficile de maintenir par la raison, l'immortalité de nos ames. » *De la conformité de la foi avec la raison.* LEIBNITZ.

Idcirco unus interitus est hominis et jumentorum, et

æqua utriusque conditio. Sicut moritur homo, sic et illa moriuntur. Similiter spirant omnia, et nihil habet homo jumento amplius: cuncta subjacent vanitati. C'est en ces termes que l'Ecclésiaste même a osé reconnaître les avantages si clairs de l'espèce qui a seule le privilége de se forger des terreurs, et de se couvrir de haillons.

Note T. (p. 267)

« Comme je sais, dit Montaigne, par une trop certaine expérience, il n'est aucune si douce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec eux une parfaite et entière communication. »

Note U. (p. 270)

Le sentiment de l'ordre résulte de la perception de rapports étendus. Ce sentiment serait une base suffisante, si l'édifice de la législation était élevé par le génie.

Mais des institutions fortes réprimeraient l'activité cupide que peuvent susciter des rapports trop nombreux, trop variés pour laisser du calme aux esprits ordinaires.

L'ardent amour des richesses excité par une industrie immodérée contrastera dans l'histoire avec les souvenirs

de l'esprit de chevalerie. Des nations seront changées en troupes de marchands qui faisant de la liberté politique une spéculation, et de la patrie un riche comptoir, apprécieront les bulletins des lois de la même manière que des billets de banque. Toute l'ame des fauteurs de cette agitation aveugle paraîtra concentrée dans leur portefeuille : c'est ainsi que Quevedo disait des gens qui sont marchands par inclination ; qu'ils ont leurs cinq sens dans les ongles de la main droite.

Note V. (p. 270)

L'homme a dit : L'ordre général ne me suffit pas ; je commencerai une industrie qui ne sera qu'à moi, et je me ferai une science nouvelle du mal et du bien. Mais aussitôt il s'est trouvé loin de la paix, surchargé de besoins, et plus fatigué de son impatience que ranimé par ses désirs. Les rides de son front proviennent de ce labeur opiniâtre, et on ne verra pas sur ses lèvres ingénieuses la candeur d'un ancien repos, ou la naïveté du contentement. *De ligno autem scientiæ boni et mali ne comedas* (*ait Deus*); *in quocumque enim die comederis ex eo, morte morieris... Et aperti sunt oculi.... Maledicta terra in opere tuo*, (*dixit Deus*); *in laboribus comedes.... donec revertaris.* Quel homme parmi nous a fait attention à ces derniers mots, à cette trace d'une sagesse qu'on peut attribuer aux plus anciens jours ?

Note W. (p. 304)

Il est cependant quelques hommes dont la manière de sentir subit peu de changemens, et qui, sous ce rapport n'éprouvent pas même les effets ordinaires de la vieillesse.

Note X. (p. 317)

On ne présente pas comme un modèle la manière d'être de ces montagnards, et on ne donne pas pour des monumens de sagesse les nombreux ex-voto de leur chapelles disséminées dans tous les ravins où chemine le bétail. Mais du moins la plupart de ces vallées sont presque exemptes de misère; il faut les féliciter de ce que les coutumes n'ont pu cesser d'y être simples.

Note Y. (p. 327)

On assure que l'éléphant aime le parfum des fleurs. C'est l'animal dont l'intelligence paraît avoir le plus d'analogie avec celle de l'homme.

Note Z. (p. 339)

Et Fragment sur l'art d'écrire dans les différens âges, sur les genres appelés de nos jours classique et romantique, sur le dix-septième et le dix-huitième siècles, sur les livres inspirés par l'esprit théologique ou par la sagesse profane.

« Un ouvrage sérieux, s'il n'est favorisé par aucune circonstance particulière, ne peut attirer que faiblement l'attention publique.... Il faut que l'esprit de parti vienne à l'appui.... pour fixer l'opinion.... Ce n'est que par une communication lente et presque insensible, que l'opinion des bons esprits devient celle du public. » Suard.

Pour être promptement apprécié, il faudra rester dans les voies battues, parce qu'alors les lieux communs suffiront. Quelque fautives que soient ces règles générales appliquées aux faits particuliers, le vulgaire ne peut se défendre de se servir d'elles, parce qu'autrement il n'en aurait plus aucune ; or, le vulgaire est aussi impatient que paresseux, et il lui convient de prononcer sans examiner. Toutefois un écrivain aurait tort de désirer vivement des succès lorsqu'il lui reste d'autres moyens probables d'être quelque jour écouté, lorsqu'il n'a pas réellement besoin d'une célébrité moins tardive.

Celui à qui seraient accordés douze siècles de force et

de jeunesse, formerait des projets différens et peut-être moins vastes en un sens. Se voyant certain de finir plusieurs choses, il aimerait à prévoir le terme de chacune, et il s'abstiendrait d'en ébaucher à la fois un grand nombre. Mais dans la vie ordinaire l'espace manque à tel point qu'on est, pour ainsi dire, obligé d'en méconnaître les bornes. Nous embrassons dans nos desseins une durée indéfinie, et nous regardons comme des suites heureuses de notre existence, tous les souvenirs qu'on pourra conserver de nos moyens intellectuels. Ce bruit que feront peut-être nos pensées participe en quelque chose de la pensée même qui semble impérissable. En s'arrangeant pour que ce retentissement se prolonge, un homme que sa passion abuse croit se ménager quelque bien futur. Il est vrai du moins que la partie la plus durable de l'histoire des peuples est celle de leurs conceptions. Elles donnent des fruits plus lents, mais plus féconds, des résultats moins éclatans, mais moins passagers que ceux des grandes actions. Lorsque le temps commence à ruiner les annales d'une foule de générations éteintes, la trace de leurs idées ne s'efface pas encore : les principaux traits de leur génie seront entrevus par de nouveaux peuples.

Que de notions utiles nous réunirions si les Hindous et les Chaldéens, si d'autres peuples antérieurs avaient pu nous laisser généralement des esquisses de leurs travaux, de leurs premières tentatives, de l'enchaînement de leurs croyances ou de leurs opinions. L'Orient avait rassemblé de grandes lumières; il en reste des lueurs dont quelques modernes se flattent trop légèrement de déterminer l'origine. La Haute-Égypte paraît avoir obtenu de beaux siècles, mais peut-être cette forte doctrine lui avait-elle

été transmise (*). La Grèce si désunie a fait pourtant des efforts remarquables par la pénétration, la grâce ou l'indépendance.

Quelques peuples descendus des hordes qui ont divisé l'Occident romain, semblent jaloux de remplacer à leur manière cette grandeur détruite par leurs ancêtres. Dans la France, dont la langue susceptible de justesse acquiert de l'étendue, l'esprit humain se livrera sans doute aux progrès qui paraissent naturels lorsque de fortes catastrophes ne viennent pas les interrompre, et lorsqu'il existe de faciles moyens de communication.

L'éloquence passionnée, le premier charme de l'expression, les idées ingénieuses, mais inexactes, préparent seulement l'impulsion que recevra la pensée des générations instruites. L'impartialité dans les recherches, et l'étude des vrais besoins du cœur, voilà ce qui seul perfectionne les institutions, ce qui pourra contribuer un jour à la vraie prospérité des peuples. Par cette marche laborieuse peut-être se replacent-ils au point, déjà tardif alors, où ils étaient arrivés avant le dernier bouleversement qui les replongea dans l'ignorance, et qui les livrant à des folies stupides,

(1) « Les ruines merveilleuses de Meroë révèlent la somptueuse architecture d'un peuple dont les idées nous sont inconnues, mais qui a écrit sa pensée religieuse et sublime en pierres de soixante coudées..... et dont les dieux de granit semblent murmurer : Nous sommes vieux, plus que les vieux dieux de l'Égypte. » Ces trois lignes sont tirées d'un fragment, plein de recherches (par M. Ferd. Denis), et si bien placé dans le *Manuel du Peintre*, etc., par M. Arsenne.

ne laissa que des traces secrètes d'une doctrine trop pure pour les âges de barbarie.

Un lien naturel rapproche les diverses facultés de l'esprit. Elles peuvent se montrer successivement dans leur force inégale ; mais sous de nombreux rapports elles s'accroissent de concert. Le développement visible de toutes les parties d'une plante est successif, mais elles ont été nourries simultanément. La littérature change de caractère à plusieurs égards, d'après les changemens que subissent nos inclinations, nos habitudes, nos lois et nos sciences. Ce n'est pas seulement parce que d'autres mœurs ou d'autres règles prescrivent en quelque sorte d'autres idées, et proposent à nos différens travaux un autre but ; mais parce que nos facultés formant un ensemble, nulle partie ne peut rester semblable dans le tout qui ne subsiste pas invariablement.

Ainsi que la pensée des individus, celle des peuples est une succession toujours active. Dans l'ordre ordinaire le règne de la pensée doit suivre celui de l'imagination, et peut substituer une langue plus régulière ou plus savante à une langue plus pittoresque et tantôt poétique, tantôt naïve. Les idées étaient vagues ou obscures, et les sensations impétueuses ; aujourd'hui la sensation présente a moins d'empire. Une énergie long-temps indomptée cédant à une force réfléchie ; et des clartés suffisantes pour tous les besoins dédommageant de la lueur incertaine qui animait fortement quelques désirs, l'éloquence de la sagesse remplacerait celle des passions, si la langue pouvait cesser d'être aussi à l'usage de cette partie du peuple qui n'avance presque jamais.

Chez toutes les nations instruites et ingénieuses on doit

distiuguer deux littératures. L'une est fugitive ou transitoire ; agréable domaine d'une multitude d'hommes de lettres, elle reste conforme au mouvement extérieur et accidentel de la société. Mais la littérature essentielle ou normale, généreux attribut des véritables écrivains, la haute littérature est inspirée ou guidée par une raison indépendante des temps et des lieux, par le génie de l'espèce humaine. Elle devance la société des capitales les plus florissantes; dans tous les siècles, dans tous les âges, elle fut ou elle sera l'expression d'une civilisation plus parfaite, et nécessairement idéale en partie (*).

Lors même qu'une langue paraît ne plus se perfectionner, elle peut encore beaucoup acquérir; elle a seulement cessé de faire des progrès relativement au peuple qui la parle, c'est-à-dire d'avancer plus que lui-même. S'il ne corrige plus, s'il ne réforme plus cet instrument, du moins il peut s'en servir chaque jour avec plus d'aptitude. La langue n'est jamais fixée à tous égards puisque l'esprit n'est jamais en repos. Ce n'est pas une nécessité que la langue se corrompe promptement : les vicissitudes politiques qui changent les mœurs et le goût des nations peuvent être plus ou moins lentes selon les différens âges du monde social.

Dans la décadence, au lieu de prendre pour modèle ce qui renaît toujours, on imite des copies, simples ouvrages de l'art, et au lieu de créer de libres ébauches, on ne sait plus que parodier le génie. Souvent des intentions trop

(*) Cette importante rectification de l'idée de M. de Bonald, appartient à M. Jay.

multipliées affaiblissent le trait principal, ou bien des habitudes trop attentives nuiront à la chaleur, et s'il arrive qu'on ait peu de difficultés à vaincre, on deviendra bizarre pour paraître capable d'en surmonter en s'ouvrant des voies nouvelles.

Si la perfection d'une langue consistait uniquement dans l'étendue des moyens, dans l'abondance, l'exactitude la variété, la propriété des mots, la langue s'enrichirait tant que l'ordre subsisterait, tant que le peuple conserverait ses habitudes civiles, ou sa prépondérance parmi les nations. Si notre esprit, en réunissant un plus grand nombre d'idées, restait capable d'en déterminer exactement les rapports, s'il voyait toujours bien, si rien ne le fatiguait, toute acquisition serait un accroissement réel. Mais sans cesse les choses humaines s'affaiblissent de quelque côté. En obtenant des avantages nouveaux, on s'expose à négliger ceux dont on jouissait, et en devenant subtil on doit cesser d'être énergique. Souvent il en sera des beautés de la langue comme des ouvrages du pinceau. Une correction trop soignée, trop méthodique en diminue le mérite; à force d'être minutieuse elle peut paraître vulgaire et décolorée.

Dans les grandes compositions, il convient de laisser certains traits indéfinis, pour que les masses conservent une harmonie plus imposante. Alors l'imagination occupée surtout des grands effets, sera encore excitée par cette partie vague et inconnue où il reste, comme dans la nature, des beautés possibles, afin que chacun suppose celle qu'il aime davantage, et puisse découvrir dans les jouissances de tous une jouissance qui lui soit personnelle. Cependant lorsque la critique s'est exercée long-temps, le

style ne peut plus être négligé avec une liberté que beaucoup de lecteurs appelleraient du désordre.

La langue se modifie avec l'état moral et intellectuel du peuple dont elle exprime plus ou moins fidèlement le caractère. Les mœurs ne peuvent changer sans exiger un nouveau langage, et de même le style dont nous prenons l'habitude influera sur nos conceptions. Cependant les vicissitudes qui ont été subies par des langues plus anciennes que l'art typographique ne se reproduiront pas de nos jours sans de grandes différences. Mais d'autres changemens résultent de l'étendue des idées, de l'activité des études, et surtout de la connaissance des traditions d'un grand nombre de peuples. Leurs inspirations littéraires se réunissent dans la pensée même de celui qui ne les a pas précisément étudiées. De cette notion générale doit naître le besoin de donner à l'idiome du pays plus de souplesse ou de hardiesse, afin de le rapprocher d'une langue, pour ainsi dire illimitée, qui serait celle du genre humain.

Il est difficile que cette nuance nouvelle et forte ne soit pas incorrecte dans les premiers temps, et même fausse, ou du moins exagérée. Elle tombe d'abord en partage à la jeunesse qui a souvent le bonheur de se soustraire au jour de l'habitude, mais dont aussi le discernement est peu sûr, et dont le goût n'est pas entièrement formé. Ainsi apparut parmi nous, avec de nombreux écarts, mais avec des moyens naturels de séduction, ce genre qualifié de romantique dont les bornes seraient difficiles à déterminer (1).

(1) La plupart de ceux dont les écrits offrent au premier degré les avantages du genre romantique, se gardent d'en tolérer chez

Si nous jugeons de cette école par ses disciples les plus ardens, une semblable fantaisie nous semblera nécessairement passagère et peu digne d'un peuple éclairé. Une composition, moins originale que grotesque, passait pour éminemment romantique, si le merveilleux en était analogue à la faiblesse de quelques esprits qui pensent admirer lorsqu'ils sont seulement curieux, ou qui prennent leur trouble pour un effet de l'imagination. Il fallait aussi que le style provoquât l'attention avec un certain fracas dénué de justesse et d'harmonie. Il suffisait d'une déraison abondante en un sens, et d'un talent informe, pour être reçu parmi les adeptes (1). Mais comment perpétuer l'avantage apparent de cette manière plus inconsidérée qu'audacieuse ? Elle captivait quelquefois parce qu'étant inaccoutumée, elle occasionait une sorte de surprise, moyen dont la durée serait contradictoire. Ce qu'aujourd'hui on se plait à vanter comme neuf ne le sera plus demain. Si le désordre romantique devenait ordinaire, vous en seriez par cela même désabusés ou fatigués. Dans tous les genres les caprices dont on est témoin peuvent amuser d'abord; mais on en sent bientôt les inconvéniens, et on ne tarde pas à se reprocher cet oubli des convenances, ces distractions du goût. Avec un peu d'esprit, quelque invention, des momens heureux, et des jours de délire, on

eux l'abus. Averti par d'aussi heureux exemples, bientôt l'on renoncera au projet de changer en jargon notre langue, aimée d'une grande partie de l'Europe.

(1) « On écrit d'un style extraordinaire, parce qu'on n'a que des choses ordinaires à dire. » CONDORCET.

obtiendrait peut-être une suite assez rapide de succès illégitimes; mais il faudra plus pour conserver un nom honorable chez des générations habituées à l'examen en toute chose. Ce sera du moins une nécessité de n'être jamais trivial sous prétexte de naïveté, ou burlesque avec emphase, c'est-à-dire de n'être jamais ridicule. La raison subsistera, et ce qu'elle pourra justifier dans ces innovations sera seul approuvé d'un peuple instruit.

Le goût dans toute composition est le sentiment des convenances. Les écrivains que leur méthode ou leur tact font désigner sous le nom de classiques demandent qu'on écrive avec goût, c'est-à-dire qu'on sente les convenances et qu'on les observe. Leurs adversaires permettent ou exigent qu'on se joue d'elles; ils ne songent qu'à frapper une sorte d'imagination étroite, mais vive ou déréglée, dont se vante la multitude, et qui est, chez tant de gens ingénieux sans justesse, la folle du logis. Écrire précisément à la manière romantique, user tout-à-fait de cette liberté, c'est écrire déraisonnablement; c'est ne pas choisir ce qui serait mesuré, ce qui serait pur et grand, simple et délicat. C'est trop préférer ce qui paraît facile; c'est s'exprimer en écolier qui, venant de finir ses classes, met son plaisir, et plus mal à propos encore sa gloire, à ne plus connaître de règles. La véritable règle, cette perpétuelle convenance n'est pas arbitraire, du moins en général, et dans ce qui la rend obligatoire. La convenance qu'il faut respecter est celle qui sera toujours justifiée positivement, si on cherche à s'en rendre raison, et si l'examen est assez scrupuleux, ou le discernement assez prompt. Que manque-t-il surtout à ceux qui ne veulent être que romantiques? l'attention. Aussi voit-on constamment les bons

écrivains s'éloigner un peu de ce genre dès que leur esprit, exercé avec plus de suite, dispose de toutes les forces dont il était susceptible. On a été exclusivement romantique par indocilité ou par étourderie; on cesse de l'être quand on devient moins paresseux ou moins maladroit, quand on songe à la postérité dont les jugemens à notre égard seront exempts de précipitation.

Après avoir visité les demeures élégantes, les riches domaines, les larges et fertiles vallées de la Lombardie, peut-être avez-vous franchi les Alpes, et parcouru, sous un ciel moins doux, au bruit des torrens, les vallons presque ignorés de Glaris et de l'Engadine. La nature peut changer d'apect sans cesser d'être belle. Comparez entre eux ces souvenirs; ce sont des différences analogues qui caractérisent le genre classique lorsqu'il est exempt de froideur, et le genre romantique quand on se décide à en bannir l'extravagance. Un morceau est romantique sans devenir condamnable, si l'auteur y a cherché des effets, et s'il y a laissé des négligences que nous ne puissions pas attribuer au mépris de toutes les règles. L'ordre est-il vraiment rétabli, mais non pas avec un soin trop scrupuleux, le même morceau rentre dans le domaine classique. Des pages de Pascal, des passages de Bossuet, et même quelques vers de Racine pourraient être réclamés de part et d'autre. Si les deux méthodes n'étaient suivies que par des esprits supérieurs, on serait plus près de les confondre, et la lutte cesserait.

Quelqu'un a dit que le goût romantique était un expédient afin de se passer de sentimens et d'idées. Mais des inversions étrangères, des mouvemens forcés, des mots choisis pour se heurter brusquement, toute cette affecta-

tion n'est que l'abus du genre. S'il a paru généralement défectueux c'était par incohérence, bien plus que par inanité. Souvent même ces sortes d'ouvrages abondent en idées, et les sentimens y surabondent quelquefois. Lorsqu'en parlant d'un homme qui sait vivre à la ville et à la cour, et qui ne sait rien de plus, Werther dit : Je prends mon voisin par sa main de bois, il n'y a pas absence d'idées. Dans Faust, Marguerite éprouve les affections qui peuvent conduire au désespoir lorsqu'elles sont réprimées amèrement et sans retour. Un auteur classique ferait usage des mêmes sentimens; la différence consisterait à les exciter par des moyens plus naturels.

D'autres ont préféré définir la littérature romantique une littérature nationale. Mais elle différera beaucoup chez les Écossais ou les Saxons, chez les Finlandais ou les Dalmates. Si on forme de ces différentes littératures nationales un ensemble opposé à la littérature d'imitation, à celle qu'on peut accuser d'être renouvelée des Romains et des Grecs, on sentira que l'alliance entre les deux genres devient inévitable. L'Europe, dont presque toutes les parties se communiquent avec tant d'activité, ne connaîtra plus qu'un même art d'écrire; les nuances entre les différens pays ne seront pas marquées beaucoup plus qu'entre les différens auteurs. On ne distinguera sur le globe que deux grandes divisions, notre littérature occidentale dont s'écarteront peu les deux Amériques, et la littérature asiatique à laquelle se rattacheront quelques ébauches africaines.

Dès aujourd'hui les deux genres sur lesquels on dispute encore se concilient très-bien aux yeux d'un véritable critique : tous deux demandent du génie et tous deux ont

besoin des conseils du goût. Le plus parfait des écrivains ne serait regardé ni comme classique, ni comme romantique, parce qu'il serait l'un et l'autre. Mais, dira-t-on, si on obtenait par cette double reforme une pureté féconde, et une vigueur irréprochable, cela même serait éminemment classique. Sans doute, ce serait la manière classique devenue, selon les convenances actuelles, plus originale et plus hardie. Et toutefois ce serait aussi la manière romantique plus raisonnable, plus châtiée; mais assez libre encore, et même plus constamment naturelle. Le naturel n'est pas ce qui, par singularité, se présente d'abord à l'imagination, ce que dictent même, ou ce qu'inspirent des habitudes ou des inclinations particulières; mais ce que tous les esprits auxquels on ne pourra contester de la justesse et de l'étendue croiront d'accord avec l'ordre universel, ou conforme à nos penchans les moins variables, les plus secrets, et pourtant les moins douteux.

Si nos principaux écrivains cessaient de paraître exclusivement classiques, ils ne deviendraient pas pour cela exclusivement romantiques. C'est ainsi que plusieurs modernes se sont rapprochés des poètes sans abandonner la prose, mais en croyant qu'elle ne devait pas rester toujours aussi familière et aussi simple. Elle peut avoir aujourd'hui plus de chaleur, de force et d'élévation; mais elle laisse aux vers de certains avantages réels, ainsi que d'autres prérogatives dont se montre peu jalouse une utile et mâle sévérité. La littérature française sera donc plus variée, ou même moins égale et moins timorée, sans s'écarter entièrement de ce qu'elle a été dans les deux derniers siècles, et sans renoncer à ce qui l'illustrait.

En France nul sentiment patriotique ne demande l'exact maintien d'un mode qu'on avait bien fait de s'approprier, mais dont l'origine était étrangère. De la langue de Rome, enrichie elle-même par l'étude des lettres grecques, s'est formé autrefois le roman qu'on retrouve encore dans quelques retraites des Alpes. Avant les effets littéraires de la prise de Constantinople, on n'avait étudié qu'en grec ou en latin les anciens modèles, et on ne les avait imité que très faiblement. Plus tard, lorsqu'ils furent traduits, ce qui rappela d'une manière plus directe ces études, fut désigné sous le nom de classique ; mais ce qui avait appartenu au langage mixte formé en partie du celtique, ce qui s'était écarté davantage du siècle d'Auguste, fut appelé romantique, ou romain à la manière des barbares. Rien de littéraire n'est indigène parmi nous ; il faudrait que nous eussions ou les inspirations des bardes, les hymnes que les druides défendaient d'écrire, ou les chants guerriers de ces vieux Francs dont l'idiome même est devenu un sujet de contestation.

L'origine barbare, ou peu savante du genre romantique ne force pas à le condamner. On ne trouve guère d'autre principe aux diverses parties de notre civilisation, lorsqu'on remonte avec plus ou moins d'incertitude vers les premiers temps de l'histoire. Les contemporains des Héraclides ressemblèrent beaucoup à des barbares, et ensuite les vainqueurs des Samnites ont été des barbares selon les Athéniens et les Corinthiens. Les descendans d'une multitude de peuplades qui se souciaient peu des couronnes olympiques, ou de la tribune de Rome, conservent encore en beaucoup de lieux et l'espèce d'imagination, qui tient à l'indépendance de l'esprit, et ce pen-

chant pour les vieilles traditions, pour les vieux prestiges, pour les illusions sauvages qui doit entretenir le patriotisme sous un ciel sévère.

Les institutions et les maximes chevaleresques ne manquèrent ni d'originalité romantique, ni de dignité calculée ou d'élégance. Elles ont formé une sorte de lien entre le merveilleux des Sarmates ou des Scandinaves, et celui de l'Hellénie ou de l'Ausonie, entre Ossian et Virgile, entre Sophocle et la Huerta. L'amour moderne, l'amour chevaleresque s'est facilement introduit dans le genre classique. Quant aux émotions qui naissent de la crédulité, partout elles fournissent aux poètes ou aux romanciers des moyens inépuisables; mais la superstition des hommes du nord paraît moins puérile, et plus puissante sur l'ame, que celle qui avait été transmise aux Grecs. Quand la chevalerie tomba en désuétude, la féodalité se voyait repoussée par l'opinion, et l'affranchissement des communes commençait à ôter à la littérature une sorte de grâce seigneuriale : il fallut y substituer une raison plus exacte, ou plus analogue aux intérêts de famille.

La hiérarchie du servage, dans la féodalité, réproduisait en quelque chose la classification orientale des castes, et de plus c'est de l'Orient que paraissent originaires la superstition opiniâtre, l'invariable habitude, le bonheur de ne pas ouvrir les yeux, système méritoire continué de nos jours, non sans maladresse, mais avec assez de ferveur. Si donc la question devenait tout-à-fait génerale, on ne trouverait que deux espèces de civilisation bien connues : les lois inflexibles du Gange ou du Nil, et les lois ingénieuses de l'Ilyssus ou de l'Alphée. Cependant on pourrait désigner comme participant des deux modes, le

genre des Persans et des Arabes. Si la chevalerie, en se combinant avec les effets du climat, a modifié sur une partie du sol étroit de l'Europe des vestiges plus grossiers du génie antique, ce ne fut guère qu'un accident, et le goût chevaleresque, comme le goût mauresque, n'auront été que des exceptions.

Le genre qui prévaudra désormais participera tellement de toutes les formes dignes d'être admises sans retour qu'on pourra le regarder comme universel en Occident. On cherchera le plus grand accord possible du tact et de l'art, de l'inspiration et de l'étude. Les compositions regardées maintenant comme romantiques ne seront pas abandonnées: on en retranchera seulement le désordre, la discordance, la bizarrerie. Quel autre nom donner au caprice qui, dans le Songe de Jean Paul, fait prononcer par Jésus même, au milieu des morts sollicitant l'espoir d'une autre vie, ces mots sinistres : « Non, il n'est point de Dieu. » N'est-ce pas une extrême discordance, un moyen inexcusable d'exciter quelque émotion imprévue.

En devenant plus correct, plus sage, le style restera vigoureux, et sera dès lors consacré, sans rentrer expressement dans les formes classiques. Moins romantique dans Manlius ou dans Britannicus que dans Othello, Talma était admirable dans ces deux premiers rôles. Le célèbre monologue d'Hamlet, imité par Ducis, est plus romantique qu'une scène de Racine; mais quel raisonnable partisan du genre classique eût pu rejeter ces vers de l'auteur d'Abufar, et se priver de les voir dits par Talma avec tant de perfection, ou de profondeur ? Nous touchons ainsi à l'époque où la littérature, n'étant plus exclusivement, tantôt germanique, tantôt grecque et latine, répondra aux be-

soins des générations les plus instruites et les plus agitées que le globe ait encore nourries.

Si, même alors, les Français conservent quelques scrupules particuliers, ce sera un hommage rendu au dix-septième siècle et au dix-huitième. Quand le jour en sera venu, quand on pourra mieux connaître les arrêts de cette postérité que tous envisagent, quoi qu'une barrière insurmontable nous en sépare tous, la gloire du dix-huitième siècle, aussi grande que la renommée du siècle précédent, paraîtra même fondée en partie sur des avantages plus solides.

Au temps de Despréaux le génie de la langue était formé, mais il n'avait pas reçu tous ses principaux développemens. Elle était plus éloignée de la perfection, et c'est pour cela même qu'on était plus porté à versifier. Les dialectes des peuples ignorans ont produit des poètes renommés et nul prosateur connu peut-être. Le véritable langage c'est l'expression simple, énergique et débarrassée des formes quelquefois heureuses, quelquefois arbitraires, que l'esprit admet dans ses jeux, en évitant l'enflure, ou de trop fréquentes licences, mais que la raison désapprouve dans toute occasion importante, et même dès que le sujet demande une sérieuse attention.

Si depuis Racine ou Bossuet on ne s'est pas mieux exprimé, on a exprimé plus de choses. Il devenait difficile de rendre la langue beaucoup plus harmonieuse, ou beaucoup plus forte; mais on l'a étendue, et tous les genres sont entrés dans son domaine. L'art de décrire les lieux a fait récemment des progrès remarquables; on les doit surtout à Bernardin, et sans doute le dix-neuvième siècle peut y ajouter encore. Des morceaux d'éloquence, et des

succès dramatiques n'auraient pas suffi pour faire de la langue française la première langue vivante ; il fallait aussi qu'elle pût être celle des sciences, et que la clarté qui lui est propre fût annoblie par les ressources intarissables que des écrivains plus modernes ont cessé de méconnaître. Quelques-uns d'eux achèvent de donner à la prose l'élévation dont elle est susceptible dans tout idiome qui cesse d'être informe. Ils introduisent dans le langage usuel, trop long-temps qualifié de vulgaire, cette partie de la poésie qui appartient moins au talent qu'à la supériorité de la pensée, ou même à la vigueur de l'ame, et qui semblait mal à propos le partage exclusif des grands versificateurs: ce n'est pas une innovation, mais un progrès naturel.

Boileau, Fénelon, Pascal surmontaient plusieurs difficultés; mais celle qui se présente aujourd'hui est très-grande. Mille écrivains ont fait dix mille volumes estimables dans cette langue, qu'il faut savoir rajeunir encore sans se montrer téméraire. A peine est-il permis d'imiter: cependant tout paraît imitation chez celui qui venant après tant d'autres, ne peut faire que ce qu'ils semblent avoir déjà entrepris..... Le ton de la scène est meilleur surtout dans la comédie. Les plaisanteries grossières, les expressions basses, souffertes du temps de Molière ou de Corneille, seraient tolérées difficilement.

Racine arriva dans un moment favorable. La tragédie, déja perfectionnée, n'était nullement épuisée. Il n'est pas certain que, sous Louis XV, un second Racine eût su, comme Voltaire, ouvrir à la tragédie un monde nouveau.... Plusieurs mots de Voltaire dans *Mahomet*, dans le *Triumvirat*, dans *l'Orphelin de la Chine*, sont d'un homme qui comprenait la pensée des maîtres de la terre. Ce n'est

qu'à celui qu'une destinée semblable n'étonnerait pas qu'il appartient de les faire parler. Dans *Rome-Sauvée*, l'entrevue de César et de Catilina, est une des plus belles qui existent en ce genre. Si on préférait en général les hommes d'état dans Corneille à ceux des tragédies de Voltaire, ou bien la scène beaucoup trop vantée de Pompée et de Sertorius au dialogue de Sylla et d'Eucrate par Montesquieu, il faudrait quitter Racine pour l'Arioste, ou Virgile pour Lucain. A la vérité on a vu des gens dont l'ame était commune, écrire passablement une tragédie. Le talent d'imiter peut ainsi remplacer jusqu'à un certain point le véritable talent, celui qui tient du génie. D'ailleurs les rôles forts, ou les rôles héroïques sont rares dans la plupart des drames, et on les remplit de passions triviales parce que le théâtre est destiné surtout à la multitude.

On reproche à Voltaire de laisser trop apercevoir l'auteur sur la scène, et de se mettre à la place du personnage. Généralement on le blâme de parler plus encore à la raison qu'à l'esprit, de s'apercevoir de la tyrannie des abus, de s'élever contre les erreurs, enfin de ne pas écrire uniquement pour amuser, comme ceux qui ne songent qu'à se procurer un nom ou un revenu. Ces torts sont graves ; mais, si nous nous arrêtons surtout au premier, nous jugerons que l'auteur de *Sémiramis* ne pouvait pas aussi facilement que celui *d'Andromaque* éviter cette sorte de défaut. En travaillant pour la scène Racine ne voyait ordinairement que sa pièce, et il désirait avant tout que la critique fût presque désarmée. Mais Voltaire avait senti qu'en obtenant une influence plus sérieuse, il aurait cependant à lutter tous les jours contre l'erreur prêchée tous les jours. Il voulait opposer aux manœuvres de l'intérêt,

de l'iniquité, de l'imposture, une raison plus droite, et à la faiblesse des hommes subjugués par leurs préventions ou par leurs habitudes, le besoin qu'ils ont encore d'entendre et de confesser la vérité. On doit toujours regarder comme moins grande dans les travaux de l'esprit une faute connue de celui qui la fait. Tandis qu'il suffisait à Racine de peindre de certaines physionomies, Voltaire voulait que dans chaque personnage on entrevît ce qui appartient généralement à l'homme. Ainsi les couleurs des différens portraits, tout en conservant leur force, devaient être un peu transparentes. Serait-il surprenant que plusieurs nuances eussent eu au milieu de ces entraves quelque chose de peu fidèle, ou qu'elles eussent manqué pour ainsi dire de naïveté? L'intention morale se rencontre dans les pièces de Racine lorsque cela ne le gêne nullement; elle forme au contraire une partie du mérite caractéristique des tragédies de Voltaire.

Nous entrevoyons tous, selon nos facultés, les voies ouvertes au génie de l'homme. Le premier qui se sent la force d'y entrer doit laisser une trace. Obligés d'y marcher ensuite, beaucoup d'autres semblent conduits par ce premier écrivain, qui n'eût paru lui-même rien inventer en cela, s'il fût né plus tard. Trouver un genre déjà créé, c'est une facilité pour les esprits ordinaires, mais pour les hommes supérieurs c'est un inconvénient. Parce que les modernes surprennent moins le public après tant de fatigues, ou si on veut de jouissances littéraires, on déclare qu'ils ont dégénéré, on affirme qu'ils ne sauraient presque rien tirer de leur propre fonds. Autant vaudrait dire à un voyageur qui parcourrait les divers côtes de l'Europe : vous ne savez pas y découvrir de nouvelles terres; avouez

que les Phéniciens ont eu seuls le vrai génie de la navigation.

Les premiers juges des travaux littéraires, ceux que le public interroge avant de commencer à juger par lui-même, n'augmentent qu'avec répugnance le nombre de leurs rivaux. Naturellement chacun de nous se voit, au milieu de la multitude, comme un être à part, et considère d'abord tous les autres mortels comme à peu près semblables entre eux. Si l'évidence nous fait reconnaître enfin un talent du premier ordre, si sa renommée favorisée au loin par quelque hasard, revient jusqu'à nous, alors nous l'élèverons avec enthousiasme pour le mettre hors des rangs d'une manière frappante, de peur que ses émules ne se servent de son nom pour se croire à notre niveau.

Si même les hommes étaient suffisamment éclairés, si tous étaient d'une entière bonne foi, la gloire confirmée par plusieurs générations serait encore plus étendue que la gloire à laquelle le temps aurait manqué; le partage serait encore inégal entre des mérites également rares. Le bruit le plus rapide de tous, celui des victoires, n'a-t-il pas aussi besoin du temps pour s'accroître, pour que les villes le transmettent aux campagnes, et les navigateurs aux plages étrangères? De trois siècles mémorables le premier sera d'abord le plus vanté; mais quand ils seront vieux tous trois, la différence des âges s'effaçant pour ainsi dire, le plus utile sera seul le grand siècle.

Nous qui devons prononcer avec indépendance, approuvons dans l'occasion les temps récens comme les temps anciens. Et d'ailleurs ces générations n'ont-elles pas déja disparu? Qu'importe pour nous l'époque des traces de lumière laissées par les hommes qui vécurent? Mais sou-

vent on s'irrite de cette lumière même ; on préférerait une obscurité lucrative dans laquelle on saurait présenter comme surnaturelles des lueurs équivoques. Des deux derniers siècles on s'attache à préconiser celui qui s'éloignait le moins de l'ancienne docilité. Cependant, malgré les écarts d'une doctrine quelquefois aride, le second a fait mieux connaître et mieux aimer la raison exacte, désabusée, impartiale, que prend toujours pour guide un véritable écrivain, celui qui exerce en quelque sorte de nobles fonctions, et dont les vues sont généreuses.

On pourrait partager les auteurs en trois classes. Ce qui les distinguerait surtout ce serait l'intention ; les différences seraient plus dans le caractère de l'homme que dans ses lumières, et dans l'emploi de ses moyens que dans leur étendue. L'homme de lettres n'envisage que le produit, ou n'ambitionne que les applaudissemens : il fait un métier. Si enfin ses idées s'épurent, si les études qui le mettent en rapport avec des esprits élevés lui inspirent des pensées moins vaines, si l'argent ou les louanges journalières cessent d'être le principal but de ses travaux, il se rapproche de l'écrivain ; mais ne pouvant retrouver entière cette dignité de l'ame dont on ne s'écarte pas impunément, il reste dans une situation moyenne, et le nom de littérateur paraît convenir à l'ensemble de ses goûts, de ses habitudes, de sa faiblesse, de sa tardive honnêteté.

Quelquefois aussi le véritable écrivain, l'homme né pour l'être sera déconcerté par des événemens imprévus. Ils ne l'aviliront point, parce que cela ne dépend pas de la fortune ; mais, négligeant à regret ses premiers desseins, peut-être ne sera-t-il momentanément qu'un littérateur. Le littérateur ne fait rien de grand, et ne fait rien

de méprisable. On ne le paie pas ; cependant on peut l'indemniser. Il n'écrit jamais contre ses opinions ; seulement il travaille quelquefois avec un autre motif que celui d'exprimer sa pensée. Il peut avoir de la raison, de l'impartialité, de la droiture; mais le génie et même la profondeur n'apartiennent peut-être qu'à l'écrivain indépendant.

Le goût, c'est-à-dire un goût vulgaire, la flexibilité de l'esprit, et ce tact qui nous rend agréable à nos contemporains, deviennent surtout le partage de l'homme de lettres. Il se fait recevoir dans les sociétés littéraires du nord et du midi, les directeurs de théâtres ou les libraires lui commandent des ouvrages, les journalistes les plus accrédités lui donnent des audiences, les jolies femmes en attendent de jolis vers, dans les maisons opulentes on lui permet des lectures, et ses vœux seront remplis s'il parvient à disposer d'un cabriolet pour rendre des visites, ou d'une salle à manger pour se ménager de nouveaux succès chaque jour plus honorables.

Dans la littérature, comme dans plusieurs professions, la marche ordinaire des choses peut inspirer à des ames droites d'insurmontables dégoûts. L'homme de lettres se livre à ces manœuvres, soit parce qu'il sait que pour le succès il faut faire comme les autres, soit parce qu'il ignore que le succès n'est pas nécessaire. Le littérateur évite d'inexcusables menées, parce que les avantages qu'il cherche doivent être exempts de honte. L'écrivain se retire au loin, parce qu'à ses yeux de certains mouvemens, quoique permis, ne diffèrent pas assez de l'intrigue.

Les auteurs dont la seule prétention est d'obtenir promptement quelque vogue s'adressent à l'esprit, et non pas à la raison. L'esprit devient très-commun lorsque la civili-

sation est ancienne. Dans les moindres villes d'une partie de l'Europe on voit peu de familles que l'esprit n'ait pas atteintes, et dans les capitales, il monte jusqu'auprès des greniers. Semblable aux autres commodités de la vie, dès qu'il a cessé d'être rare, il devient très-vulgaire. C'est dans cette petite littérature qu'on cite sans relâche Boileau, Catule ou Horace, et qu'on fait des allusions aussi insipides maintenant que les Flore et les Hébé dont s'enrichissent encore, après tant de siècles, les rimes des simples versificateurs.

Il faut plus de temps pour que la raison soit dominante. On peut la considérer aussi comme un produit de la civilisation; mais la raison n'obtient assez d'ascendant qu'après avoir réprimé les passions basses, afin de régler même les affections légitimes. Pour acquérir de l'esprit il suffit de n'être pas présisément un sot; mais pour se mettre en état de suivre habituellement la raison il faut joindre aux qualités intellectuelles une sorte de courage, et ce n'est qu'après des réflexions mûres qu'on sait a quel point ce courage serait utile dans l'ordre social. Un auteur qui ne parle qu'à la raison doit donc ne compter que sur un petit nombre d'approbateurs. Cependant si une sorte d'autorité paraît nécessaire dans la plupart des actes de la vie, elle est surtout indispensable pour l'écrivain. Que pourrait-il sans la considération publique? Pour féconder les choses louables ou importantes, il faut un peu de gloire. Ce serait également un écart de ne jamais la désirer, ou de ne désirer qu'elle, d'en négliger les secours, ou de l'avoir seule pour objet en regardant comme le but même les moyens qu'elle procure. Si par ces raisons ou par un reste de faiblesse, des écrivains aspirent à la réputation, du

moins c'est de la postérité qu'ils doivent attendre principalement cette justice. Qu'ils sachent même, quand il le faut, arriver jusqu'au dernier jour sans apprendre si l'ouvrage auquel ils s'attachèrent doit leur survivre, malgré la difficile épreuve que lui réserve peut-être une génération subjuguée par des intérêts frivoles, par les cris de l'intrigue, par l'opiniâtreté des partis. C'est assez que cette disposition du siècle influe puissamment sur les artistes littéraires qui avant tout veulent recevoir des louanges, et que ce désir immodéré contribue à prolonger la funeste disposition du siècle.

Constamment occupés de l'amélioration du sort des hommes, les vrais écrivains choisiront des sujets sérieux. Ils écriront sur la morale, sur l'hygiène et la politique, sur les usages et les cultes des vieux peuples. Il conviendra dès-lors de ne pas ignorer l'astronomie, la géologie, les sciences exactes, d'observer souvent les phénomènes qui peuvent déterminer nos affections, et surtout de pénétrer dans les profondeurs métaphysiques où se trouve le fondement des notions humaines, depuis les simples règles des beaux-arts jusqu'aux plus hautes conceptions religieuses.

Est-il une aussi grande différence qu'on l'assure entre la sagesse regardée comme profane, et une doctrine expressément relative aux choses divines ? Les disciples sincères de l'une et de l'autre ont le même but. Les torts, les attentats reprochés à la philosophie sont-ils bien d'elle ?

Si vous dites aux soutiens ardens et rarement désintéressés d'un parti qui jamais n'ignora le pouvoir de l'or, si vous leur objectez que l'œuvre du christianisme se reconnaît aux excès fanatiques qu'il n'a pas été possible de déguiser dans l'histoire, on vous répondra que les pontifes

et leurs disciples avaient des faiblesses ou des passions comme les autres hommes, que le vice seul abuse des maximes adoptées par le sacerdoce, ou des indications laissées par les évangélistes, et qu'il ne faut pas reprocher ces désordres à l'Église, bien que durant des siècles de puissance elle ait paru s'occuper moins souvent de les arrêter que d'en tirer quelques avantages. Et pourtant les discoureurs ne craignent pas de redire, dans une des villes les plus éclairées, que les crimes de la révolution française ont été l'ouvrage de la philosophie ? Il est d'une fausseté palpable que des hommes auxquels on puisse donner le nom de philosophes aient alors obtenu assez d'ascendant pour exécuter leurs desseins, et que dans cette tourmente on ait fait l'expérience de ce que produirait en faveur des peuples la paisible prépondérance de la raison. Il n'est pas vrai non plus que la révolution ait montré à la terre un mal nouveau. Dès les premiers temps peut-être tout mal cessa d'être inoui. Dès les premiers temps connus les nations se livrèrent à cet aveugle enthousiasme qu'on voudrait ranimer aujourd'hui, et cette ignorance les protégea long-temps contre l'indiscret amour du bien.

Il est difficile de changer les institutions d'un grand état sans que ce trouble amène des désastres. La droite raison aurait pu se faire entendre parmi nous ; l'étranger eut soin que la discorde n'en laissât pas le temps. Lorsque les commotions politiques se prolongent, nul homme juste ne saurait se maintenir au milieu de ces violences : la passion, ou la perfidie ont seules assez de souplesse et de promptitude. La bonne foi ne suffit-elle pas pour sentir que les malheurs de la révolution n'eurent pas de cause particulière à cette catastrophe ; qu'ils paraissent avoir été

moins sanglans, et qu'ils furent moins durables que ceux de Rome au temps d'Octave ou de Sylla; que jamais, dans des jours de licence, la rivalité ou la haine n'ont manqué de prétextes; que tout est bon pour remuer des bras disposés a porter indifféremment au carnage un cilice ou le livre des droits de l'homme; que durant deux ou trois années des tyrans subalternes ont pu abuser de certains mots en France, comme à trois cents lieues d'ici on avait abusé de certaines phrases durant plusieurs siècles; que s'il existait une contrée où la philosophie eût eu part avec quelque liberté au gouvernement d'un état moderne, ce serait derrière l'Atlantique, chez des esprits rébelles sans doute, mais dont les mœurs valent peut-être les anciennes coutumes du Bas-Empire, et dont l'administration le cède peu à celle de l'Italie centrale.

Quelques auteurs qui se disaient attachés à la philosophie parurent, il est vrai, n'écrire que pour égarer de nouveau l'opinion, en substituant à des préjugés funestes une licence, une légèreté aussi déraisonnables. Mais faut-il accuser la sagesse, parce que des insensés, profanant son nom, parodièrent les généreuses lois de cette morale que la philosophie interprète pour le repos de la terre? Parce qu'on abusa du talent qui pourrait joindre aux beautés de l'expression la force des pensées, doit-on proscrire l'éloquence dès qu'elle s'élève au-dessus de l'art frivole des rhéteurs? Sans doute, l'arrangement des mots exige de la patience et du goût; mais enfin ce n'est pas de la difficulté que dépendront principalement notre mérite et la valeur de notre œuvre. Si des poètes agréables ou d'élégans prosateurs ne disent rien de sérieux, ne les félicitons de leurs succès qu'avec beaucoup de réserve. Gardons-

nous de mettre au niveau d'Épaminondas ou de Phocion, Anacréon ou même Pindare, et d'appeler Jean-Baptiste le grand Rousseau. Quel serait l'état de la société, si on n'avait jamais écrit que des sonnets ou des ballades? Si nous supprimons les grands hommes, les vrais législateurs, les écrivains utiles, vainement nous donnerons à chaque métropole une Sapho, un Ausone, et même un Racine; les deux tiers de la population resteront dans le plus dur esclavage. Les villes emportées d'assaut seront encore brûlées, les femmes seront livrées aux soldats, les lieutenans des khalifs trancheront des têtes pour essayer leur cimeterre, et tout un peuple à genoux suppliera le dragon de ne pas dévorer la lune.

S'il est un écrivain condamnable, c'est celui qui usurpe l'autorité de la raison, et qui, venant annoncer qu'il cherche le vrai, ne le cherche pas avec sincérité. S'il est un être absurde, c'est celui qui, se croyant un philosophe, ne s'efforce pas d'être un sage. Il reconnaît des principes, et il ne les suit pas. Est-ce faiblesse ou hypocrisie? Reste-t-il au-dessous du vulgaire, excusé du moins par son ignorance, ou bien se place-t-il plus bas, en un sens, que le faux dévot qui peut-être a redouté la persécution. Il n'est pas permis à un homme de parler solennellement aux hommes, de les entretenir de leurs devoirs, s'il n'est plein lui-même du sentiment de l'ordre, s'il ne désire avant tout la félicité publique. Quiconque, ne soumettant pas à cette idée toutes ses affections, peut en secret chercher de préférence les honneurs ou les biens, l'amour et la gloire, n'est pas né pour cette magistrature modeste, durable et auguste d'instituteur des générations.

Triste inimitié entre la religion et la philosophie? Toutes

deux n'ont eu qu'un même principe. La philosophie s'égara lorsqu'après avoir renversé de monstrueuses superstitions, elle voulut aussi proscrire les sentimens religieux qui n'offriraient pas à l'écrivain des ressources inépuisables, s'ils ne donnaient pas généralement à l'ame plus de repos, à la persévérance plus de facilité, au génie même plus d'espérance. Les religions se discréditent quand elles défendent de raisonner, quand elles se déclarent maladroitement inconciliables avec l'étude de la sagesse, quand il faut n'être plus un homme pour n'être pas rejeté comme un impie.

Dans leur acception primitive, la religion serait un vœu de la sagesse, et la philosophie serait la recherche des principes que consacrerait nécessairement une religion divine. Toute loi essentielle ne peut-être que l'application faite à l'homme des rapports moraux établis à jamais entre tous les êtres sensibles et intelligens. La philosophie observe plus particulièrement ces rapports dans l'intérêt perpétuel de l'homme qui doit les suivre; la religion s'y conforme afin de rendre hommage au législateur suprême. Tandis que nous sommes entraînés par un sentiment d'analogie reculée avec le mode inimitable dont nous adorerons les grandeurs, la simple raison découvre dans les effets de notre organisation des moyens d'ordre et de contentement. C'est le même résultat promis au nom du ciel, ou obtenu par l'intelligence que le ciel aussi nous a donnée. Les mêmes abus, les mêmes faiblesses peuvent altérer la morale déguisée sous les formules du dogme, ou livrée aux illusions de l'esprit, aux inimitiés même des sectes, à l'entraînement des disputes. Mais on s'occupera efficacement de la rendre à la lumière, si on réunit la pé-

nétration et la sincérité : purement religieuse alors, et profondément philosophique, la morale sera pour tous une révélation de l'ordre général. Si nous évitions la manie des systèmes et les préventions des écoles la morale serait toujours vénérée parmi nous. Sans doute il suffit au sage qu'elle soit simple, non moins qu'évidente, et que renonçant aux prestiges, ou ne dictant que des lois rigoureusement exactes, elle ne laisse aucun prétexte de les méconnaître et de les éluder; mais il peut l'aimer encore lorsque, plus favorable à ceux d'entre nous qui cèdent à leurs affections, au lieu de s'attacher à en distinguer l'origine, elle prend vers le sanctuaire un caractère plus imposant à leurs yeux. Écrivains généreux! vous n'avez tous qu'une même fonction; c'est à vous de soutenir les forces morales, et le pouvoir de la pensée, contre l'impulsion des sens et la témérité de l'instinct. L'ordre présent se compose et des lois physiques et des lois intellectuelles. Si vous maintenez ces relations, cette harmonie aussi convenable pour les jouissances de l'homme que pour la vraie félicité, votre influence triomphera de l'oppression des temps.

Pourquoi cette opposition systématique, ces doctrines captieuses, ces rivalités qui affaiblissent l'empire de la raison? Comment excuser de vaines imputations, des artifices, des haines si contraires à l'esprit d'une loi sainte? Organes du vrai expliqué par nos besoins naturels, ou du vrai interprété par les décrets d'une Providence, exercez plus paisiblement votre ministère. Soyez unis pour éclairer, pour tranquilliser les cœurs affligés, et les esprits incertains. Répandez dans toutes les classes cette aversion pour le mensonge, cette impartialité que redoutent égale-

ment la sottise et la ruse, la froide injustice et la passion opiniâtre. Nulle imposture ne ramènera les erreurs entièrement dévoilées, les iniquités bien connues, les excès détestés généralement. L'avenir n'a pas de moyen pour rendre la fécondité aux germes sinistres qu'aura brisés la vraie force. Les siècles de barbarie ne renaîtront pas dans l'âge actuel du monde : l'imprimerie existe. L'opinion, cette puissance de l'homme tranquille, arrêterait les fureurs d'un pouvoir aveugle soutenu par les armes. Interprètes et guides de l'opinion, vous posez une barrière que les ennemis de la vérité ne passeront plus. Un peuple renverse les monumens d'un autre peuple ; mais quelle duplicité ou quelle audace, quelle violence, quelle perversité renversera les grands monumens de la pensée humaine ?

FIN.

TABLE.

Préambule..... 1
Première rêverie. — Considérations générales..... 11
Seconde. — Impressions naturelles..... 19
Troisième. — Incertitude..... 23
Quatrième. — Difficultés..... 31
Cinquième. — Dépendance..... 41
Sixième. — Faiblesse humaine..... 51
Septième. — Habitude..... 57
Huitième. — Saisons..... 65
Neuvième. — Retenue..... 73
Dixième. — Moyens contraires..... 85
Onzième. — Simplicité..... 101
Douzième. — Institutions..... 119
Treizième. — Réformes..... 131

Quatorzième. — Ordre naturel..... 143
Quinzième. — Printemps..... 153
Seizième. — Nuit..... 157
Dix-septième. — Repos..... 163
Dix-huitième. — Inutilité des plaisirs..... 167
Dix-neuvième. — Secrète espérance..... 173
Vingtième. — De la joie..... 177
Vingt-unième. — De l'idée du bonheur..... 185
Vingt-deuxième. — Liberté morale..... 189
Vingt-troisième. — De l'apparente imperfection du monde 193
Vingt-quatrième. — Supposition..... 205
Vingt-cinquième. — Renoncement..... 209
Vingt-sixième. — De l'or et de la prospérité..... 217
Vingt-septième. — Le beau..... 227
Vingt-huitième. — Le nombre..... 231
Vingt-neuvième. — Le temps..... 237
Trentième. — Religions..... 245
Trente-unième. — Immortalité..... 259
Trente-deuxième. — Regrets..... 267
Trente-troisième. — Bien-être..... 273
Trente-quatrième. — Cours de la vie..... 283
Trente-cinquième. — Résignation..... 303
Trente-sixième. — Mélodie générale..... 309
Trente-septième. — Montagnes..... 315
Trente-huitième. — De la réalité invisible..... 319
Trente-neuvième. — L'infini..... 323
Manuel..... 341
Second manuel..... 345
Notes et fragment..... 351